



**HAL**  
open science

## Comprendre le couloir : les enjeux de la distribution privée occidentale

Alexandre Cernec

► **To cite this version:**

Alexandre Cernec. Comprendre le couloir : les enjeux de la distribution privée occidentale. Art et histoire de l'art. 2017. dumas-01597716

**HAL Id: dumas-01597716**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01597716v1>**

Submitted on 28 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# COMPRENDRE LE LE COULOIR

Les enjeux de la distribution  
privée occidentale

**Alexandre Cernec**

Direction collégiale  
Annie Gentès  
Pierre-Damien Huyghe  
Françoise Parfait

Université Paris-1  
Panthéon-Sorbonne  
UFR 04

Master 2  
Design, Arts, Médias

2016/2017



	sommaire	3
	remerciements	5
	introduction	7
	<b>une physiologie de la distribution privative</b>	10
	esquisser les origines du couloir	10
	étymologie d'une notion	11
	l'apparition du couloir central	12
le couloir comme réponse à la montée de l'individualisme		13
des préconisations médicales applicables à un intérieur		14
notes sur les différents modèles de distribution		15
la généralisation du couloir dans l'habitat privé		17
l'habitat ouvrier et le confort populaire		17
la question du logement social		18
le frein des habitudes		20
le frein de la maîtrise d'œuvre		21
le plan bâlois		22
autonomie et intimité		23
pourquoi le couloir occidental ?		24
le couloir, l'entrée, l'escalier		25
	<b>A quoi tient le couloir ?</b>	27
	une typologie du couloir	27
	le couloir fermé	27
le couloir semi-fermé/semi-ouvert		28
le couloir ouvert		29
l'espace-temps du couloir		30
la perte des repères		31
le couloir comme perspective		34
	<b>Le couloir comme mise à distance</b>	38
interroger la place du visiteur		38
trois utilisations du couloir		40
gérer la transition dans l'exposition		41
le couloir comme agent de conditionnement		42
	<b>habiter le couloir : un espace, différents usages</b>	45
un espace polymorphe		45
le couloir comme zone de libre-arbitre		45
le couloir comme espace de marche		47
le couloir comme respiration du plan		49
	conclusion	53
	<b>une proposition d'habitat modulable</b>	56
le couloir comme pivot d'une modularité dans l'habitat		58
	bibliographie	72
	annexes	76



Cette étude ne s'est pas menée seule, loin s'en faut.  
Des remerciements sont donc de rigueur :

*Annie Gentès* pour son dynamisme  
*Pierre-Damien Huyghe* «Je ne sais pas où vous voulez en venir,  
mais je vous fais confiance.»

*Françoise Parfait* pour son enthousiasme

*David Bihanic, Sophie Fetro,* pour m'avoir permis d'explorer pendant deux  
*Erwan Kerdreux, Isabelle Rieusset-Lemaire,* ans les thématiques qui ont servi à l'élaboration  
*Olivier Schefer, Gilles Tiberghien* de ce mémoire.

*Samuel Huron et Anne-Lyse Renon* pour leur soutien durant le séminaire ENS-  
ParisTech

Entretiens :

*Charlotte Belval, Sabri Bendimérad,* pour les plus professionnels  
*Vincent Droguet, Pierre Gilbert, Pierre Parquet*

*Léa Blot, Edouard Fauquier, Philippe Gablain,*  
*Julie Jihier, Jacques H., Charlotte Martin, Estérelle*  
*Payany, Nadine P., Angelina Stoltz, Anne-Claire*  
*Villefourceix-Gimenez* pour les plus informels

*Audrey Alchenberger, Lia Baudoin, Laurence Brunette,*  
*Lucie Duforestel, Marc Félix, Mégane Klein, Joëlle*  
*Lavoine, Joëlle Ruelle, Ambre Schapier, Alice Thomas,*  
*Philippe Wojcik, Christophe Zander* pour des soutiens de toute sorte

*Fanny Bilak* Pour la relecture des plus rafraîchissantes

et bien sûr *Albin Le Goasduff* au quotidien.

Soyez assurés de toute ma gratitude,  
j'espère que vous éprouverez autant d'intérêt à lire ce  
mémoire que j'en ai eu à le terminer.

Si ce mémoire venait ultérieurement à se retrouver  
dans les mains d'un nouvel étudiant prêt à se  
confronter à la question du couloir, je me ferai un  
plaisir de fournir des informations complémentaires.



## INTRODUCTION

Pourquoi est-ce important de consacrer de l'énergie à la question du couloir ?

Annoncer travailler une année entière sur le thème du couloir a pu m'attirer assez facilement et régulièrement quelques rires et brimades. C'est en effet un sujet surprenant, et un élément tellement ancré dans le quotidien qu'on en fait rapidement abstraction. Le couloir devient un simple élément de l'habitation, une contrainte qu'on va s'empresse de passer le plus vite possible. On y fourre ce qu'on y peut au quotidien, porte-manteaux, bibliothèques, meubles à chaussure, histoire de se dire qu'on rentabilise un peu la surface. Et de ces pratiques finalement assez répandues ressort l'idée que le couloir n'est pas quelque chose de très intéressant ; l'idée de passer une année à en étudier les tenants et les aboutissants apparaît alors bien farfelue.

J'ai pourtant toujours aimé les couloirs, ils sont liés à de très nombreux souvenirs au sein des lieux que j'ai pu habiter. Ils sont malheureusement de plus en plus désavoués : dans l'argumentaire actuel, il fait figure de gaspillage, de perte d'espace dans des surfaces d'habitation de plus en plus réduites, de perte de temps quand on voudrait se substituer sans transition d'un lieu à un autre, de mètres carrés sans utilité réelle, d'ennui, de monotonie dans l'intérieur, quelque chose dans tous les cas dont on ne sait pas trop quoi faire.

Pour moi le couloir a toujours constitué une occasion en plus d'accrocher toutes sortes de choses au mur, de créer un paysage sur quelques mètres, un univers propre, un espace-tampon avant que je n'entre dans une autre pièce quand c'est un couloir droit, sans équivoque, au chemin tout tracé ; un éventail de possibles si plusieurs portes me sont proposées ; lorsque le couloir forme un coude, c'est comme une œillère déposée sur un trajet prévu, duquel on connaîtrait le chemin à emprunter, mais pas ce qu'il peut s'y dérouler.

Le couloir m'offre un recul, dilate l'espace de ma pensée, et allonge dans mon esprit une réflexion qui dans un espace en enfilade serait avortée au seuil de ma porte. Il offre même l'occasion de ralentir, quand ce même couloir offre des perspectives au fil des pas, et amenant à caresser l'ailleurs, l'au-delà des murs qui vont conditionner ma trajectoire l'espace de quelques mètres.



Le ressenti dans un couloir est donc une notion qui m'interroge : comment puis-je en être friand alors que notre époque l'exclut des intérieurs ? Comment puis-je y être autant attaché alors que l'opinion populaire n'en veut plus chez elle ? Que s'y passe-t-il de si intéressant pour que j'en fasse un critère déterminant de mon espace personnel, de mon chez-moi ?  
Est-ce une réserve de temps entre différentes activités déterminées ?  
Les promesses derrière les multitudes de portes ?  
Le rythme des percements ou la perspective des plinthes s'étalant devant moi ?  
La projection du volume de mon corps ?  
La possibilité d'avancer *sans y penser* quand je connais mon but ?  
Le confort de la trajectoire ?

Si la notion de couloir est apparue dès le XII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, le couloir tel que nous le connaissons actuellement dans l'habitat privé est apparu après la Renaissance. Il a peu à peu remplacé l'enfilade<sup>1</sup> pour s'imposer comme garant d'intimité et parade aux rencontres inopinées. Il est utilisé en immeubles depuis le dix-neuvième siècle, et s'il entre rapidement en concurrence avec le plan ouvert qui se développe au XX<sup>ème</sup> siècle, il est devenu une norme de distribution facile en appartement et en maison individuelle.

Le couloir a été plébiscité pour son efficacité à distribuer les différents espaces d'un habitat en réservant quelques mètres carrés au déplacement entre deux pièces et en assurant l'indépendance des espaces.

La place du couloir au sein d'un appartement ou d'une maison doit pourtant se justifier, car les mètres carrés du couloir sont bien souvent vus comme indésirables. La circulation entre les pièces est accusée de faire perdre du temps (on pourrait accéder plus rapidement à une autre pièce sans la présence de ce couloir) et de l'espace (ces mètres carrés auraient pu servir à agrandir une chambre ou une cuisine), et on est vite tenté de lui accoler d'autres fonctions. Ce point de bascule est en lui-même une question : à quel moment la pièce de circulation devient assez grande pour y mettre des choses, et à quel moment ce couloir se mue en pièce dans laquelle on passe ? Quelles sont les caractéristiques propres au couloir ?

On remarque qu'il n'y a pas de couloir dans le jeu de société Cluedo. Le couloir n'a jamais bénéficié de statut particulier, ne participe d'aucune symbolique. Cette défaveur à l'égard du couloir fait donc figure de cause et d'objet de ce travail. Il ne s'agit pas évidemment de faire du prosélytisme et d'imposer cet espace ; le propos ici sera simplement d'essayer de déterminer si cet espace fondamental, existant partout, et auquel on ne fait plus attention, a légitimité à exister.

<sup>1</sup> DROGUET Vincent, *Le couloir central dans la distribution : son apparition et son développement au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Bulletin Monumental, Volume 160, Numéro 4, 2002, pp. 379-389



## UNE PHYSIOLOGIE DE LA DISTRIBUTION PRIVATIVE

«Couloir, n. m. : passage long et étroit assurant la communication entre plusieurs pièces.»<sup>2</sup>

### ESQUISSEZ LES ORIGINES DU COULOIR

Il a été assez difficile de reformer l'histoire du couloir privé, car très peu d'écrits lui ont été consacrés au regard de l'importante littérature consacrée aux autres éléments de l'habitat. Une chronologie a pu néanmoins être esquissée.

Deux façons de concevoir le couloir dans la structure de l'espace coexistent : d'une part une circulation pensée de part et d'autre de laquelle sont distribuées les pièces de l'habitat, d'autre part un espace résiduel servant de circulation entre des pièces préalablement disposées d'autre part, un problème analogue à celui de l'œuf et de la poule, une tension qu'évoque

Benoît Goetz dans sa *Théorie des maisons* : « On comprend alors la séduction du mot "passage" qui désigne à la fois un "objet" architectural (un lieu vidé, creusé dans l'opacité d'une masse) et l'acte de son franchissement. »<sup>3</sup>

La notion de couloir fait sa première apparition dans le langage au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère en Chine, à l'âge du bronze. Le couloir est déjà connecté dans son étymologie chinoise à la notion fondamentale d'architecture, comme résultat de la combinaison d'un mur et d'un toit :

« La racine du mot chinois pour couloir est yān, qui traduit l'association d'un toit et d'un mur (un seul mur ; s'il y a deux murs, le caractère prend la signification de "porte"). »<sup>4</sup>

La présence de couloirs est pourtant déjà à relever dans l'architecture funéraire du néolithique, comme dans l'exemple de l'allée couverte de Conflans. Ce dolmen à couloir date d'environ 3300-2800 avant notre ère. Déplacée des Yvelines aux fossés du Musée national d'antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, l'allée est constituée d'un couloir couvert, semi-enterré, menant à une chambre mortuaire, dans laquelle sont déposés le défunt et le mobilier funéraire. L'entrée de ce couloir peut parfois comme ici être dotée d'un dispositif de fermeture plus évolué qu'une simple paroi, consistant en un percement circulaire et un bouchon de pierre. Ce couloir prend ici un sens monumental et solennel, sert de mise à distance et prend valeur de parcours initiatique. On trouve ensuite peu de traces de couloirs, si ce n'est



Allée couverte de Couflans  
Musée des antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye

10.

<sup>2</sup> PERORES DE MONCLOS Jean-Marie, *Architecture, description et vocabulaire méthodiques du patrimoine*, Centre des monuments nationaux, Paris 2011, p74

<sup>3</sup> GOETZ Benoît, *Théorie des maisons, L'habitation, la surprise*, collection « Art et Architecture », Ed. Verdier, Lagrasse, 2011, p121

<sup>4</sup> KOOLHAS Rem (dir), *Corridor*, Venise, 2014  
Les références au livre sont issues d'éléments traduits par mes soins.

dans les édifices du pouvoir comme celui de Cnossos (Crète), édifié vers 1700 avant notre ère, dont l'échelle justifie la présence de telles circulations. Le couloir n'est en revanche pas pensé en lui-même et résulte plus d'une conjonction des techniques et matériaux de construction, et d'une réponse aux conditions météorologiques.

## ETYMOLOGIE D'UNE NOTION

*Couloir* et « *corridor* » sont aujourd'hui utilisés presque indifféremment, l'un étant un soupçon plus chic que l'autre. En Europe, le *corridorre* fut d'abord un mot appliqué à la personne qui transmet les messages, et c'est plus tard l'espace en lui-même qui prendra ce nom. Julien Duboisset propose une étymologie de ces termes<sup>5</sup> :

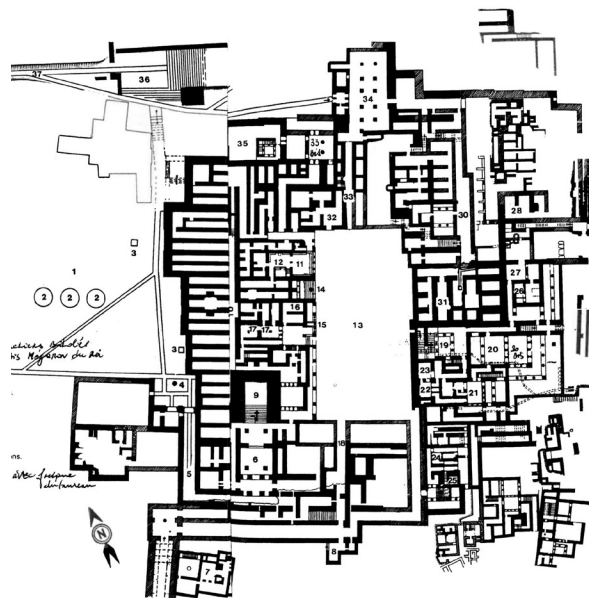
« C'est au XVII<sup>e</sup> siècle que la langue française va commencer à utiliser dans le langage courant le mot couloir, dérivé du verbe couler. Il désignait jusque-là "l'écuelle par où l'on coule le lait", qui suggérait aussi le "canal qui rejette les humeurs excrémentielles"<sup>6</sup>.

L'utilisation de ce terme quelque peu péjoratif par la langue française fait figure d'exception. En effet, les langues romanes et anglo-saxonnes continuent d'utiliser encore aujourd'hui le terme originel, *corridorre*.

C'est au XIV<sup>e</sup> siècle, en Italie et en Espagne que l'on voit apparaître, pour la première fois, l'utilisation du mot *corridor*. À cette époque, le terme ne faisait pas encore référence à un dispositif architectural, mais à un individu : le coursier, "celui qui pouvait courir vite", selon l'origine latine du mot<sup>7</sup>. Ce soldat était utilisé pour porter des messages derrière les lignes ennemies, apporter des rapports de guerre, et même arranger des situations entre deux parties opposées en tant que négociateur. Au XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'hégémonie politique et culturelle de la France, le sens premier du mot *corridor* fut remplacé par *courier*, puis *coursier*. Néanmoins, le *corridor* s'introduit dans le langage de l'architecture militaire comme un terme désignant les espaces de circulation des fortifications, permettant ainsi de communiquer rapidement avec les troupes.<sup>8</sup>

**L'auteur fait intelligemment remarquer que** « avant le XVII<sup>e</sup> siècle, il n'existe pas de références témoignant de l'utilisation du terme *corridor* dans le champ de l'architecture. Comme le fait remarquer Mark Jarzombek<sup>9</sup>, selon l'origine étymologique des espaces de circulation dans l'architecture domestique de la Renaissance, nous n'avons pas à "courir" dans les palais, mais à y "marcher"<sup>10</sup>.

**À cette époque, l'espace et le temps correspondaient à une même logique qui se reflétait dans le rythme lent de la composition architecturale. La marche ne correspondait pas seulement à un déplacement, à ce que l'on appelle aujourd'hui une circulation.**



Plan du Palais de Cnossos

<sup>5</sup> DUBOISSET Laurent, *L'école et son couloir – étude d'un dispositif spatial*, travail de fin d'étude à la Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Université Libre de Bruxelles, 2015, p18

<sup>6</sup> Note de Julien Duboisset : la définition est tirée des gloses de Rachi de 1762.

<sup>7</sup> Du latin « *curer* », courir.

<sup>8</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit., p4

<sup>9</sup> JARZOMBEK Mark, *Corridors spaces*, Critical Inquiry, Volume 36 Issue 4, MIT, Chicago, été 2010, p728-770

<sup>10</sup> DUBOISSET Julien, op. cit., p22

Elle pouvait aussi être chargée de sens, en fonction de la nature des espaces traversés. Le cloître et le déambulatoire s'inscrivaient dans une (dé)marche méditative inscrite dans l'espace religieux. La galerie et le portique correspondraient plutôt à des espaces de flânerie, où la représentation sociale ou civique était présente<sup>11</sup>. C'est à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle que nous allons assister à l'apparition du couloir dans le champ de l'architecture classique. Dans un premier temps, il est conçu comme une pièce de transition, puis comme un dispositif de circulation qui s'étend à l'ensemble du bâtiment<sup>12</sup>.

Les racines étymologiques du couloir le placent donc comme un inter-espaces dédié principalement à la circulation rapide. C'est à ce moment-là qu'il devient un élément intérieur.<sup>13</sup>

La première apparition du terme couloir dans son acception moderne se fait avec la Beaufort House de John Thorpe en 1597<sup>14</sup>.

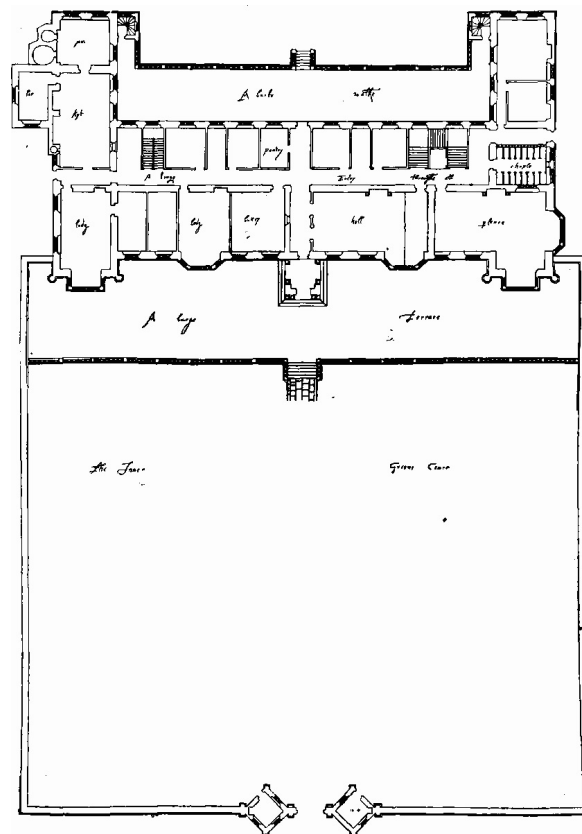
### L'APPARITION DU COULOIR CENTRAL

« L'écriture d'un discours spécifiquement architectural sur la distribution [allait] être le fait nouveau de cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle et surtout du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>15</sup>

Le conservateur en chef du château de Fontainebleau Vincent Droguet publie en 2002 un article consacré à l'apparition du couloir central<sup>16</sup>, dans lequel il retrace les origines aristocratiques du couloir domestique en France. Il y décrit l'apparition discutée du couloir central dans les demeures des financiers de Saint-Malo, à la suite d'innovations architecturales menées par la noblesse parisienne, alors que c'est jusque-là le modèle de l'enfilade à la française qui fait autorité, pour sa capacité à entraîner du plus publique au plus privé<sup>17</sup>.

En effet, « le couloir est vu de façon très péjorative, c'est un lieu de passage, c'est bruyant, c'est emprunté par les domestiques. C'est l'espace de la promiscuité. »<sup>18</sup>

Jacques-François Blondel, un architecte français de cette époque qui s'est consacré essentiellement à la maison de maître, « tenait en horreur le couloir central »<sup>19</sup> utilisé par son grand rival Charles-Etienne Briseux, architecte du même acabit. Alors que Blondel voit d'un mauvais œil la division en deux parties du bâtiment par un couloir source de nuisances sonores et obligeant le sabotant à se croiser, Briseux considère que malgré « la perte de terrain, [le couloir reste] le meilleur moyen de procurer à chacun des appartements privés »<sup>19</sup>. Le dilemme de ce temps se trouve donc dans la tension entre d'une part une distribution plus élégante sans couloirs, et une isolation des appartements par une multiplication



Plan du rez-de-chaussée de la Beaufort House  
Robin Evans, *Figures, Doors and passages*

12.

<sup>11</sup> LEVY Albert, *La distribution de l'espace monastique, préfiguration de la distribution domestique moderne*, Architecture et comportement, Genève, 1989, vol. 5, n°4, p341-368)

<sup>12</sup> EVANS Robin, *Figures, doors and passages*, in *Translations from Drawing to Building and Other Essays*, Architectural Association, London, 1997, p55-91

<sup>13</sup> KOOLHAS Rem, op. cit., p919

<sup>14</sup> KOOLHAAS Rem, op. cit., p904

<sup>15</sup> DEBARRE-BLANCHARD Anne et ELEB-VIDAL Monique, *Architectures de la vie privée XVIIe-XIXe siècles*, Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1989, p. 39, in SZADEL Thibaud, op. cit., p14

<sup>16</sup> DROGUET Vincent, op. cit., pp. 379-389

<sup>17</sup> DROGUET Vincent, entretien (cf. annexes)

<sup>18</sup> DROGUET Vincent, entretien (cf. annexes)

<sup>19</sup> DROGUET Vincent, op. cit., p379

des circulations verticales, et d'autre part un couloir rationnel permettant une répartition égalitaire des appartements, mais source de bruit<sup>20</sup>.

Deux éléments expliquent donc l'apparition du couloir central à ce moment-là :

« le doublement du corps de logis »<sup>21</sup> et la migration progressive des pièces de réception vers le rez-de-chaussée du bâtiment.

« C'est à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle que le couloir se fait adopter très largement, et presque systématiquement, dans des châteaux importants. C'est passé dans les mœurs. »<sup>22</sup> Même Jacques-François Blondel finira

par mettre de l'eau dans son vin, comme nous le voyons dans ses préconisations pour le programme d'appartements :

« La porte F. dégage, par cette antichambre, la garde-robe D. , laquelle tire son jour par la porte G., qui , étant ouverte, prend sa lumière d'une glace H. , placée dans le fond de la niche qui donne dans la Chambre à coucher A , et qui se trouve séparée de la garde-robe D. , par le couloir I. , qu'il était nécessaire d'observer entre le lit et la garde-robe , pour arriver secrètement à celle-ci. D'ailleurs , il est bon de ne pas négliger ces couloirs, derrière les niches des Chambres à coucher, surtout, lorsque ces pièces sont destinées à l'usage des Dames ; non-seulement ils procurent la facilité de faire le lit commodément, sans être obligé de le tirer au milieu de la Chambre ; mais, par ce moyen, la Propriétaire étant incommodée, il est plus aisé de lui procurer les secours qui lui sont nécessaires, que lorsqu'on ne peut pratiquer le dégagement dont nous parlons, et que nous n'avons pu observer dans le plan précédent ; dégagement moins nécessaire à la vérité, dans une Chambre de Maître, que dans celle que nous décrivons. »<sup>23</sup>

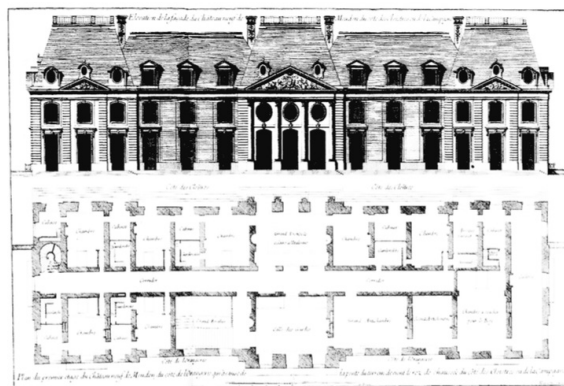
**N'oublions pas que la littérature est riche d'amants et de secrets dissimulés dans ces couloirs.**

### **LE COULOIR COMME RÉPONSE À LA MONTÉE DE L'INDIVIDUALISME**

En 1985, Robin Evans consacrait un article à la circulation dans les demeures bourgeoises en Angleterre. Il en arrive sensiblement aux mêmes conclusions<sup>24</sup> :

« Dans l'Italie du XVI<sup>ème</sup> siècle, une pièce commode possédait plusieurs portes ; dans l'Angleterre du XIX<sup>ème</sup> siècle, elle n'en avait qu'une. »<sup>25</sup>

« La division en pièces spécialisées est apparue avec la montée de l'individualisme. »<sup>26</sup> dès la du XVI<sup>ème</sup> siècle. L'abandon du plan en enfilade, décriée pour



*Elévation et plan du premier étage du Château de Meudon Vincent Droguet, Le couloir central dans la distribution : son apparition et son développement au XVIII<sup>e</sup> siècle*

<sup>20</sup> DROGUET Vincent, op. cit., p383

<sup>21</sup> DROGUET Vincent, entretien (cf. annexes)

<sup>22</sup> DROGUET Vincent, entretien (cf. annexes)

<sup>23</sup> BLONDEL Jacques-François, *Cours d'architecture ou traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments*, tome quatrième, publié chez la Veuve Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques, Paris , 1773

<sup>24</sup> EVANS Robin, *Figures, doors and passages*, in *Translations from Drawing to Building and Other Essays*, Architectural Association, London, 1997, p55-91

<sup>25</sup> EVANS Robin, *Figures, portes et passages*, revue Urbi., n°5, avril 1982, p27

<sup>26</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, *Vu de l'intérieur, habiter un immeuble en Île-de-France*, 1945-2010, Ed. Archibooks, Paris, 2011, p32

sa propension aux rencontres inopinées (« l'affreux désagrément causé par ces "pièces-passages" qui rendent impossibles l'intimité et la retraite. »<sup>27</sup>) au profit du couloir accompagne l'évolution des comportements et se traduit par plus de tranquillité : « Le partage de la maison en deux domaines -le sanctuaire intérieur des pièces habitées, parfois non reliées entre elles, et les espaces de circulation inhabités - [...] rendait difficile de pénétrer sans motif valable dans une pièce où rien ne vous appelait. »<sup>28</sup>

Le couloir en effet permet, puisqu'il récupère le rôle d'espace de circulation, de délester les pièces attenantes de tout passage.

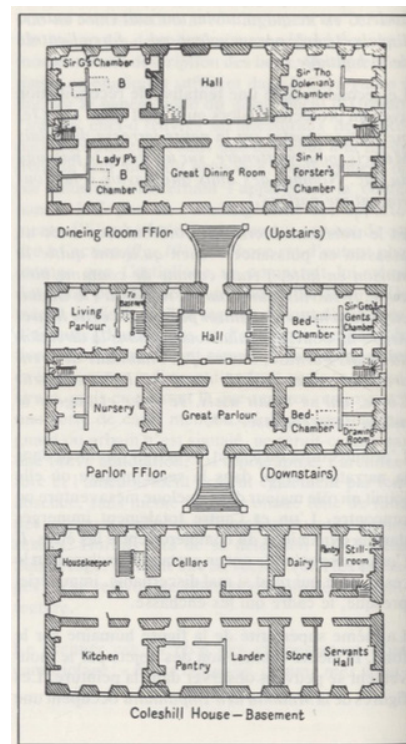
Pour résumer : le couloir constitue un principe occidental permettant de séparer les espaces publics et les pièces privées. Le couloir dans l'habitat privé est apparu par et pour la bourgeoisie, les classes populaires n'ayant ni l'espace ni le besoin de telles circulations. Les architectes optent largement pour le couloir à la fin du XVIIIème siècle en ce qu'il permet de gagner de la place face à d'autres modes de distribution, d'éloigner la cuisine et ses odeurs de la salle à manger et des pièces de réception, de s'éviter la vue et le contact des domestiques, d'isoler les espaces que les habitants souhaitent de plus en plus privés, et isolés les uns des autres.

Outre l'institutionnalisation d'un espace de transit et la dramatisation du déplacement en intérieur, ce qui est intéressant avec le couloir, c'est de constater que les pièces auxquelles on donne accès changent au fil des siècles, et surtout la demande croissante d'une privatisation des espaces face au besoin d'intimité : « Le couloir apparaît avec la spécification de l'usage des pièces ; il va de pair avec la montée de l'individu au cours du XVIIIème siècle et devient une séquence monumentale dans l'habitat »<sup>29</sup>, de par ses proportions et les perspectives qu'il propose.

## DES PRÉCONISATIONS MÉDICALES APPLICABLES À UN INTÉRIEUR

Le XIXème siècle voit se multiplier les couloirs dans les bâtiments publics. Il est un dispositif largement utilisé pour trois types de bâtiments : les hôpitaux, les hôtels, et les prisons, pour lesquelles les recherches en architecture ont preuve d'une grande innovation en produisant finalement le plan panoptique, lequel permet d'observer toutes les cellules d'un seul point fixe. On s'interroge donc sur la diffusion en masse de type de distribution à cette période, alors que le couloir bénéficie encore d'une sinistre réputation.

Cela dit, ses usages en architecture psychiatrique et les études de cas de la part des architectes et personnels de santé permettent de mieux comprendre l'influence de l'espace et particulièrement du



Demeure de Coleshill, Angleterre, 1650-1667  
Robin Evans, *Figures, Doors and passages*

<sup>27</sup> EVANS Robin, Op, cit., p27

<sup>28</sup> EVANS Robin, op. cit. p32

<sup>29</sup> DROGUET Vincent, entretien (cf. annexes)

couloir sur le comportement du résident.  
En 1854, on lit par exemple que le physicien et expert  
en santé mentale Thomas Kirkbride insiste, pour les  
couloirs des hôpitaux psychiatriques, sur la lumière,  
l'aération, l'organisation et les possibilités  
d'expansion linéaire.<sup>30</sup>

Selon Florence Nightingale, infirmière et auteure de  
Notes sur les hôpitaux en 1863, l'aération, la lumière,  
l'espace et la possibilité de division sont les quatre  
conditions vitales d'organisation d'un hôpital.<sup>31</sup>

Enfin, ces propos trouvent plus récemment un écho  
dans les conclusions d'une étude menée par Denise  
Marquard. Spécialiste de l'architecture des hôpitaux  
psychiatriques, elle liste les sources d'anxiété liées au  
couloir en milieu hospitalier et ses recommandations  
pour la conception du plan :

« Une intersection non-signalée qui ne laisse pas  
comprendre le plan de circulation sera à compléter par  
un système d'information, comme un marqueur visuel  
au sol. Le couloir courbe pose problème : le point de  
vue est vite coupé ; difficultés à positionner un début et  
une fin – au contraire un élément positionné dans  
un couloir ou entre deux couloirs permet de donner  
un repère. Si le couloir se termine par une pièce, on  
pourra y faire demi-tour ; l'installation d'un canapé et  
d'une table d'appoint rendent le lieu plus accueillant,  
des couleurs permettent d'identifier le mur au loin, mais  
on évitera les fenêtres sur le mur face au couloir, pour  
éviter la lumière directe. En revanche en cas d'accès à  
une sortie de secours en bout de couloir, on considère  
celui-ci comme une fin (car elle aide à comprendre qu'il  
y a une sortie) ; dans ce cas la porte est à signaler de  
manière frontale et à distinguer des fenêtres. »<sup>32</sup>

15.

## NOTES SUR LES DIFFÉRENTS MODÈLES DE DISTRIBUTION

L'enfilade permet la filtration des individus et des  
taches au fil des pièces, favorise l'interconnexion entre  
les pièces, mais ne propose pas de transition entre  
les espaces ; le couloir, en tant que formalisation du  
mouvement, est une canalisation de la circulation.  
Il assure l'indépendance des pièces, la réduction de  
la circulation accidentelle. Sert-il à lier ou à articuler  
deux espaces ?

Cette question trouve toute son ambiguïté dans la  
« maison labyrinthe » de Yona Friedman :

<sup>30</sup> KOOLHAAS Rem, op.cit., p903

«Le plan de la maison labyrinthe (comme son nom  
l'indique) a la forme d'un couloir – ce couloir tourne  
dans tous les sens, délimitant ainsi de nombreux coins  
et impasses. Ces recoins et impasses constituent des  
enclos, qui auront des usages privés (exclusifs), qu'ils  
soient réservés à une seule personne (la chambre  
d'Antoine), une fonction bien particulière (la cuisine)

<sup>31</sup> KOOLHAAS Rem, op.cit, p996

<sup>32</sup> MARQUARD Denise, *Kriteienkatalog  
Demenzfreundliche Architektur*, conférence à la  
faculté d'architecture de l'université technique  
de Dresdes, 2006, in Rem Koolhaas, op.cit.,  
p996



ou au rangement d'un objet ou d'un équipement très spécialisé (garage, salle de bains) - l'usage du couloir, par contre (il fait fonction de rue), est public, « tribal », dirons-nous (s'il ne dessert qu'un seul groupe d'habitants, il est alors semi-public). »<sup>33</sup>

L'enfilade et le couloir sont les modèles les plus répandus, mais d'autres types de plans ont été exploités au fil du temps, que mettent en lumière les travaux de Charlotte Belval, Pierre Parquet et Thibaud Szadel :

*la mise en grille :*

un plan neutre où tous les espaces sont équivalents.

*la répétition :*

la même pièce est répétée pour créer le plan.

*le all over :*

le plan résulte de la division d'une surface définie.

*l'agglomération :*

les pièces sont ajoutées les unes aux autres.

*la constellation :*

les pièces sont disposées à distance les unes des autres.

Une dernière typologie est à ajouter, même s'il peut se rapprocher de la constellation, il s'agit du plan ouvert, qui prône une circulation absolue entre les différents « coins » au sein d'un espace libre.<sup>34</sup>

Il paraîtrait que le plan ouvert serait le meilleur moyen d'éviter l'espace perdu.

A noter que le plan en constellation, si l'on prend l'exemple du plan du Musée d'Art contemporain de Kanazawa, peut aussi créer malgré lui de nombreux couloirs. En revanche, l'espace interstitiel que l'on constate dans le plan du Pavillon de verre au Musée de Toledo n'est pas à considérer comme un couloir, les pièces étant reliées par de discrets passages. Ces pièces semblent flotter les unes par rapport aux autres et ménagent un vide global où le visiteur peut circuler ; c'est ici une incursion de l'extérieur sous la toiture du musée. Pour autant ces circulations ne correspondent pas à des couloirs.

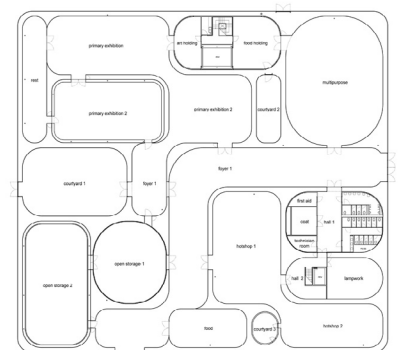
C'est ce qu'exprime Stephan Trüby, auteur de *Geschichte des Korridors*<sup>35</sup>, lorsqu'il considère le couloir comme une « *an-architecture* »<sup>36</sup> parce que résultant d'un usage, et non d'une volonté de créer un couloir comme on créerait une pièce dédiée à une fonction.<sup>37</sup>

Un couloir relie un point A à un point B, ici cela ne relie rien ; un bon mot consisterait ici à désigner cet espace résiduel comme une marqueterie Boulle ou la forme en cuivre sert à orner le placage d'une commode tandis que son négatif se fait combler de nacre.

Autrement dit, on peut passer dans ces espaces résiduels, ce ne sont pas des couloirs, tandis que le vide laissé entre les pièces au musée de Zanakawa sert de circulation, et on doit y passer, ce sont des couloirs.



Plan et perspective intérieure du Musée d'Art contemporain de Kanazawa, SANAA



Plan du pavillon de verre du Musée de Toledo, SANAA

<sup>33</sup> FRIEDMAN Yona, *L'architecture de survie*, Ed. De l'Eclat, 2016 (2003), Paris, p109

<sup>34</sup> PEREC Georges, *Espèces d'espace*, Ed. Gallée, 1985, p45

<sup>35</sup> TRÜBY Stephan, *Geschichte des Korridors*, Ed. Wilhelm Fink, Munich, 2017

L'ouvrage n'existe pour l'instant qu'en allemand et est paru le 1er avril 2017, j'ai donc choisi de me consacrer aux autres ouvrages et articles à ma disposition.

<sup>36</sup> Le terme anglais est « un-architecture »

<sup>37</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit., p939

A noter également que le plan en agglomération est le modèle qui domine toutes périodes confondues hors programme architectural. C'est en effet le plan qui correspond à la croissance *naturelle* d'un édifice, évoquée par Jean Verame à travers l'exemple d'un mas de berger construit en plusieurs siècles<sup>38</sup>, où les pièces se construisent instinctivement au fur et à mesure en fonction des besoins en surface.

Mais lorsque les pièces sont fonctionnalisées et individualisées se pose alors la question de la composition du plan.

### LA GÉNÉRALISATION DU COULOIR DANS L'HABITAT PRIVÉ

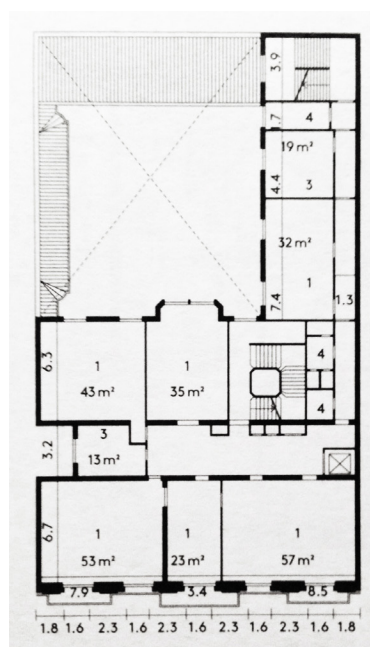
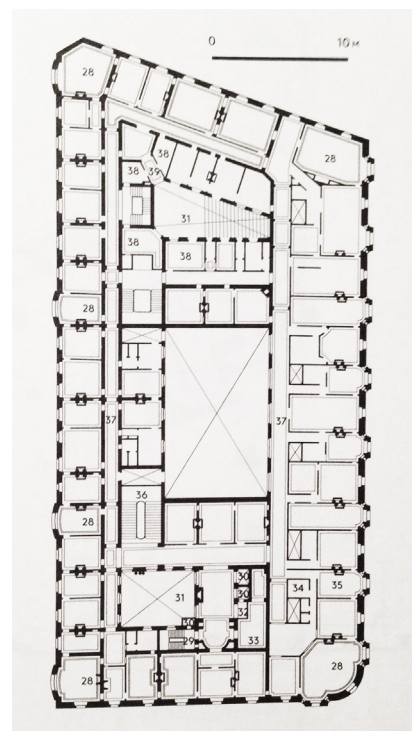
Le XIX<sup>ème</sup> est à considérer comme le siècle d'or du couloir. Généralisé à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle dans les demeures bourgeoises, il se répand dans les immeubles d'habitation bourgeois, jusqu'à l'avènement de cette méthode de distribution dans le programme de construction du baron Haussmann à Paris.

Typiquement, l'appartement haussmannien est constitué de pièces de réception disposées en enfilade, ou desservies par un couloir amenant également aux chambres à l'arrière de l'appartement, et éloignées des pièces de vie, la cuisine. Pour les immeubles de première classe, on trouvera également des escaliers et couloirs de service, réservés aux domestiques.

Rappelons encore une fois que le mode de distribution par couloir est une conception réservée à la bourgeoisie. « Les conditions de vie des classes populaires parisiennes au début du X<sup>x</sup><sup>ème</sup> siècle apparaissent identiques à celles des autres villes de Province. [...] On y trouve peu d'appartement vastes ; les logements y sont divisés en chambres et cabinets ayant vue pour la plupart sur des cours étroites et mal aérées. »<sup>39</sup> Dans l'appartement bourgeois, le couloir n'est pas qu'une circulation, c'est une zone où on met en valeur un patrimoine familial, zone de parade et d'ostentation ainsi qu'une surface que l'on paye. La construction des immeubles haussmanniens, si elle a contribué à l'assainissement des rues parisiennes, a malgré tout évacué les plus défavorisés à l'extérieur de Paris, et reste une mesure de logement réservée à Paris intra-muros.

### L'HABITAT OUVRIER ET LE CONFORT POPULAIRE

32% des personnes interrogées trouvent ça normal de se laver dans la cuisine selon l'étude *Comment le français veut-il être logé ?* menée en 1951.<sup>40</sup>



Plans d'appartements haussmanniens à Paris  
20 rue Vernet (en haut)  
et 24 rue Général Foy (en bas)  
Paris Haussmann, Pavillon de l'Arsenal

<sup>38</sup> VERAME Jean, *De l'inculture vers une demeure poétisée*, in BERQUE Augustin, de BIASE Alessia et BONNIN Philippe (dir.), *L'habiter dans sa dimension poétique*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Ed. Donner lieu, 2008, pp227-228

<sup>39</sup> STEBE Jean-Marc, *Le logement social en France (1789 à nos jours)*, Collection Que sais-je ?, Ed. PUF, 2016 (1998), p31

<sup>40</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op.cit., p19

On constate que la notion de confort s'est élevée au cours du XX<sup>ème</sup> siècle ; de notion bourgeoise, elle s'est imposée comme standard de vie et comme réponse à la salubrité générale des logements précaires et populaires. Sauf que : le confort minimum d'aujourd'hui correspond aux normes bourgeoises d'il y a un siècle et demi. Tandis que les populations aisées ont pu investir appartements haussmanniens et pavillons individuels, dans lesquelles la règle est l'attribution de fonctions précises aux différentes pièces, les classes moins favorisées vivaient avec moins d'espace, et en plus forte densité. Les pièces sont polyvalentes, comme le démontre ainsi cette étude, et le fait d'avoir moins de spécialisation implique moins de séparation des espaces.

Ce sont des initiatives privées comme la cité Napoléon rue de Rochechouart à Paris en 1849, la cité Menier à Noisiel en 1874 ou le Familistère de J.-B. Godin à Guise en 1859 qui dépassent le cadre de la simple cité ouvrière pour offrir une existence décente et un cadre de vie salubre aux locataires.

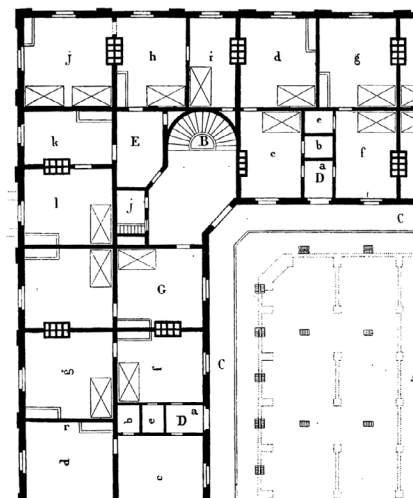
Cet ensemble pouvait loger jusqu'à 2000 personnes. Les pièces des logements bénéficient d'une relative liberté dans leur appropriation par les locataires. Une seule des pièces contient un poêle, et l'usage des autres pièces reste à la discrétion de l'habitant. Nul besoin de couloir dans ce plan où les appartements sont aménageables de une à quatre pièces selon le nombre d'occupants (qui peuvent d'ailleurs déménager selon le nombre de personnes dans le foyer), tous traversants<sup>41</sup>.

Le plan d'un appartement du Familistère est en effet bien éloigné du modèle d'appartement référence de la famille française publié dans le catalogue du Salon des Arts Ménagers en 1959<sup>42</sup>, on peut constater la présence d'un couloir central. Et pourtant, celui-ci reste « difficilement qualifiable. Une chambre c'est une chambre. Le couloir n'a pas de caractère défini à part le mouvement. »<sup>43</sup>.

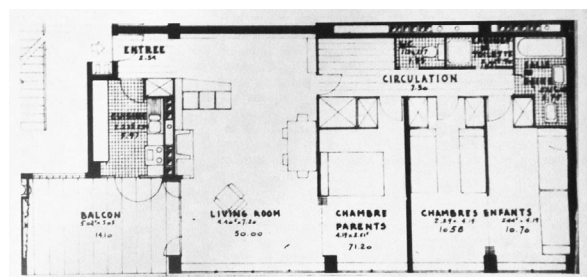
### LA QUESTION DU LOGEMENT SOCIAL

J'ai pu participer et exposer mes recherches au Forum des Politiques de l'Habitat Privé au mois de mars 2017. J'ai, à cette occasion, pu discuter de mes préoccupations avec des professionnels du logement social. Les difficultés rencontrées à propos du couloir et du plan dans ce domaine m'ont amené à m'intéresser particulièrement à cette question.

En réponse à l'insalubrité de la plupart des logements populaires et à la misère des classes les plus défavorisées, des solutions se mettent en place à l'échelle nationale dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. En 1889 est créée la Société des HBM (Habitations



Détail du plan d'un étage du Familistère de Guise



HLM, plan d'un quatre-pièces à Pantin, 1955  
Monique Eleb et Sabri Bendimérad, Vu de l'intérieur, 2011

<sup>41</sup> Données issues d'un travail réalisé dans le cadre d'un séminaire avec Gilles Tiberghien, 2016

<sup>42</sup> BENDIMÉRAD Sabri et ELEB Monique, op.cit. p35

<sup>43</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, entretien (cf. annexes)

Bon Marché), et sous cette impulsion, démarre une vaste politique du logement social qui conduira à la construction de 4,5 millions de logements locatifs.<sup>44</sup>

Depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle, le couloir se trouve dans une double-position inconfortable, vu à la fois comme élément fonctionnel et rationaliste car solution prosaïque de distribution de l'espace, et vu comme superflu et inutile, car perte de temps, « instrument d'aise », « trop rigide » et « gaspilleur d'espace ».<sup>45</sup>

On reproche aussi au couloir d'allonger les déplacements au quotidien et d'être une perte de temps. Pourtant, comme le soulignent Abraham Moles et Elisabeth Rohmer :

«La quantité d'efforts faits pour l'appropriation de ces objets devient fonction des déplacements. Les déplacements, dans l'appartement, sont étroitement limités, mais sans effort appréciable, sans emploi du temps rigide. Les temps de déplacement y sont négligeables, en tout cas, au-dessous du seuil de perception : aucun d'entre eux n'est perçu individuellement, même si leur intégration musculaire peut représenter à la fin de la journée un travail notable. »<sup>46</sup>

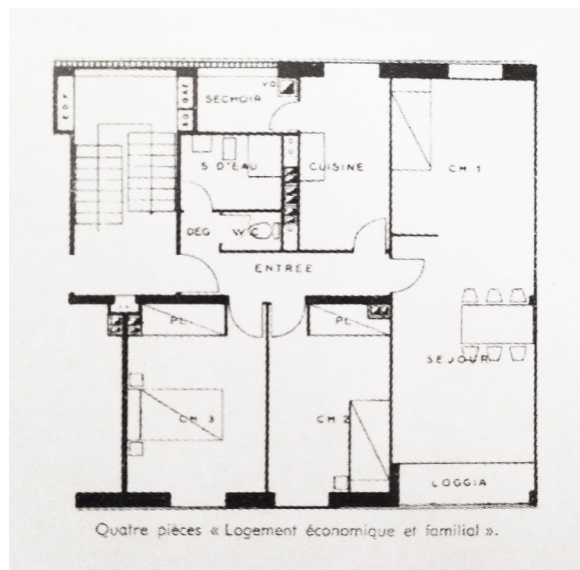
Le couloir persiste néanmoins comme distribution de prédilection dans le logement social, notamment grâce à la fameuse partition jour/nuit, mise au point dans les années 1950 « par des techniciens soucieux de regrouper les fluides »<sup>47</sup>, et pour sa capacité à s'adapter aux différents degrés d'habitabilité : le salon où on reçoit, la chambre, la salle de bain ; les gens qu'on ne connaît pas forcément restent au seuil ou dans l'entrée.

« On comprend finalement que l'habitation résidentielle est une structure linéaire symétrique qui organise des oppositions, des battements, des rythmes au moyen des pôles : dehors/dedans, présence/absence, station/mouvement. »<sup>48</sup>

Le couloir de distribution prend alors tout son sens, en instaurant une zone semi-publique entre les pièces.

La production d'habitations à loyers modérés avec couloirs s'est donc étalée de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle à nos jours. Confrontée à l'impératif du plan ouvert et aux idées de vue intérieure, de transparence et de flux, cette tendance s'est pourtant cristallisée dans l'imaginaire commun comme étant l'organisation absolue de l'espace de vie, s'opposant aux désirs des architectes d'apporter de nouvelles façons de vivre.

Le couloir reste considéré comme un outil antimoderniste qui encourage la compartimentation des bâtiments. L'architecte Renée Gailhoustet, collaboratrice avec Jean Renaudie des Etoiles d'Ivry, va dans le sens de la suppression du couloir en privilégiant le demi-niveau :



HLM, plan d'un quatre-pièces à Sarcelles, 1959  
Monique Eleb et Sabri Bendimérad, *Vu de l'intérieur*, 2011

<sup>44</sup> Source : [www.semainehlm.fr](http://www.semainehlm.fr)

<sup>45</sup> MOLEY Christian, *Dégager les potentialités des espaces de l'appartement, Regard sur l'immeuble privé. Architecture d'un habitat 1880-1970*, Paris, Le moniteur, 1999, p143, in BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, op.cit., p35

<sup>46</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, *Psychologie de l'espace*, Ed. Casterman, 1978, Tournai, p82

<sup>47</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op.cit., p24

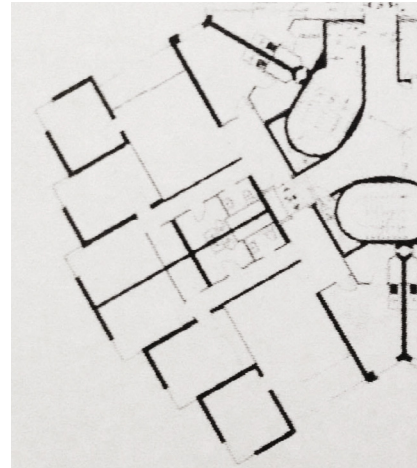
<sup>48</sup> GOETZ Benoît, op.cit., p92

« Cette solution apporte une grande impression d'espace, donnée par la partie la plus haute du séjour [avec] les pièces [qui] s'articulent entre elles en éliminant les couloirs, ce qui transforme le dégagement en prolongement vivant des pièces ».<sup>49</sup>

**Le couloir est aussi vu comme une façon de mono-orienter l'appartement, en supprimant cette dichotomie jour/nuit.**

**Mais le constat est différent dans les logements sociaux qui peuvent allier couloir de distribution et espaces de vie unifiés :**

« La partie de distribution est réduite à quelques mètres carrés, et si l'on s'intéresse à la fameuse partition jour/nuit qui s'est mise en place ces soixante dernières années, on constate que ce couloir sert surtout à mener à la partie nuit, tandis que la partie jour est fondue en un seul espace. »



*HLM, détail du plan d'un étage, à Paris, 1976*

*Monique Eleb et Sabri Bendimérad, Vu de l'intérieur, 2011*

## **LE FREIN DES HABITUDES**

Dans son article *Troubles à l'ordre privé*<sup>50</sup>, le sociologue Pierre Gilbert soulève la question du rôle social de la cloison et va partir à la rencontre des principaux intéressés, les locataires des HLM avec qui il aborde la question de la cuisine ouverte, sujet clivant et touchant de près aux habitudes socio-culturelles :

« Les milieux populaires partagent une conception relativement rigide de la séparation entre les pièces du logement »<sup>51</sup>, alors que cet agencement « est particulièrement prisé par les « nouvelles classes moyennes », qui y voient une manière d'afficher leur volonté d'organiser de façon moins rigide les rapports individuels et, en lien notamment avec le rejet par ce groupe social de la division traditionnelle des rôles entre les sexes, de se distinguer à la fois des goûts populaires et de l'ordre bourgeois fondé sur la séparation entre les sexes et entre les générations. »<sup>52</sup>

**Pourtant, la cuisine ouverte est de plus en plus imposée dans la construction de logements sociaux, et obligent les locataires à composer avec elle.**

**En revanche,**

«les ménages qui connaissent une promotion locale en accédant aux logements neufs, qui appartiennent plutôt aux fractions stables des classes populaires (couples bi-actifs, formés d'ouvriers et/ou d'employés qualifiés, en emploi stable), adoptent à l'égard de leurs voisins des stratégies de distinction, qui reposent sur des discours de mise à distance et sur l'adoption de pratiques novatrices en matière d'habitat, de sociabilité ou d'encadrement des enfants. Ces personnes, qui grimpent dans l'échelle sociale, apprécient le décroissement comme signe ostentatoire de modernité et de détachement des pratiques partagées

<sup>49</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op. cit., p93

<sup>50</sup> GILBERT Pierre, *Troubles à l'ordre privé. Les classes populaires face à la cuisine ouverte*, Actes de la recherche en sciences sociales 2016/5 (N° 215), p. 102-121

<sup>51</sup> GILBERT Pierre, op. cit., p10

<sup>52</sup> GILBERT Pierre, op. cit., p4

avec les milieux modestes. »<sup>53</sup>

Il résulte de la lecture de cet article un goût des classes populaires, tout du moins des habitants de logements sociaux interrogés lors de l'enquête, pour la séparation des espaces. Les raisons principales en sont, outre la partition sexuelle de l'espace (la cuisine pour la femme et le salon pour l'homme), le cloisonnement des activités et le respect des espaces privés et de l'intimité pour les visiteurs. Nous pouvons aussi citer **Abram Moles et Elisabeth Rohmer** à ce sujet :  
« Nous avons vu que la prégnance du point Ici [les auteurs désignent par « point Ici » la conscience centripète de l'environnement par un individu], du lieu et de son appropriation était liée à la fermeture topologique ou visuelle des parois autour de l'être habitant »<sup>54</sup>

« La clôture, la cloison, la partition restent l'outil fondamental de l'appropriation de l'espace. »<sup>55</sup>

**La paroi**, « qui accomplit une double fonction : délimiter un espace et l'isoler »<sup>56</sup>, est donc déterminante dans l'appropriation du logement, permise également par le couloir de distribution, qui participe à la partition public/privé, ou jour/nuit : on constate sur ces deux plans deux cas de couloirs qui par leur situation auraient pu être facilement supprimés pour agrandir l'espace de vie.

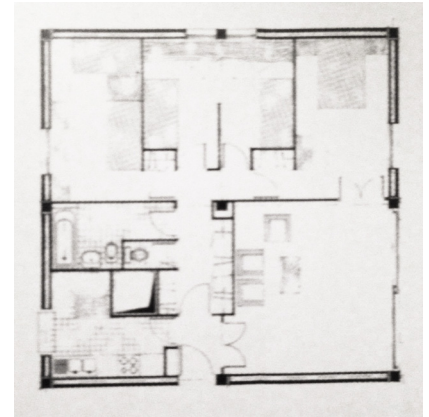
## LE FREIN DE LA MAÎTRISE D'ŒUVRE

« Pour "l'homme d'aujourd'hui", en effet, il est de plus en plus compliqué d'éprouver de l'intérêt pour quelque chose qui n'implique aucune utilisation en vue d'une "finalité technique immédiate". »<sup>57</sup>

**Les conceptions d'« espace servi et espace servant<sup>58</sup> » tendent à presser les bailleurs sociaux, pour qui les mètres carrés sont comptés. Les efforts sont concentrés sur une rentabilisation des espaces, la proposition de pièces aux dimensions minimales, l'indexation du prix du loyer et des aides au logement à la surface de l'appartement, et à la priorité d'une entrée sur le couloir, le résultat dépendant de la frilosité des investisseurs.**

**Charlotte Belval m'a confié une anecdote à ce sujet lors de notre entretien :**

« Quand je fais des logements sociaux, il y a des normes vraiment très strictes, c'est deux mètres carrés pour le dégagement, tant pour ça, tant pour ça, et il y a une petite norme handicapés qui est sympathique, qui est un rectangle de 120 centimètres de large par 220 à mettre dans l'entrée. Et du coup tout de suite, ton couloir il est obligé, au moins sur 2 mètres 20, de prendre une dimension de 1 mètre 20 de large. Et là,



*HLM, plan d'un quatre-pièces  
au Va d'Yerres, 1959*

*Monique Eleb et Sabri Bendimérad, Vu de  
l'intérieur, 2011*

<sup>53</sup> GILBERT Pierre, op. cit., p13

<sup>54</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, op.cit., p48

<sup>55</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, op.cit., p59

<sup>56</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p 88

<sup>57</sup> ORDINE Nuccio, *L'utilité de l'inutilité*, Ed. Les Belles lettres, juillet 2014, p69

<sup>58</sup> SZADEL Thibaud, *Sociétés de pièces, Mémoire de fin d'études*, Master Théorie & Projet 2012-2013, sous la direction de Jacques Lucan, assisté de Benjamin Persitz, École d'Architecture de la Ville & des Territoires à Marne-la-Vallée, p8

ce dont je me suis rendue compte sur les chantiers, c'est que cette dimension là, c'est assez conséquent. 1 mètre 20 c'est vachement bien, et ce qu'on essaye à chaque fois de faire, c'est prolonger, de garder vraiment ce couloir au sein de l'appartement, et jusqu'au bout. Et je me suis rendue compte après que les gens dedans mettaient une bibliothèque, mettaient un petit secrétaire, des vitrines, des rangements, des trucs, et ça devenait plus qu'un couloir. »<sup>59</sup>

**Lors de ce même entretien, Pierre Parquet surenchérit :** « Il n'y a pas d'argent, et les bailleurs sociaux vont nous dire : les gens ils ont besoin de dormir, besoin de se laver, de manger, et c'est tout, ils ont pas besoin de se déplacer. »<sup>60</sup>

**Pourtant, l'architecte Pierre Sonrel, dans un article de 1947, classe la circulation parmi les besoins fondamentaux auxquels doivent correspondre les logements contemporains.**<sup>61</sup>

**Comment alors solliciter le « plaisir de l'inutile : un usage qui a pour utilité de contredire les attentes que doit généralement remplir l'architecture, plutôt que de répondre à une fonction programmatique déterminée »<sup>62</sup> sans se voir opposer tout de go les contraintes pragmatiques du bailleur social ?**

## LE PLAN BÂLOIS

22.

La non-pertinence du couloir, vu comme élément superflu, parfois jugé trop long, peut être éclairé » de l'exemple suivant, cité par Carole Lévesque : à Columbia aux Etats-Unis, Bernard Tschumi a choisi d'installer des rampes entre deux bâtiments de l'université. Ces couloirs ont été vivement critiqués, avant que l'on se rende compte que, s'ils ne sont pas efficaces car longs à traverser, ils ont permis de par leurs espaces que d'autres activités s'y installent (associations étudiantes, lieux de rencontres, conversations, spectacles...).<sup>63</sup>

Dans cet esprit, l'architecte Jean-Michel Léger analyse ce qu'il appelle le *plan bâlois*, car largement utilisé au-delà du Jura par les architectes suisses qui prônent une « neutralisation » du plan. « Ils refusent la partition jour/nuit et projettent un [large] couloir desservant d'abord les chambres avant d'ouvrir sur le séjour et la cuisine, distribution qui, dans des immeubles minces ou mono-orientés, évite un séjour commandant les chambres. »<sup>64</sup>

**Pour exemple, les logements sociaux conçus par les architectes Herzog et de Meuron rue des Suisses à Paris :** « À l'intérieur de ce grand quatre-pièces de 102 m<sup>2</sup>, l'entrée et le couloir sont surdimensionnés (près de 19 m<sup>2</sup>), en comparaison avec des chambres

<sup>59</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>60</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>61</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op. cit. p21

<sup>62</sup> LEVESQUE Caroline, *A propos de l'inutile en architecture*, Ouverture philosophique, Série esthétique, Ed. L'Harmattan, Paris 2011, p111

<sup>63</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit., p913

<sup>64</sup> DECUP-PANNIER Benoîte et LEGER Jean-Michel, *La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs*, Espaces et sociétés 2005/1 (n° 120-121), p23

comprises « seulement » entre 10,50 et 12,50 m<sup>2</sup>. Toutefois, avec un séjour de près de 30 m<sup>2</sup> et les salles d'eau (et même les WC) munies d'une fenêtre, dans Paris on a connu pire. »<sup>65</sup>

**En prenant quelques libertés vis à vis des normes du logement social en France, les architectes se montrent ouverts à l'éventualité d'un couloir considéré comme un lieu de passage, de rencontres, de créativité, et que la configuration des lieux peut favoriser le dialogue et être un lieu-relais, « à l'heure où la tendance en France à la réduction de la taille des logements neufs sacrifie l'entrée et les circulations. »<sup>66</sup>**

### **AUTONOMIE ET INTIMITÉ**

« Mais en réalité, le besoin d'intimité est l'un des universaux humains : les hommes évitent toujours les contacts non-voulus, c'est-à-dire qu'ils exercent toujours un contrôle sur l'interaction et les flux d'information. Ce qui varie, c'est la définition de « l'interaction » et de ce qui est « indésirable » (c'est-à-dire entre qui et qui, quand, où et pourquoi), ainsi que les différentes modalités de sens qui sont mises en avant et les mécanismes impliqués. Parmi ces mécanismes, on trouve les règles et les bonnes manières, l'organisation du temps (temporelle), l'espacement, l'utilisation des éléments physiques, psychologiques (mécanismes de retrait), etc. »<sup>67</sup>

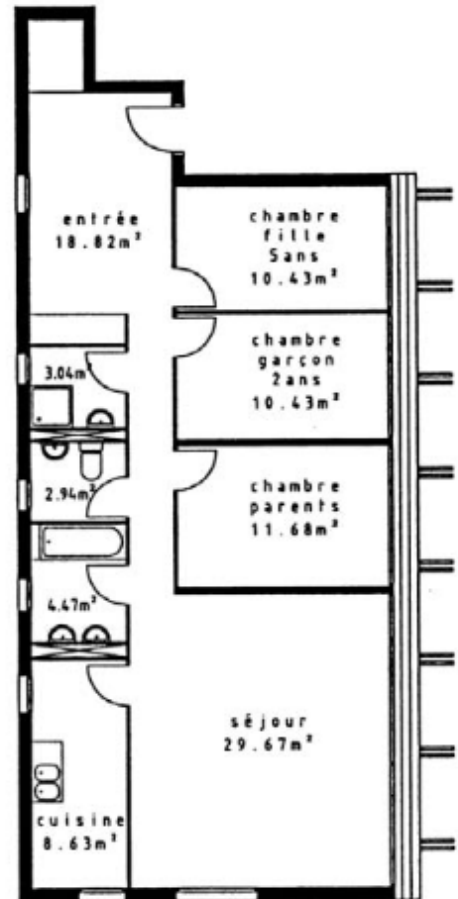
**L'espace est donc bien garant de l'intimité de l'individu ; le couloir a constitué au XX<sup>ème</sup> siècle la solution la plus répandue pour favoriser cette mise à distance des espaces privés,** « l'autonomie de chacun des membres d'une famille nombreuse étant compromise par des espaces trop ouverts et trop transparents. »<sup>68</sup>

**Le couloir figure la rue dans l'appartement, l'espace public de l'espace privé.**

« L'existence d'un sas qui permet de faire la transition des espaces semi-publics et des espaces privés du logement sont des espaces souvent jugés relativement importants ; il n'y a pas que la fonction de distribution des pièces mais aussi la fonction symbolique de préservation de l'intimité. »<sup>69</sup>

**Monique Eleb et Sabri Bendimérad font eux le constat de** « la persistance de la nécessité de l'intimité chez des habitant qui installent un sas quand l'architecte a prévu une entrée par le séjour »<sup>70</sup>.

« Dans certains cas, toutes les "frontières" des pièces ont été fermées par l'ajout de cloisons et de portes, de façon à retrouver un plan d'appartement



*Herzog & de Meuron, rue des Suisses, Paris, 2001  
Jean-Michel Léger et Benoîte DECUP-PANNIER, La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs, 2005*

<sup>65</sup> DECUP-PANNIER Benoîte et LEGER Jean-Michel, op. cit., p27

<sup>66</sup> DECUP-PANNIER Benoîte et LEGER Jean-Michel, op. cit., p23

<sup>67</sup> RAPOPORT Amos, *Culture, architecture et design, Collection Archigraphy Témoignages*, traduit par Sabine El Sayegh éditions Infolio, Berne (2000), 2003, p105

<sup>68</sup> DECUP-PANNIER Benoîte et LEGER Jean-Michel, op. cit., p22

<sup>69</sup> GILBERT Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>70</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op. cit., p32



plus classique, avec des lieux plus définis, comme si la fluidité entamait la définition des différentes pièces et donc leur dénomination. »<sup>71</sup>

## **POURQUOI LE COULOIR OCCIDENTAL ?**

J'ai trouvé lors de mes recherches que la conception de l'intimité et donc du cloisonnement de l'espace intérieur diffère énormément entre la conception occidentale du logement et le reste du monde. Conscients des singularités culturelles à la façon d'habiter de chaque pays, de chaque région de chaque classe sociale, nous considérons ici l'habitat asiatique dans sa plus grande largeur, comme nous pouvons par exemple trouver une certaine unicité aux manières d'habiter européennes, ou plus largement occidentales : « dans la conception feng shui de l'architecture, on considère qu'un long couloir provoque une fuite en avant de l'énergie. »<sup>72</sup>

« La structure de la maison traditionnelle coréenne participe de celle du jardin ; en ce sens, la maison est extravertie plutôt qu'introvertie. Cela se voit bien en ce que l'espace propre à chaque pièce – appelé maru – est à moitié exposé sur le jardin – madang – sans aucune porte, tout en étant aménagé en chambre avec meubles et parquet de bois »<sup>73</sup>

### **La porosité est extrême entre l'intérieur et l'extérieur.**

« Dans la maison traditionnelle taiwanaise, "四合院" (maison à cour carrée), le schéma est très intéressant : la maison est conçue comme différents espaces d'habitation séparés mais connectés en forme de O, et il y a un jardin au milieu. Je pense que les chinois préfèrent avoir plusieurs finalités pour un endroit, pas un seul espace pour une seule possibilité. »<sup>74</sup>

« C'est ainsi que lorsque nous entreprenons la construction de nos demeures, avant toute chose nous déployons ce toit, ainsi qu'un parasol qui détermine au sol un périmètre protégé du soleil, puis dans cette pénombre nous disposons la maison »<sup>75</sup>.

### **L'architecture occidentale est tournée vers la lumière, l'architecture japonaise vers l'ombre.**

« A là-bas il y a un truc de société incroyable, c'est qu'ils n'ont aucune intimité [...] il n'y a pas d'intimité du corps. [...] les japonais ne vivent pas dans les interstices. Les cloisons sont amovibles pourquoi, pour fermer quand ils dorment, et la journée ils ouvrent tout. Il doit y avoir un truc je pense, parce que vraiment les japonais, c'est là où on a trouvé le plus de plans sans couloir, l'immeuble d'habitation de Funabashi par exemple qui est conçu sans couloir, toutes les pièces inter-communiquent. Il y a une indéfinition des espaces. Et ça c'est super intéressant. »<sup>76</sup>

<sup>71</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op. cit., p114

<sup>72</sup> KOOLHAS Rem (dir), op.cit., p1006

<sup>73</sup> PARK Jungwook, *La différence coréenne dans l'art des jardins extrême-oriental*, in *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, 2000, n°22. *L'art des jardins dans les pays sinisés. Chine, Japon, Corée, Vietnam*, p129

<sup>74</sup> KUO Chun-Cheng, entretien (cf. annexes)

<sup>75</sup> TANIZAKI Junichiro, *Eloge de l'ombre*, traduit du japonais par René Sieffert, Ed.VERDIER, Lagrasse, 2011 (1978), p43

<sup>76</sup> BELVAL Charlotte et Pierre PARQUET, entretien (cf. annexes)

Mon choix s'est ainsi limité à étudier  
le couloir occidental.

## **LE COULOIR, L'ENTRÉE, L'ESCALIER**

« Dans le cas du couloir central au XVIII<sup>ème</sup> siècle, celui-ci est combiné avec l'escalier, le mur laisse la place aux marches. C'est un grand moment d'arrivée de lumière. C'est un triplet qu'on voit toujours : le vestibule, qui se mêle sans attendre avec l'escalier, qui emmène au couloir. C'est l'articulation d'un seul et même espace. »<sup>77</sup>

Pourquoi ne traiter que le couloir alors qu'on aurait pu imaginer grouper l'étude des espaces de service que sont le couloir, l'entrée et l'escalier ?

Cette idée de sas pourrait être étendue, dans le domaine de l'habitat, à l'entrée ou à l'escalier.

Cela n'en fera pas moins l'objet d'une autre étude.

En effet, l'entrée sert de sas entre l'intérieur et l'extérieur. Le couloir diffère de l'entrée en ce qu'il est central, distribue, organise, et ne sert de sas que dans l'espace privé. L'étranger n'est pas censé s'y introduire, à la différence de la porte d'entrée, par où entre le nouveau venu. Et si parfois les deux pièces que sont le couloir et l'entrée peuvent se confondre, l'objet de ma recherche porte uniquement sur l'espace privé, et cette zone de transition vers l'extérieur s'en trouve donc exclue.

Quant à l'escalier, il se trouve le plus souvent hors de l'espace privé ; et lorsqu'il s'y trouve le fait qu'il fasse changer de niveau au sein même d'un habitat et que la circulation se trouve congestionnée en une cage d'escalier pourrait également faire l'objet d'un mémoire à part entière. Je délaisse ce travail pour me concentrer pour cette fois sur le couloir, même si ces deux éléments se rejoignent sur divers points comme la zone tampon de l'entrée ou le déploiement des points de vue lors de la montée de l'escalier.

Nous nous consacrerons donc dans cet étude au couloir et aux différentes formes qu'il peut revêtir.



# À QUOI TIENT LE COULOIR ?

## UNE TYPOLOGIE DU COULOIR

J'ai pu à travers mes visites et recherches préciser des éléments préliminaires sur les différentes notions entrant en jeu dans la composition du couloir en général : les proportions de ce couloir, le rythme créé par les percements et décrochements, les volumes mis en œuvre au cours de la circulation, la lumière que l'on rencontre au fil de ce couloir et ce qu'elle peut provoquer comme impressions, et enfin les perspectives créées par ces éléments et ce qui peut en ressortir. Le couloir n'est pas qu'une circulation d'un point A à un point B mais aussi un parcours, un déplacement dans un espace dévolu au déplacement.

J'ai finalement dégagé de mes recherches une classification du couloir en quatre types, permettant de couvrir toutes les typologies :

*le couloir fermé,*  
*le couloir semi-fermé,*  
*le couloir semi-ouvert,*  
*le couloir ouvert.*

Pour chaque cas, il s'agit de déterminer la correspondance entre les proportions de la pièce, le déroulement du temps, les perspectives déployées, la lumière, le rythme, à quel point la trajectoire est définie, et ce qu'il est permis de faire dans ce couloir.

### LE COULOIR FERMÉ

Le couloir fermé rassemble les typologies déterminant strictement la trajectoire. Cette typologie conditionne en une seule direction/possibilité, vers une seule une seule issue ; il en résulte une oppression du corps car ce couloir détermine strictement la trajectoire, à la fois pour le corps et pour le regard, et enferme l'esprit.

Abraham Moles et Elisabeth Rohmer parlent de **liberté interstitielle**, « cas particulier remarquable où l'ensemble des "blocs de la loi" se trouve définir des frontières très voisines les unes des autres sans se juxtaposer totalement : ce serait le cas d'un labyrinthe où l'individu ne pourrait se déplacer qu'entre deux cloisons qui limiteraient son action à un mouvement quasi linéaire. C'est à des cas de figure de ce genre que fait allusion la formule : « **tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire** ». Cette image se rencontre dans les jeux où il arrive qu'un certain nombre d'actions étant interdites, une seule action

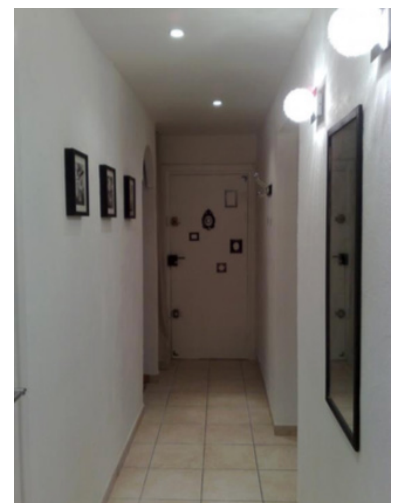
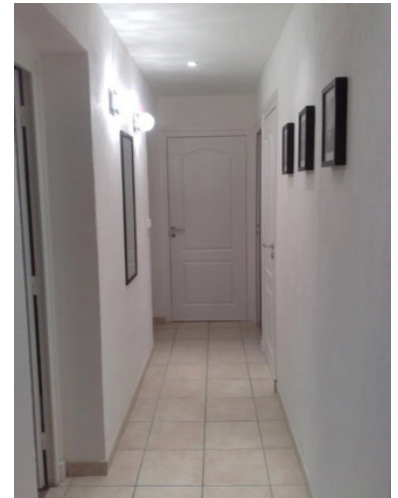
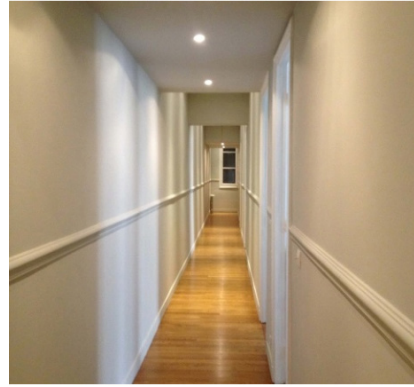


Fig. 16 : un couloir fermé, annonce de particulier, Leboncoin

reste possible où le comportement de l'individu est automatiquement déterminé. »<sup>78</sup>

Le terme de *jeu-couloir* est en effet utilisé dans le domaine des jeux vidéo pour décrire un espace de jeu sans beaucoup de possibilités d'exploration laissé à l'utilisateur. On citera en exemple *The Corridor*, un jeu vidéo russe sorti en 2012, et dont le mode de jeu consiste à avancer le long d'un couloir qui s'étend à perte de vue. Il pose un climat monotone, augmentant la surprise des éléments d'action.



Un couloir fermé, Flora Auvray, Paris

Un objet monofonctionnel, avec un effet unique, orienté, spécifique, appauvrit notre expérience du monde. L'individu réduit ainsi la richesse de sa relation à son environnement. C'est la notion d'hypertélie, développée par Simondon<sup>79</sup>.

« La sur-finalisation est nocive à l'objet, car contre-productive lorsqu'il s'agit de sortir du cadre très défini de l'usage de cet objet. Au contraire, un objet dont l'usage peut-être générique est par nature beaucoup plus ouvert, puisque non-conditionné par la fonction. »<sup>80</sup>



Bruce Naumann, Corridor with mirrors and white lights, installation 1971

Le couloir fermé est la représentation la plus courante du couloir dans l'imaginaire commun, ce qui n'aide pas à revaloriser son image. Le couloir contemporain est en effet vu comme « un concentré de nos angoisses : solitaire, blanc, interminable »<sup>81</sup>. Bruce Naumann a pu cristalliser ce malaise dans son installation *Corridor with mirrors and white lights*, ainsi que dans sa vidéo *Corridor with contrapposto*, où par sa perspective il appuie cet effet de tunnel, entre deux cloisons sans aucune autre issue que les deux extrémités.



Bruce Naumann, Corridor with Contrapposto, Vidéo, 1968

Le malaise, initié par cette absence d'échappatoire, trouve son prolongement dans la posture absurde à laquelle s'astreint l'artiste durant une heure. Dans ces deux œuvres, la perspective insaisissable et l'étroitesse de l'espace nous y ramènent à notre claustrophobie primaire.

Cette configuration n'est pas souhaitable : « l'usage – c'est-à-dire le mouvement, la chorégraphie qui accompagne, comprend et recrée l'architecture – n'est pas une réponse pavlovienne aux sollicitation d'un milieu »<sup>82</sup>.

L'habitabilité de ce type de passage est moindre.

## LE COULOIR SEMI-FERMÉ/SEMI-OUVERT

« L'air et la lumière sont la vérité effective du ressenti et de la vie même »<sup>83</sup>

Les termes semi-ouvert et semi-fermé sont utilisés

<sup>78</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, op. cit., p36

<sup>79</sup> SIMONDON Gilbert, Du mode d'existence des objets techniques, Ed. Aubier, 1958

<sup>80</sup> Ce paragraphe est issu du travail *Back to basics - Archéologie du design*, réalisé en 2015 en M1 Design et environnements dans le cours de Sophie Fetro, et consacré au téléphone portable MP 01 de Jasper Morrison.

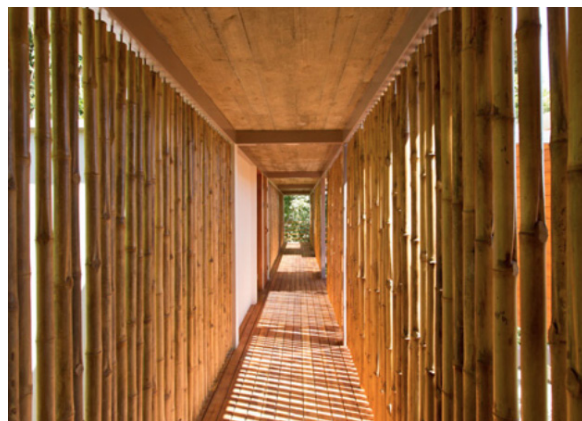
<sup>81</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit. p 903

<sup>82</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p146

<sup>83</sup> SALIGNON Bernard, Qu'est-ce qu'habiter, Ed. Z'édicions, Nice, 2010, p70

lorsque des variations sont apportées à la trajectoire du corps ou aux possibilités du regard de se détacher de l'espace intérieur du couloir et d'aller au-delà des murs ; le degré de liberté est augmenté pour l'habitant face à un déplacement déjà moins préétabli que dans le couloir fermé. Ces espaces peuvent être investis dans une plus large mesure dans la vie quotidienne.

Tendre à l'ouverture du couloir et permettre au regard de s'échapper hors des deux parois encerclant la circulation amènerait à sortir de l'aspect strictement utilitaire du dégagement. Dans le meilleur des cas, on peut espérer concevoir le couloir comme un « "lieu de vacances" au sens propre du mot »<sup>84</sup> pour l'esprit.  
 « Le mouvement des courbes, la densité de l'ombre, l'intensité de la lumière ne sont sans doute, au fond, pour moi, que les tentatives successives et répétées d'isoler un moment de silence, de cerner un fragment de vide et d'y solidifier le temps »<sup>85</sup>.



Un couloir semi-fermé, Guilherme Torres, Brésil

### LE COULOIR OUVERT

Lorsque seule la trajectoire est suggérée.

Il rassemble les typologies où seule la direction de la circulation est transparente, et où les possibilités laissées à l'habitant dans son déplacement sont infinies. Le couloir ouvert libère l'habitant.

Le couloir ouvert tel que je le décris dans ma typologie est le maillon entre le couloir et l'enfilade, sans être enfilade pour autant. L'enfilade reste une juxtaposition de pièces dans lesquelles on passe. Le couloir ouvert reste encore un couloir car il est un espace à part des pièces qu'il distribue.

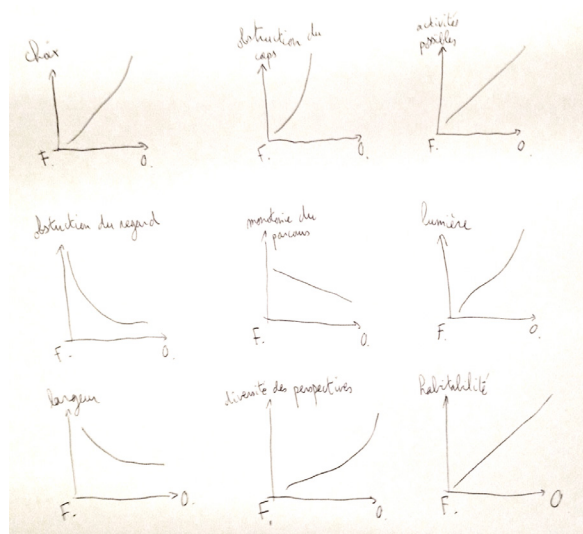
Cet espace poreux est ouvert sur le reste de l'appartement, les fonctions des autres pièces, et permet de percevoir autre chose que ce que la trajectoire suggère.

Le couloir devient un champ de possibles.

Ma grand-mère me dit souvent qu'*une vie sans musique est un jardin sans fleurs*. Cette phrase anodine dénote l'importance du rythme dans le quotidien, qui dans le cas qui nous intéresse permet d'animer le parcours effectué dans l'intérieur et de rendre un espace vivant, bavard, voire dynamique.

Abraham Moles et Elisabeth Rohmer définissent la pièce comme un « territoire optiquement fermé, couvert par le champ visuel »<sup>86</sup>. En ces termes, le couloir reste une pièce si les parois l'enfermant disparaissent mais que la trajectoire reste intelligible.

Cette configuration confère un maximum d'habitabilité puisque l'habitant n'est plus limité, ni corporellement, ni visuellement, à la stricte surface qui est dévolue à la circulation.



Modulation des valeurs selon le degré d'ouverture du couloir ; de haut en bas et de gauche à droite : choix, obstruction du corps, activités possibles, obstruction du regard, monotonie du parcours, lumière, largeur, diversité de perspectives, et habitabilité.

<sup>84</sup> ANDREU Paul, *J'ai fait beaucoup d'aérogares, les dessins et les mots*, Ed. Descartes et Cie, 1998

<sup>85</sup> ANDREU Paul, op. cit.

<sup>86</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, op. cit., p80

Plus le couloir est fermé, moins il est habitable, et plus il est compréhensible que l'habitant n'en veuille pas, car il ne peut rien s'y passer d'autre que la transition d'un espace à un autre. Plus le couloir est ouvert, plus il pourra y avoir événement, qu'il soit de l'ordre de la rencontre, de l'ambiance lumineuse, du rythme induit par les volumes du parcours ou par les changements de paysage lors de la progression du corps et du regard dans l'espace.

« Les jeux de pas sont façonnages d'espaces »<sup>87</sup>

L'espace sera donc conditionné par la marge laissée à l'habitant dans ses mouvements, car c'est bien le choix qui sera décisif dans l'habitabilité du couloir.

### L'ESPACE-TEMPS DU COULOIR

Le couloir, comme lieu de transition, est l'association d'un espace reliant deux points ou plus, et du temps nécessaire pour les parcourir. Cette conception du couloir comme séquence temporelle est abordée par le psychologue Paul Fustier<sup>88</sup> :

« Ce que nous désignons dans le terme de « corridor » est au contraire placé sous le signe du continuum : un temps s'écoule, qui dure, qui s'étend et qui s'étale : c'est le temps de l'accompagnement de la vie quotidienne [qui distingue] le "corridor" du "bureau". »<sup>89</sup>

L'espace-temps dans le couloir se rend donc sensible par la lumière, le rythme, la perspective, les volumes, des thématiques.

L'installation d'Olafur Eliasson *Your Black Horizon* en 2005 utilisait ces jeux de lumières et de contraste entre ombre et clarté, les effets de rythme et de perspective pour désorienter le visiteur et attiser sa curiosité.

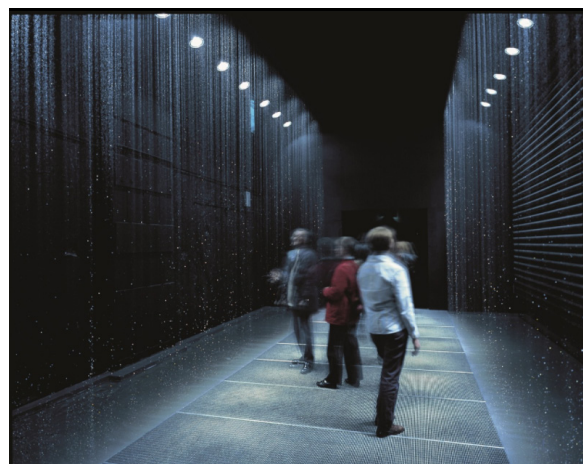
L'avancée dans l'espace qu'il a conçu se fait dans la surprise de constater les volumes au fur et à mesure de la progression, et dans l'escorte d'un paysage dynamique via les interstices de la paroi.

En 2002, Eliasson réalise *The reflective corridor; Draft to stop the free fall* dans lequel une lumière stroboscopique donne à deux rideaux d'eau l'apparence de murs de gouttes d'eau gelées. Le son de l'eau ruisselante, l'emploi d'une lumière froide, dans un espace sombre de dix mètres de longueur sur les murs duquel figure un motif longiligne, le décalage entre le son perçu et l'espace visité désorientent le visiteur en formant un couloir où le temps semble s'être partiellement suspendu.

En 1997, il réalisait *Yellow corridor*, en éclairant un couloir à l'aide d'une lampe à mono-fréquence. Il en résultait un espace monochrome, unifié dans les deux



Olafur Eliasson, *Your Black Horizon*, 2005



Olafur Eliasson, *The reflective corridor; Draft to stop the free fall*, installation, 2002

<sup>87</sup> DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien, 1. arts de faire*, collection folio essais, éditions Gallimard, 1990, p147

<sup>88</sup> FUSTIER Paul, *Les corridors du quotidien*, Dunod, Paris, 2008 (1993), p Paul Fustier est professeur émérite de psychologie à l'Université Lumière-Lyon 2. Il est aussi docteur en musicologie et spécialiste de la vielle à roue à l'époque baroque.

<sup>89</sup> Le reste du livre tend à expliquer les tenants et aboutissants de cette méthode d'accompagnement psychologique, en ce qu'elle s'oppose aux méthodes conventionnelles de thérapie (dans un bureau, avec un soignant), en contextualisant l'aide dans une sorte de milieu naturel s'étalant dans le temps. Cette méthode propose de mettre sur le même plan éduquant et éduqué en effaçant l'axe traditionnel d'autorité.

seules teintes alors percevables par l'œil du visiteur, le jaune et le noir. Dans cet espace absolument homogène, la notion de temps est diluée par la perte des repères du visiteur.

En 2015, Dan Graham explore le temps du passage à travers de la distorsion de l'espace et le reflet : *Passage intime*, sous la forme d'un couloir de verre aux parois incurvées, induit le mouvement du spectateur et l'attire en son centre, tout en laissant son regard libre. L'artiste s'amuse doublement de la perception du spectateur, en complexifiant d'une part la compréhension de l'espace par les parois convexes, et d'autre part, en installant des parois en glaces sans tain. Celles-ci, en reflétant l'image du visiteur, en offrant de larges vues sur le paysage, en conditionnant le passage, en obligeant à la promiscuité, viennent contredire chacune de ses impressions.

En 2017, Do Ho Suh présente à la galerie Victoria Miro à Londres son exposition *Passage/s*. Elle y expose à l'échelle 1/1 des structures filaires recréant les couloirs des différents lieux où elle a vécu (page suivante). Présentées bout-à-bout, ces structures forment un seul couloir.

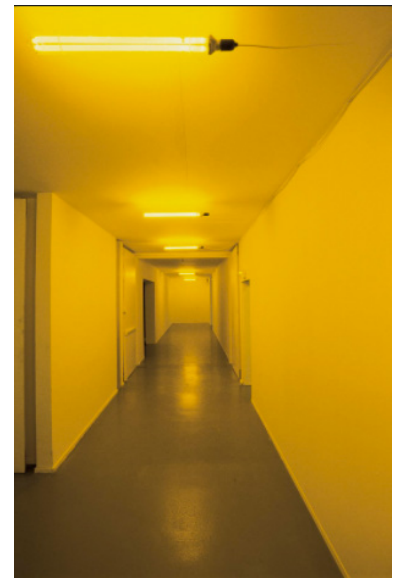
« Je vois la vie comme un couloir, sans point de départ ni de destination précis. Nous avons toujours tendance à nous concentrer sur la destination, en oubliant les espaces intermédiaires. Mais sans ces espaces banals à qui plus personne ne fait attention, ces zones grises, personne ne pourrait aller d'un point A à un point B. »<sup>90</sup>

Ce que l'artiste nous présente, c'est une succession d'espaces-temps, de souvenirs, comme métaphore d'une vie faite de métissages, de transits et de connexions entre différentes cultures, et dans lesquels elle fait s'immerger le visiteur.

### LA PERTE DES REPÈRES

Temporalité et spatialité sont convoquées pour créer le parcours. Ces deux éléments constituent des repères forts dans notre environnement, et c'est justement pourquoi il est intéressant de les questionner. C'est le cas dans l'œuvre *Matter of Time* de Richard Serra, où les circonvolutions des structures d'acier jouent sur la perception du parcours du spectateur, et viennent distordre les repères spatio-temporels du visiteur. Le parcours au sein des bandes d'acier produit lui aussi une distorsion de la perception du temps et de l'espace.

« Ces modulations dans le parcours, outre l'annulation de visibilité, influent sur la perception spatiale et temporelle du visiteur. Les distances paraissent plus



Olafur Eliasson, *Yellow corridor* installation, Musée d'art moderne de Paris, 1997



Dan Graham, *Passage Intime*, installation, 2015



Richard Serra, *Matter of Time*, Musée Guggenheim, Bilbao, 2005



"Ils sont partis dans les couloirs du temps." *Les visiteurs*, Jean-Marie Poiré, 1991

<sup>90</sup> Traduction par mes soins. En anglais « "I see life as a passageway, with no fixed beginning or destination. We tend to focus on the destination all the time and forget about the in-between spaces. But without these mundane spaces that nobody really pays attention to, these grey areas, one cannot get from point a to point b" Do Ho Suh, sur le site [www.victoria-miro.com](http://www.victoria-miro.com)





*Do Ho Su, Passage/s, Galerie Victoria Miro, Londres, 2017*

longues, tout comme le laps de temps passé dans les couloirs créés par l'artiste. Le titre de cette œuvre est d'ailleurs équivoque : pour l'artiste, son travail rend le temps concret, sensible. »<sup>91</sup>

L'analogie au couloir est évidente dans des œuvres d'Anthony McCall comme celles de la série *Breath (Vertical Works)* produites entre 2004 et 2009 ; si l'on n'a évidemment aucun pan de « mur » orthogonal figurant une circulation, on voit pour autant, au travers d'une dissolution du temps et d'une construction de l'espace, des rayons lumineux définissant au fur et à mesure de l'œuvre de micros passages, entre le couloir et le défilé.

De même en 1974 dans son installation *Long Film for Four Projectors*, « le dispositif est constitué d'une vaste pièce rectangulaire, emplie de fumée et équipée de quatre projecteurs. Ceux-ci projettent progressivement dans l'espace quatre rais de lumière. Le point de lumière grandit jusqu'à tirer un trait et scinder l'espace en deux, et ce pour chaque projecteur. La fumée faisant obstacle à ces faisceaux, quatre lignes se dessinent dans la pièce, entrant en collision, recomposant l'espace. Cette œuvre est silencieuse. Libéré de l'image et du son, le spectateur peut se concentrer sur les formes simples qui apparaissent en trois dimensions et sculptent l'espace. »<sup>92</sup>

Ces structures immatérielles titillent la curiosité du visiteur, lequel n'hésite pas à franchir ces faisceaux comme l'enfant pénètre dans une cabane, et à traverser l'œuvre, suivant les lignes dessinées.

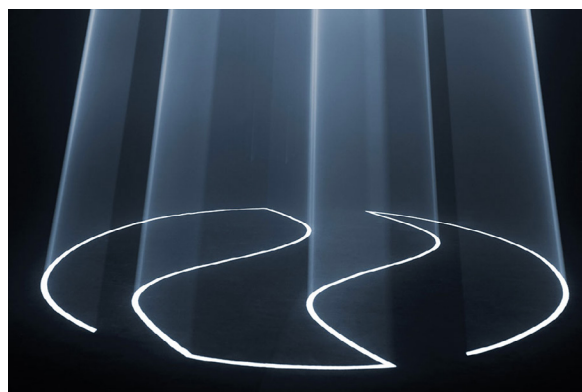
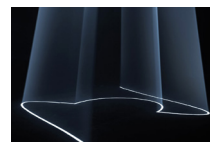
Ce qui est intéressant dans les œuvres de Serra et McCall, c'est la mise en place d'espaces et de volumes, dont les formes, parois, inclinaisons, modulations produisent la perte des repères dans l'environnement.

Charles Simonds dans son œuvre *Corridor* égare le visiteur, en procédant à une simple inversion du parement d'une des deux parois dans un couloir de huit mètres de long. La réduction de la taille des éléments de parements de bas en haut sur une paroi, et de haut en bas sur l'autre, produit une double dynamique et amorce un mouvement giratoire de la perspective, happant le visiteur.

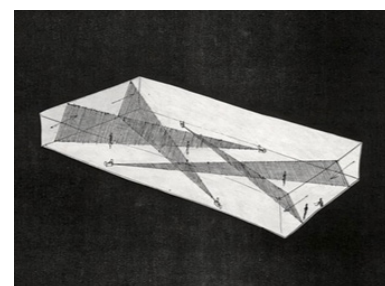
L'échelle du parement comme dissolution des volumes de la pièce a été utilisée plus tard par Peter Zumthor pour la quasi-totalité des parois dans ses thermes de Vals, et dont l'effet est particulièrement notable dans les bains.

François Morellet explore le thème du labyrinthe dans son œuvre *Seven Corridors*, dont les parois immaculées, les sept couloirs et les quatorze entrées/sorties proposent autant de perspectives que de façons de se perdre. La blancheur immaculée des parois efface toute référence à l'écoulement du temps.

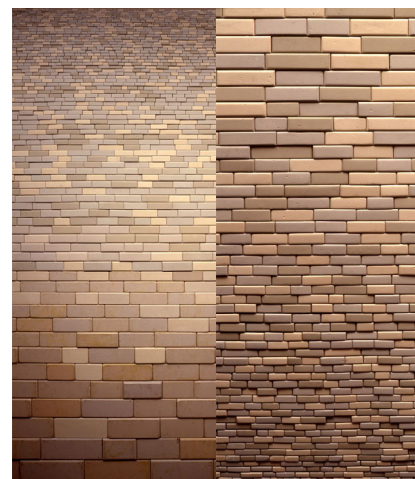
Mais la meilleure utilisation de cette capacité du couloir à influencer sur la perception de l'environnement



Anthony McCall, *Breathe (Vertical Works)*, 2004-2009



Anthony McCall, *Long Film for 4 Projectors*, 1974

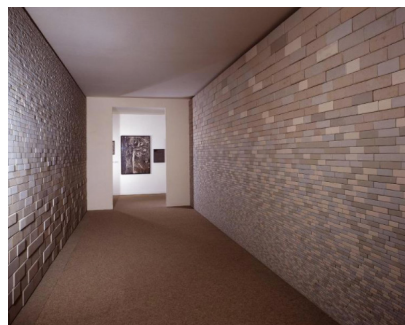


Charles Simonds, *Corridor*, Centre Pompidou, 1989

<sup>91</sup> Paragraphe issu de l'article *La promenade architecturale par l'art vidéo, vidéo et spatialité : définir les espaces par la projection vidéo*, réalisé en 2015 dans le cours Technologie et création de Françoise Parfait.

<sup>92</sup> Paragraphe issu de l'article *La promenade architecturale par l'art vidéo, vidéo et spatialité : définir les espaces par la projection vidéo*, réalisé en 2015 dans le cours Technologie et création de Françoise Parfait.

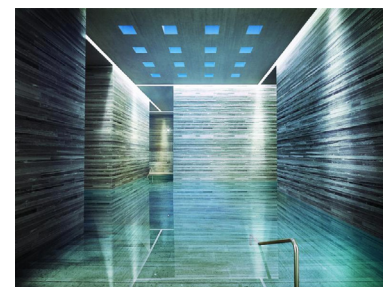
reste bien sûr le film *Shining*, sorti en 1980. Stanley Kubrick y met à profit les capacités spatiales du couloir pour désorienter le spectateur en convoquant l'aspect surnaturel des situations, les mondes miroirs, des univers parallèles, un jeu entre passé et présent, ou encore des plans impossibles. Ce travail fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre entier dans le livre de Rem Koolhaas *Corridor*<sup>93</sup>.



Charles Simonds, *Corridor*, Centre Pompidou, 1989

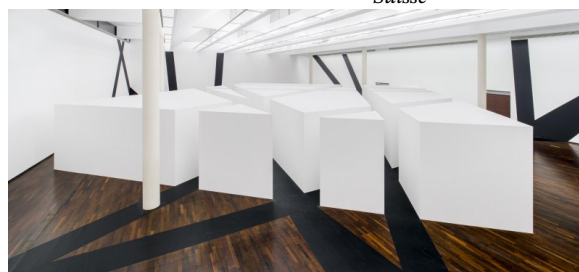
### LE COULOIR COMME PERSPECTIVE

« Le parcours de la lumière montre le temps comme s'il était en mouvement, nous le percevons en trois dimensions, nous sentons le temps en perspective, de la même manière que nous voyons l'espace en raccourci, nous percevons le temps à travers le prisme de la profondeur. »<sup>94</sup>

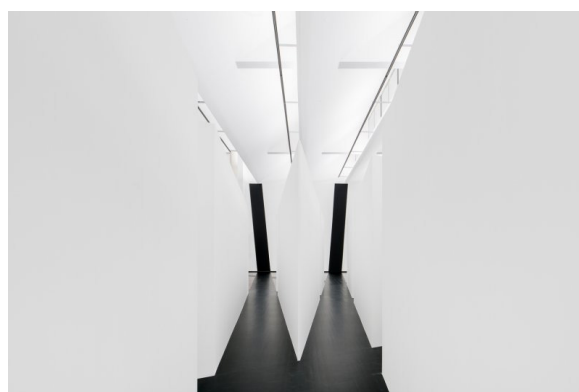


Peter Zumthor, *Thermes de Vals*, 1996, Suisse

Le couloir se fait investir par Joseph Kosuth lors de l'exposition *Chambres d'amis* à Gand en 1986, durant laquelle, « pendant trois mois, cinquante habitants de Gand mirent leurs maisons et leurs appartements à la disposition d'artistes pour servir de lieux d'exposition »<sup>95</sup>.



Kosuth, qui travailla sur les thématiques du lapsus et de l'acte manqué, joue dans son œuvre sur la confusion entre simple décoration et contenu en inscrivant sur le mur « des extraits de La psychopathologie de la vie quotidienne de Freud. [...] le tout n'était que fort peu lisible, ne permettant plus de déchiffrer que des fragments de lettres. Ainsi paradoxalement sur le mur non seulement de l'écriture, mais aussi un rapport ornemental pour ainsi dire minimaliste entre des lignes horizontales »<sup>96</sup>.



François Morellet, *Seven Corridors*, installation, Mac/Val, 2016

Cette confusion est accrue par la perspective du couloir : si l'on se tient près du mur, il est possible de déchiffrer des bribes de texte, mais la mise à distance, par les dimensions de la pièce, du travail graphique opéré par Kosuth brouille les traits et ne montre, à quelques mètres de distance, que de larges bandes couvrant les murs, qui eux-même, par leur longueur, allongent le couloir et accélèrent la perspective.

Bruce Nauman, quant à lui, recourt aux affects de la perspective dans son installation *Changing Light Corridor with Rooms 1971*, dans laquelle il propose un couloir blanc large de trente centimètres, éclairé de flashes en deux points par des pièces latérales, où le regard se fait happer vers l'extrémité opposée.

Dans le commentaire d'une autre œuvre de l'artiste *Dream passages with 4 corridors*, l'historien de l'art Alexandre Quoi estime que Nauman « livre un condensé efficace des notions directrices appuyant sa mise à l'épreuve des rapports somatiques et psychiques entretenus avec l'espace : marche, vide, équilibre, ordre et symétrie »<sup>97</sup>.

Dès qu'il y a de la profondeur il y a du récit, car

<sup>93</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit., p998

<sup>94</sup> BEAUDOUIN Laurent, *Pour une architecture lente*, Ed. Quintette, Paris, 2007, p99

<sup>95</sup> HOET Jan, *Chambres d'amis*, in *L'art de l'exposition, une documentation sur trente expositions exemplaires du XXème siècle*, Ed. du regard, traduit de l'allemand par Denis Trierweiler, Paris, 1998 (1991), p413

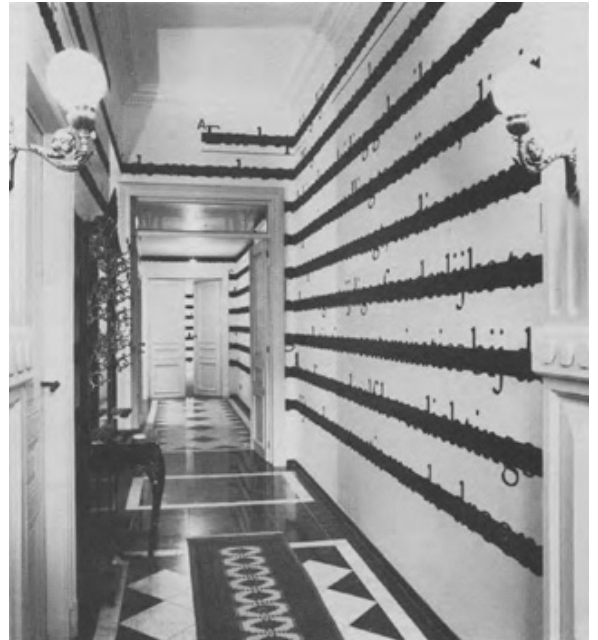
<sup>96</sup> HOET Jan, op. cit., p420

<sup>97</sup> QUOI Alexandre, in LE BON Laurent (dir.), *Chefs-d'oeuvre ?*, Ed. Centre Pompidou-Metz, 2010, p255

les trois dimensions permettent le déplacement.

La perspective est une manière de rendre le temps sensible dans l'espace, mais aussi un outil de monumentalité et de dramatisation de l'espace lorsqu'elle est appliquée à celui-ci ; à l'inverse elle devient un outil de fuite pour le regard, lorsqu'elle est dirigée en dehors de l'espace de circulation. Dans ce cas précis, elle devient point d'intérêt, car elle évolue au fur et à mesure de la transition.

On constate que cette notion de perspective est le principal attrait du couloir dans la représentation qui en est faite en photographie, comme en témoigne cette compilation d'images issues d'Instagram, le réseau social par l'image (page suivante).



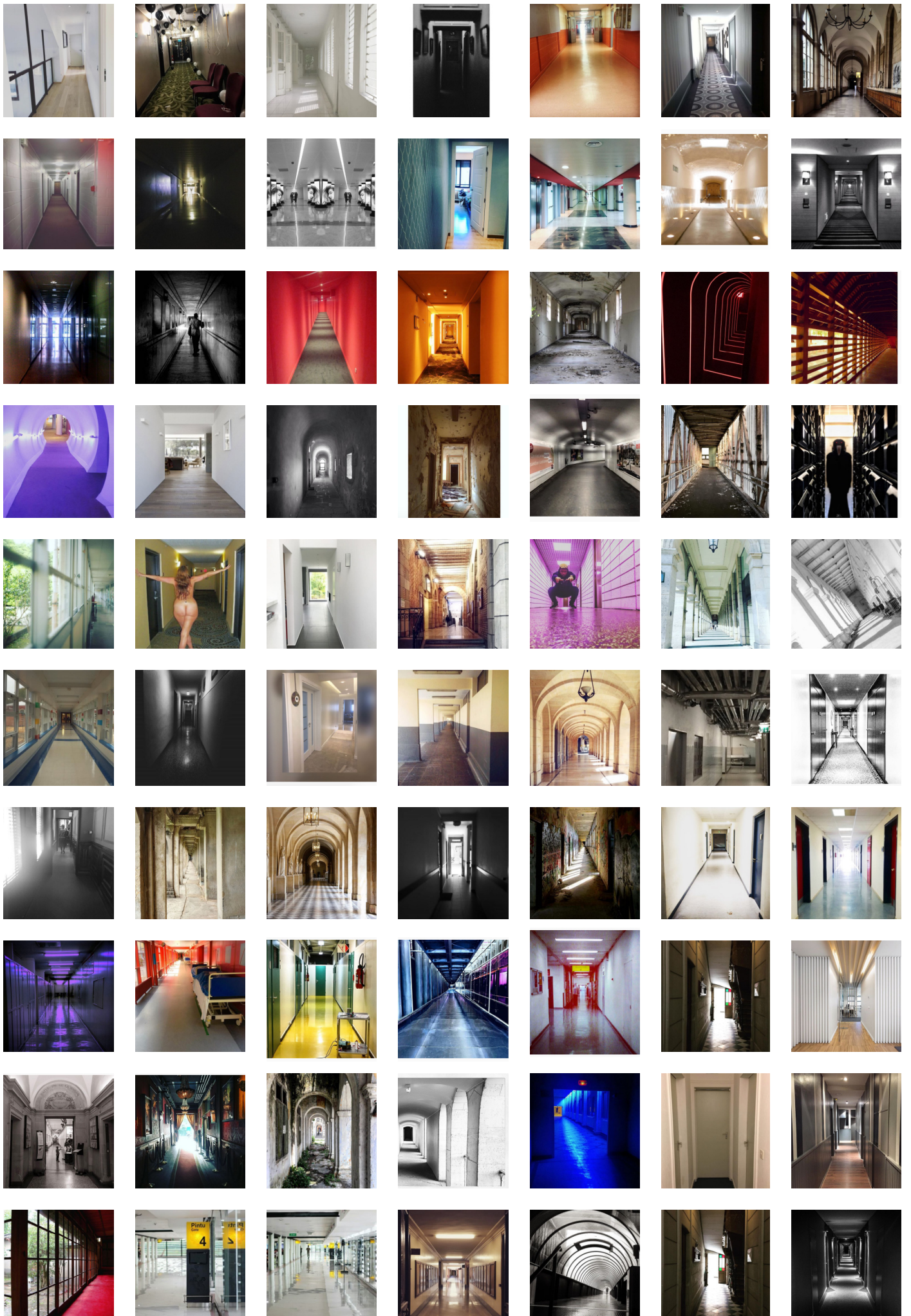
*Joseph Kosuth, Chambres d'amis, peinture, Gand, 1986*



*Bruce Naumann, Changing Light Corridor with Rooms, installation, 1971*



*Perspective, collage réalisé lors du séminaire  
Ens-ParisTech en janvier 2017*





## LE COULOIR COMME MISE À DISTANCE

J'ai pris le parti de m'intéresser au couloir comme élément de mise à distance au sein de la carte Blanche de Tino Sehgal, qui s'est tenue du 12 octobre au 18 décembre 2016 au Palais de Tokyo, à Paris.<sup>98</sup>

### INTERROGER LA PLACE DU VISITEUR

L'exposition se présente dans un Palais méconnaissable. Quand les précédentes expositions cloisonnaient l'espace pour chaque artiste présenté, celle-ci unifie le tout en délaissant presque intégralement la cimaise.

L'espace d'exposition n'est pourtant pas totalement uniforme : il est scindé en deux parties, jour/nuit. Le parcours dépasse le stade du plan, il est également symbolique entre lumière et obscurité, sur les différents niveaux du Palais de Tokyo.

Tino Sehgal aborde le lieu brut et le conserve pratiquement en l'état, pour simplement venir y poser son œuvre et celles de ses invités, Daniel Buren, James Coleman, Félix González-Torres, Pierre Huyghe, Isabel Lewis et Philippe Parreno. Le travail de Sehgal tient en quelque sorte ici de l'immatériel : c'est l'humain qui est mis au centre de cette Carte Blanche, par le biais d'une vaste performance ; celle-ci prend place de l'ouverture du Palais à sa fermeture, et mobilise plusieurs centaines de personnes, de l'enfant à la personne âgée. On pénètre dans l'exposition en traversant un vaste rideau de perles. Le poids de celles-ci surprend, et leur mouvement lent, leur vacillation lourde, déportent déjà l'expérience en dehors du quotidien, annoncent le passage vers un ailleurs. La visite est proposée comme une déambulation libre.

Au milieu des participants, le spectateur est confus ; des individus se meuvent dans l'espace d'exposition, tantôt en avançant lentement à pas mesurés, tantôt en trottant d'un bout à l'autre du bâtiment. Il s'asseient sur les marches de l'escalier monumental, composent une nouvelle *École d'Athènes*, ou une table ronde directement au sol, viennent raconter une expérience personnelle au visiteur, plantent leur regard dans leurs yeux et s'en vont sans mot dire.

Mais peut-on pour autant parler de spectateur ? Nous utiliserons par convenance le terme spectateur,

<sup>98</sup> Il est inscrit dans le protocole de l'exposition la nécessité de ne pas recourir à la captation d'images, de sons, de vidéos, afin de conserver à cette performance ses qualités d'immatérialité. Aucune image de l'exposition ne figure donc dans ses pages.

au même titre que visiteur ou encore regardeur, pourtant l'analyse de Brian O'Doherty élimine ce rôle d'observateur pour lui substituer « le rôle de l'esprit ».<sup>99</sup>

Le visiteur ne doit plus regarder (d'ailleurs il n'y a rien à regarder littéralement ici), mais maintenant penser et comprendre ce qu'il ressent et où il est. « L'investigation en vient alors à porter soit sur elle-même soit sur le contexte : elle se fait art ou elle s'identifie aux conditions de possibilité de l'art. ».<sup>100</sup>

La confusion persiste : qui fait partie des performeurs ? Qui est simple visiteur ? Qui venait en spectateur et s'est laissé entraîner par la dynamique du groupe ? Peut-on chanter, courir avec eux ? L'immersion est totale, les flux nous frôlent, entre l'impondérable nuée d'étourneaux, ou la poésie marine d'un banc de maquereaux. Plusieurs points d'intérêt gravitent autour de cette dynamique déployée sur le parvis bas du Palais : les œuvres des artistes invités disposées dans ou autour de l'exposition, une buvette au sein de l'œuvre accentuant encore le décalage avec l'exposition conventionnelle, la vie sauvage sous la forme d'une étendue de mousse humide. Une installation de Buren figure un espace d'attente expansé au rez-de-chaussée, les sous-sols exagérément délabrés et humides sont en accès libre. Enfin, l'œuvre *This Progress – Ce progrès* », questionne le spectateur sur ses expériences passées, via un parcours dans un espace immaculé et lumineux, en face-à-face avec un enfant, rapidement suivi par trois autres intervenants toujours plus âgés que le précédent.

Le schéma classique de l'exposition, dans laquelle on peut *faire le tour* et symboliquement mettre un terme à la visite lorsque chaque œuvre a été vue et le parcours linéaire achevé, se trouve ébranlé par la fugacité de l'action, car le parcours est libre d'être adapté par le visiteur. Celui-ci est livré à lui-même pour une durée indéterminée : l'espace temporel se retrouve dilaté, le spectateur attentif se prend à contempler longuement les mouvements des intervenants, cherchant à comprendre ce qu'il se passe devant lui. De l'ouverture à la fermeture du Palais, le spectacle qui se déroule sous nos yeux n'est en effet jamais le même : les intervenants se succèdent et influent, de par leur propre libre-arbitre et façon d'être au monde, les interactions avec les visiteurs et l'expérience qu'ils vont vivre durant quelques heures. Les actions très rythmées des performeurs rompent la linéarité de la visite : le mouvement long et mesuré alterné avec l'effervescence d'un pas de course, la complainte qui se mue en chorale, créent un paysage sonore discontinu qui va altérer la perception temporelle du spectateur, et le déconnecter encore un peu plus du monde extérieur.

La carte blanche blanche de Tino Sehgal est donc une totale remise en question de l'exposition et de ses composantes : le musée (dépouillé, il fausse

<sup>99</sup> O'DOHERTY Brian, *White Cube, l'espace de la galerie et de son idéologie*, Ed. JP Ringier, 2008, Zurich, p90

<sup>100</sup> O'DOHERTY Brian, *ibid.*, p90



les repères du spectateur), l'œuvre (immatérielle, elle reconsidère la présence du corps, l'unité et l'individualité), la place du spectateur (intégré à l'œuvre, on ne distingue plus qui est visiteur et qui fait partie de l'exposition), la durée (qui ne dépend plus du ratio entre vitesse de déplacement et nombre d'œuvres à regarder).

### TROIS UTILISATIONS DU COULOIR

Trois couloirs sont apparus très clairement au cours des différentes visites de l'exposition, relevant chacun d'une expérience différente, et créant un contraste fort entre point de départ et point d'arrivée.

Le premier (dans notre réflexion mais pas dans l'exposition, qui nous l'avons vu, se présente sous la forme d'un parcours libre où aucun espace n'est mis en avant par rapport à un autre) se situe au niveau de la rotonde du Palais. Approximativement d'une largeur de 3,5 mètres et de 11 mètres de longueur, il est intégralement tapissé de noir, et mène à une salle aux dimensions plus modestes, plongée dans l'obscurité presque totale. Ici, une partie des performeurs déclament, selon le moment de l'après-midi, de simples chants de part et d'autres de la salle, immobiles, ou a contrario effectuent de complexes chorégraphies entre les visiteurs, en chantant de façon rythmée. La sensation de se trouver au milieu d'un groupe et de frôler les figures des danseurs/la voix du chœur sans pour autant distinguer ce qu'il se passe autour de soi provoque une totale perte de repères. La sortie de cette pièce se fait par une transition du noir absolu vers la lumière vive qui en devient presque douloureuse pour les yeux.

Le deuxième couloir se situe au sous-sol. Tapissé d'un tissu gris, feutré et long d'un peu moins d'une dizaine de mètres, il forme deux coudes pour amener le spectateur à une œuvre de James Coleman<sup>101</sup>. Celle-ci consiste en un projecteur de cinéma diffusant une pellicule 16mm en noir et blanc sur un écran distant d'une douzaine de mètres. L'œuvre se situe dans une vaste pièce au plafond bas, dotée de piliers, et au sol et plafond inclinés, créant un dénivelé depuis l'appareil vers l'écran. C'est l'image de la cave qui est convoquée ici, du souterrain, dans lequel il se passe quelque chose d'énigmatique et de violent. Les images d'un combat de boxe de 1927 sont projetées par intermittences et en discontinuité sur l'écran, accompagnées d'un son itératif, une pulsation creuse associée à des mots prononcés dans un souffle. On ne sait pas avant d'entrer si ces sons proviennent d'un acte sexuel, d'un combat à mains nues ou d'un témoin mal en point, ce qui ajoute à la confusion et à l'indéfinition de la pièce.

En déambulant, on est saisi par les flashes de lumière que produit la projection sporadique, aveuglante,

<sup>101</sup> James Coleman, *Box (ahharetumabout)*, 1977, film 16 mm en noir et blanc, édition 1/4 : 2 bobines, bande sonore, projection en boucle, collection Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris (acq. 1990)

saillante. On avance, on contourne les piliers, on se retourne par curiosité, on se pense seul dans la pièce, quand soudain, les quelques millisecondes de lumière vive révèlent la présence d'une vingtaine de personnes. Leur disposition est changeante, mise au jour par l'effet stroboscopique de la projection. L'impact de l'œuvre est extrêmement fort, et la sortie de la pièce, lente à cause de la longueur du couloir d'accès, se fait là comme une sortie du noir vers la pénombre des fondations du centre d'art.

Le troisième, également au sous-sol, est blanc. D'une quinzaine de mètres de long, il mène à une petite salle, elle aussi entièrement blanche et largement éclairée. Cinq personnes face aux murs, effectuent régulièrement et simultanément le même mouvement, et se distinguent des visiteurs qui eux, vont et viennent, s'asseyent le long du mur prolongeant le couloir (peu osent exploiter intégralement l'espace de la pièce). Les cinq intervenants (des professeurs de philosophie ou d'histoire de l'art), par cycle, entament leur protocole initié par la phrase « The objective of this work is to be the object of a discussion. ». S'ensuivent des conversations et digressions mêlant histoire, histoire de l'art, philosophie, étymologie, sciences... autour d'un événement saisi par un des participants (conversations des visiteurs, mouvement inhabituel...), jusqu'à ce que la conversation s'épuise et qu'un nouveau cycle naisse.

Sehgal distingue ainsi les zones de l'exposition. Il applique une hiérarchie des espaces, des degrés d'exploration, toujours plus sombres, ou au contraire plus lumineux. Les expériences proposées au bout de ces couloirs offrent des façons d'être au monde bien différentes, de l'obscurité à la lumière, de la foule à la solitude, du plein au vide, du mobile à l'immobile. Ces couloirs constituent trois espaces sans rupture brusque avec l'espace global d'exposition et ne sont finalement que des extensions de l'espace central. Ce statut est particulièrement manifeste avec le deuxième couloir dont nous avons parlé : les danseurs/choristes dans la pièce ne sont pas un groupe distincts de participants assignés à cette tâche, mais quelques individus de la masse globale d'intervenants, qui plusieurs fois par jour se rendent dans cet espace afin d'y produire leur séquence dansée. Celle-ci terminée, ils s'empressent de retrouver le reste du groupe.

## **GÉRER LA TRANSITION DANS L'EXPOSITION**

Ces couloirs semblent mettre en évidence la nécessité d'un espace de transition, de zone-tampon entre les espaces. Il s'agit dans le premier cas d'une mise en condition du visiteur : l'entrée sombre du couloir

tranche dans la lumière du parvis bas. On pense à l'entrée sombre d'une grotte, promesse d'espaces inexplorés et de rituels occultes. Les murs, sol et plafond peints en noir abusent le visiteur qui n'est même pas certain de savoir où s'arrête ce tunnel, ce qui permet de diminuer progressivement l'intensité lumineuse avant de pénétrer dans la pénombre. A l'inverse en en sortant, ce couloir donne l'opportunité de ré-acclimater petit-à-petit son regard à la luminosité de la rotonde. D'un point de vue plus pratique également cet espace-tampon est aussi un moyen d'améliorer la qualité de la pénombre dans la

pièce.

Le deuxième couloir est lui de l'ordre de la dilatation du temps et de l'espace. Alors que l'on pourrait pénétrer directement dans l'œuvre de Coleman, Sehgal a fait le choix de faire s'enrouler le couloir en angles droits autour de cette pièce. Celui-ci n'est éclairé que d'une faible lumière et le tissu d'un gris neutre qui compose cette circulation absorbe les sons et assourdit le déplacement, et l'uniformité de ces quelques mètres carrés nous donne le sentiment de ne pas vraiment avancer, de flotter dans un entre-deux. Le double-son que l'on perçoit à travers les parois semble nous parvenir de loin et s'étouffe dans l'étoffe du couloir, perturbe notre notion de l'espace. Le phénomène se produit également à l'inverse en sortant de la pièce ; le couloir remplit ici le rôle des paliers de décompression dans la plongée sous-marine. Le son s'estompe au fur et à mesure du cheminement dans le couloir, dont la tiédeur permet de stabiliser les émotions ressenties dans l'œuvre de Coleman avant de retourner à l'exposition.

Le troisième couloir enfin, est un couloir blanc. C'est le seul parmi les trois évoqués qui laisse apparaître – partiellement – l'endroit où il mène. Comme l'exemple de la grotte évoqué plus haut, ici c'est la clarté qui émane du couloir, contrastant avec la demi-pénombre, qui attire l'œil du visiteur. On entend la rumeur des intervenants qui discutent, on aperçoit les visiteurs regarder quelque chose, mais l'on ne sait pas quoi ; inconsciemment, on va s'approcher puis pénétrer l'espace. Ici aussi le couloir retarde l'accès, entre en conflit avec notre volonté d'arriver rapidement au vif du sujet. On a donc un double phénomène de ralentissement et d'attraction vers l'espace lumineux pour lequel on délaisse l'obscurité des sous-sols.

### **LE COULOIR COMME AGENT DE CONDITIONNEMENT**

Le couloir accentue ici l'aspect labyrinthique du Palais, aide à la diversité des chemins, au développement des possibles dans le parcours du visiteur, et démultiplie les expériences de celui-ci. En trois points de l'exposition, le couloir agit comme

un espace intermédiaire suscitant l'interrogation car traduction spatiale de la perspective vers l'inconnu.

Le couloir est souvent une question : que vais-je trouver là-bas ? C'est un ressort scénaristique fécond, dont le biais est l'altération de la perception du temps et de l'espace, la perte de repères entre deux zones identifiées. Chacune des salles que nous avons passées en revue s'envisage comme la scénographie d'une épreuve, et le couloir devient finalement un rite de passage ; la confrontation et la violence, la danse et le chant, la philosophie et la conversation viennent charpenter la réflexion du visiteur. Le couloir est à la fois déplacement, mouvement, lieu de réflexion, projection, mémoire, le lieu des possibles, ou plus synthétiquement, un double-agent de déconditionnement et de reconditionnement.



# HABITER LE COULOIR : UN ESPACE, DIFFÉRENTS USAGES

## UN ESPACE POLYMORPHE

Après une énumération des pièces d'un appartement et de leurs fonction, George Pérec amène ces deux conclusions : « Tout appartement est composé d'un nombre variable, mais fini, de pièces ; chaque pièce a une fonction particulière. »<sup>102</sup>

Au vu de nos conclusions précédentes posant le couloir comme étant une pièce à part entière, pouvons-nous finalement identifier la fonction du couloir ?

On a à cet égard tendance à considérer, dans l'habitat, le couloir comme espace de service entre différentes zone de vie. Mais « à partir du moment où on s'arrête dans un espace, il devient une pièce »<sup>103</sup>. Je renverse la question, en considérant la distribution comme zone intermédiaire entre différents services.

Pour comprendre quels étaient les usages faits de cet espace de nos jours, j'ai réalisé une série d'entretiens.

Je me suis rendu chez différents particuliers, principalement des appartements, pour capter en photos et vidéos leurs couloirs et les interroger sur leurs pratiques et la façon dont ils vivent leur couloir au quotidien.

Une vidéo a été réalisée à partir des images captées lors des entretiens. Elle a été projetée au Forum des Politiques de l'Habitat Privé, questionnant cet espace particulier de la sphère privée : la diversité de formes, proportions, perspectives rassemblée au cours de rencontres avec l'habitant se révèle au cours d'un mouvement continu. La vidéo est un média permettant de rendre compte à la fois de la notion d'espace et de la notion de temps, constitutives de mouvement, de transition ; on le saisit en se déplaçant soi-même et en jouant avec les points de fuite.

Plusieurs habitudes sont ressorties de cette enquête : la circulation, la mise à distance spatiale et symbolique des espaces par un espace neutre, et l'appropriation du couloir.

## LE COULOIR COMME ZONE DE LIBRE-ARBITRE

« Une maison est une manière d'arranger les choses de telle sorte que cela nous arrange. »<sup>104</sup>

N'étant comme nous l'avons dit ni fini défini, ni dans

<sup>102</sup> PEREC Georges, op. cit., p41

<sup>103</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>104</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p109

ses usages ni dans sa surface, le couloir demeure la pièce laissant le champ le plus libre à l'habitant. J'ai, à un moment de ma recherche, cherché à savoir si le couloir devait être considéré comme un non-lieu dans l'habitat. Selon Marc Augé, « l'espace de non-lieu ne crée ni identité singulière, ni relation, mais solitude et similitude. »<sup>105</sup>

« les enfants y jouent beaucoup »  
« j'y déboutonne mon pantalon, »  
« on peut y faire ce qu'on veut, se gratter le nez »  
« les autres couloirs ont une fonction de rangement »  
« c'est surtout du stockage, on y met les livres  
qu'on consulte peu, les papiers importants,  
c'est un lieu d'archive »  
« le fond de ce couloir est devenu un dressing »  
« la connexion wifi n'est pas la même dans le couloir »  
« parfois je m'y habille quand ma femme dort encore »  
« Je m'assois par terre si besoin, quand j'ai un truc à  
scanner ou à imprimer »  
« la radio, le son se diffuse partout, c'est la position  
centrale du couloir qui est intéressante »  
« il sert aussi d'extension à la cuisine,  
on y range de la vaisselle »  
« le couloir, c'est un peu une extension  
de la salle de bain »  
« ça arrive souvent qu'on discute dans le couloir,  
qu'on s'y moque »  
« je peux aussi y téléphoner en marchant. »  
« c'est ici que l'on regarde les mesures d'électricité »  
« je suis souvent allongée par terre dans le couloir  
à jouer avec le chat »  
« le couloir me sert de bibliothèque »  
« il s'y trouve un tabouret sur lequel les chats viennent,  
c'est un reposoir pour eux »  
« mon mari a fabriqué cette tête de canard dans un  
bout de bois, il s'amuse à le faire surgir des différentes  
portes pour amuser les enfants »  
« les papiers importants sont rangés là »  
« ce couloir est devenu un débarras »  
« j'ai eu un chien très longtemps, il passait son temps à  
faire le tour de l'appartement »  
« j'y choisis mes vêtements, je les essaye,  
je m'y change »  
« ma fille joue aussi dans le couloir, elle y pousse  
ses poussettes, j'y passe, je choisis mes vêtements,  
parfois je m'y brosse les dents,  
je crie après ma fille pour qu'elle vienne »  
« je l'ai bercée dans le couloir quand elle était bébé »  
« j'ai monté mes meubles Ikea dans le couloir »  
« c'est la pièce que j'utilise pour faire  
sécher mon linge »  
« séchage, stockage de mes skis, et un léger  
voyeurisme par la baie vitrée »<sup>106</sup>

46.

**J'en ai conclu que non.**

<sup>105</sup> AUGÉ Marc, *Non lieux, Intro à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Ed. Seuil, 1992, p130

<sup>106</sup> Éléments issus des entretiens avec les habitants (cf. annexes)

Bernard Salignon dit :

« habiter, c'est construire l'espace dans l'espace<sup>107</sup> ».

**J'ajoute : habiter un couloir, c'est construire constamment un nouvel espace dans l'espace.**

**Le couloir se pense donc bien comme un lieu. Le couloir « n'est pas juste une circulation »<sup>108</sup>, nous dit Sabri Bendimérad. Loin d'être un no man's land, le couloir est le vide de tous les possibles.**

**Moles encourage par ailleurs l'appropriation de ces espaces par la modulation et les objets : « c'est par la modification, l'aménagement de cet espace que l'individu se marque dans sa créativité, mais réciproquement, la forme généralisée prise par l'espace va être déterminante pour l'être qui y vit »<sup>109</sup>.**

**On peut prendre comme exemple le couloir de Lorenzo Papace. Cet artiste, designer et musicien a vécu plusieurs années en colocation avec l'illustrateur Vincent Pianina. Le couloir de leur appartement lyonnais s'est rapidement mué en salle d'exposition d'une grande quantité d'objets, créant une parenthèse onirique dans leur intérieur, dont le point de vue mouvant du visiteur en transit ajoutait encore à la poésie. « Le mouvement ajoute à la coexistence des mondes »<sup>110</sup>.**

**Pour Pierre Gilbert, « il y a des tensions dans la gestion de cet espace sur l'existence de fonctions ou d'usages différents, voire conflictuels. »<sup>111</sup> Le couloir peut être perçu comme surface d'ajustement, à la fois dans le programme architectural lors de la conception du plan, et à la fois dans la vie quotidienne : en ajustant nos usages aux différentes pièces de l'habitat, certains se retrouvent fugacement dans le couloir. « L'architecture n'a pas un sens, mais des emplois<sup>112</sup> ».**

**Peut-être le couloir est-il la pièce inutile dont parle Pérec, un espace assez grand pour permettre au *rien* d'exister au sein de l'habitat, qui reste polyvalent et maintient la fonction de passage, mais qui assez petit pour ne pas permettre l'installation d'une autre fonction qui prendrait trop de place**

**Le choix est donc la condition sine qua none de l'habitabilité du couloir.**

**Cette réflexion sur l'appropriation mérite de s'achever sur une citation de Caroline Valissant Binkley :**

**« L'habitant est donc celui qui a un monde parce qu'il le tisse au fil de ses habitudes et le structure intentionnellement par une attitude de soin. »<sup>113</sup>**

## **LE COULOIR COMME ESPACE DE MARCHÉ**

**« Tout, et aussi en architecture, est question de circulation. »<sup>114</sup>**

<sup>107</sup> SALIGNON Bernard, op.cit., p37

<sup>108</sup> BENDIMERAD Sabri, entretien (cf. annexes)

<sup>109</sup> MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth, op.cit., p66

<sup>110</sup> AUGÉ Marc, op.cit., p110

<sup>111</sup> GILBERT Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>112</sup> SALIGNON Bernard, op. cit., p39

<sup>113</sup> BERQUE Augustin, de BIASE Alessia et BONNIN Philippe (dir.), op. cit., p131

<sup>114</sup> LE CORBUSIER, *Une maison-un palais, à la recherche d'une unité architecturale*, Ed. Face, Lyon, 2011, (1928), p78



L'idée que le couloir est un espace servant à transiter est appuyée par le sens du mot transit, qui s'applique à « la situation des voyageurs qui passent par un lieu sans y séjourner, avant d'être acheminés vers un autre lieu. »<sup>115</sup>. **Cet affirmation du caractère transitionnel de la pièce est l'occasion de mettre en perspective des propos de Charlotte Belval :** « Aussi peut-être que, vu qu'on marche et qu'on reste pas dans la pièce, c'est comme si on s'en foutait un peu. Et pourquoi on ne pourrait pas dire que le couloir, vu qu'on marche, il faudrait qu'il ait les qualités, le contexte qui fait qu'on marche d'une manière incroyable ? »<sup>116</sup>.

**En tant que pièce de marche, le couloir peut alors être considéré comme un paysage, un voyage dans l'intérieur, avec ses variations.**

« L'atmosphère est un jeu de lumières, de matières, de volumes, qui concourent à l'évocation d'un ailleurs : entre le ciel et l'océan »<sup>117</sup>

**Que penser de la volonté d'optimisation du temps et de l'espace ? Faut-il pouvoir être le plus rapide possible dans le couloir ? Faut-il au contraire prendre tout son temps ? Il ne faut bien sûr pas perdre de vue les impératifs de la vie quotidienne, et la nécessité d'être au minimum fonctionnel. Mais la vie n'est pas qu'efficacité. Il faut justement pouvoir choisir la vitesse de progression que l'on adoptera en empruntant un couloir.**

« On dira alors que le mouvement en architecture est l'acte commun de l'édifice et du promeneur (de l'utilisateur). Ce sont des gestes innombrables qui se répondent, qui se comprennent. Les gestes de l'architecture sont la masse des intentions enfouies dans un édifice comme une multiplicité de propositions d'habitabilité. Il génère ce que Le Corbusier nomme "a promenade architecturale". »<sup>118</sup>.

**Celui-ci dénonçait la présence du couloir qui ne permet ni jeu de regard ni variation dans le parcours. Il le tient comme responsable d'un « plan paralysé »**<sup>119</sup>.

**Pour autant, un couloir qui laisserait plus de champ aux allées et venues de l'habitant pourrait-il être une autre conception de la promenade architecturale ? Oui, si l'on en réfère à sa propre formule : « On suit un itinéraire et les perspectives se développent avec une grande variété ; on joue avec l'afflux de la lumière éclairant les murs ou créant des pénombres »**<sup>120</sup>.

**Ainsi la question de la marche dérive vers l'expérience du parcours, qui « désigne en même temps l'acte de traverser (le parcours comme action de marcher, la ligne qui traverse l'espace (le parcours comme objet architectural) et le récit de l'espace traversé (le parcours comme structure narrative) »**<sup>121</sup>.

« Notre but est maintenant clair : il faut montrer que

<sup>115</sup> Définition tirée du TLFi

<sup>116</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, entretien (cf. annexes)

<sup>117</sup> SARFATI Alain, in Les 101 mots de la lumière dans l'architecture (col.), Ed. Archibooks, 2016, Paris, p13

<sup>118</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p144

<sup>119</sup> BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre, op. cit., p90

<sup>120</sup> LE CORBUSIER, Œuvre Complète, 1910 – 1929, volume 1, p 60, Birkhäuser, 1999

<sup>121</sup> CARRERI Francesco, Walkscapes, La marche comme une pratique esthétique, traduit par Jérôme Orsoni, Editions Jacqueline Chambon, 2013, p27

la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie ».

« Quoique nous centrons nos recherches sur les rêveries du repos, nous ne devons pas oublier qu'il y a une rêverie de l'homme qui marche, une rêverie du chemin »<sup>122</sup>.

« Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chemin ? C'est le symbole et l'image de la vie active et variée. »<sup>123</sup>

Ces trois extraits de *La Poétique de l'espace* amènent la notion de « devenir errant » développée par Deleuze et Guattari<sup>124</sup>. Cette notion se rapporte à l'errance en ce que la trajectoire n'est ni finie ni définie, ce qui justement amène à la pièce de marche, telle que nous la concevons dans ce travail, une réelle intensité. Le couloir, qui dans la conception qui nous intéresse ici fait donc s'intercaler différents pans d'espace, offre une perspective, à la fois spatiale et temporelle, et des quantités de possibles à l'habitant.

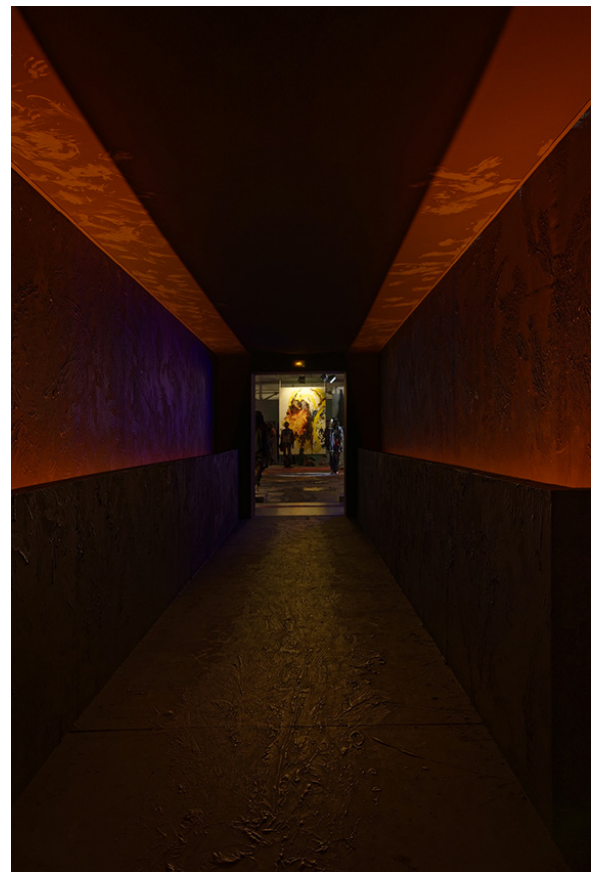
#### LE COULOIR COMME RESPIRATION DU PLAN

Dans son installation *Painting with history in a room filled with people with funny names 3* au Palais de Tokyo en 2015, l'artiste thaïlandais Korakrit Arunanondchai installe un couloir entre les deux pièces de l'exposition. Noir, sombre, il est encadré de deux murets qui forment un couloir dans le couloir. Un éclairage diffus est ménagé entre ces murets et les parois, semblant faire flotter le passage. Cet espace théâtralise la transition entre la première pièce, vaste, chargée, colorée, exubérante, et la seconde, basse de plafond, plongée dans la pénombre, où d'imposants coussins permettent de s'installer pour visionner une vidéo. Le couloir joue ici tout son rôle de zone intermédiaire.

Dans l'appartement, le couloir est aussi une dilatation spatio-temporelle, mais surtout temporelle, qui met les pièces à distance les unes des autres, et ménage un temps de pause. Il sépare les pièces, et par la mise à distance, isole les espaces, et permet l'intimité des habitants entre eux et vis-à-vis des visiteurs. La distance joue le rôle d'une bulle invisible entre les espaces personnels.

« [Les appartements] obéissent au jour/nuit puisqu'une porte permet de fermer la partie privée »<sup>125</sup>.

Le couloir possède ici cet intérêt d'éloigner la partie privée, et d'établir une sorte de frontière par la porte. Le couloir ménage alors un espace supplémentaire de transition, une fois la porte fermée, à l'inverse d'un



*Painting with history in a room filled with people with funny names 3*, Korakrit Arunanondchai, installation, Palais de Tokyo, 2015

<sup>122</sup> BACHELARD Gaston, op. cit., p29

<sup>123</sup> SAND Geoge, Consuelo, II, p116, in BACHELARD Gaston, op. cit., p30

<sup>124</sup> BERQUE Augustin, de BIASE Alessia et BONNIN Philippe (dir.), op. cit., p37

<sup>125</sup> BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique, op. cit., p35

plan sans couloir (qui via l'interconnexion des espaces ne propose aucun espace de transition). Il ressort que le couloir est un lieu qui n'appartient véritablement à aucun des habitants, et que c'est cette particularité qui lui confère cette valeur importante d'espace semi-privé dans l'habitat.

Dans son film *Belle de Jour*, sorti en 1967, Luis Bunuel offre un bel exemple de couloir comme « opportunité d'échanges informels (une conversation sincère, sans faux-semblants), entre les espaces où la formalité des échanges est de mise »<sup>126</sup>. A vingt-trois reprises, le réalisateur y place les échanges qui n'ont lieu d'être ni à l'extérieur de l'appartement où l'intrigue se noue, ni dans le salon où les filles de Mme Anaïs viennent se détendre, ni dans les chambres où les filles exercent leur activité avec leurs clients. (ci-contre et page suivante).

Le couloir est un ressort scénaristique fécond, d'où les fameux *bruits de couloir*.

Le couloir comme zone-tampon permet en outre un glissement en douceur d'une tâche à une autre, une transition moins brusque que ne la propose le plan sans couloir, qui transpose directement l'habitant d'une zone à l'autre. Le temps de transition permis par cette disposition est bénéfique psychologiquement, en ce qu'il permet un rapide déconditionnement et reconditionnement, dans un espace intermédiaire où l'esprit se laisse porter par le corps. La notion de perspective aide à l'éloignement des espaces en rendant sensible plus ou moins fidèlement la distance et le temps que l'on mettra à parcourir l'espace.

Enfin, « une maison est finalement toujours une architecture, c'est-à-dire un espace qui articule des espaces. Même la grotte des primitifs [nous préférons d'un point de vue ethnologique parler des « premiers hommes »] aménagée et peinte est architecturée. Il y a au cœur de la maison des espaces distincts qui sont plus ou moins éclairés, plus ou moins accessibles, plus ou moins publics. Car une maison n'est jamais intégralement privée. La maison est un arrangement, une mise en ordre. »<sup>127</sup>



*Belle de Jour*, Luis Bunuel, 1967

<sup>126</sup> KOOLHAS Rem (dir), op. cit., p13

<sup>127</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p107



51.

*Belle de Jour*, Luis Bunuel, 1967



## CONCLUSION

Pourquoi est-il important de consacrer de l'énergie  
au couloir ?

Le couloir est un peu le cake aux fruits confits de l'architecture. C'est toujours un classique, délicieux quand il est réussi, facilement raté, et que tout le monde boude mais que les connaisseurs savent apprécier pour ses qualités intrinsèques.

Qu'est-ce qui ne va pas dans le couloir tel qu'il est ?

Une réaction que j'ai obtenue presque systématiquement lors de mes entretiens était la prise de conscience de la part de mes interlocuteurs qu'ils n'avaient jamais réfléchi à leur couloir.

Et le résultat le plus gratifiant est probablement l'appel d'une retraitée que j'ai interrogée, pour me dire qu'après notre rencontre, elle avait réfléchi à cette pièce et avait décidé de procéder à quelques aménagements.

Un couloir devient pièce s'il respecte l'équilibre entre les trois fonctions vues précédemment : s'il permet de se déplacer à sa convenance dans l'habitat, s'il permet de mettre à distance les différentes pièces de vie publiques ou privées, et s'il permet d'y appliquer des fonctions supplémentaires sans porter atteinte à sa qualité de circulation.

Or bien peu de couloirs dans les infrastructures actuelles allient ces trois qualités, qui quand elles existent peuvent faire exister un lieu de passage pour lui-même et lui faire prendre une place différente dans un habitat.

Cette étude vise à mieux comprendre le rôle du couloir, qui plus qu'un lien entre différentes pièces, peut devenir, si l'on en joue intelligemment, une dynamique, une pensée, une projection, une zone-tampon entre différentes fonctions, une sorte d'entre-deux de la vie quotidienne laissée au bon vouloir de l'habitant.

Pour Sabri Bendimérad, « continuer à mettre du couloir dans ses appartements est selon [lui] primordial ; mais ce qui est important c'est la capacité du logement à évoluer et à intégrer le couloir, à permettre aux habitants d'en disposer ou pas. [...] Il serait intéressant de trouver des possibilités de ménager d'autres possibilités de se déplacer dans l'appartement, d'échapper aux autres habitants. Tout en privilégiant la possibilité de l'intime,

il y a besoin de le préserver, et plusieurs manières de le faire. Travailler sur les espaces de mobilité pour trouver un espace modulable serait un bon compromis. »<sup>128</sup>

**Pierre Gilbert** : « Je pense que si cette possibilité [d'évolution du logement] existait, elle serait sans doute appropriée, dans la mesure où justement c'est une manière de laisser l'opportunité d'appropriation personnelle du logement, et donc d'épanouissement. »<sup>129</sup>

**Il y a bientôt deux siècles déjà, au Familistère de Guise, la possibilité était donnée de modifier les plans des étages et de réduire la taille des appartements au fil du temps en fonction de l'évolution de la famille.**

**Peut-être est-il temps de poursuivre sur la voie de la modularité de l'habitat, et de considérer le couloir comme une pièce à part entière de celui-ci.**

<sup>128</sup> GOETZ Benoît, op. cit., p107

<sup>129</sup> GILBERT Pierre, entretien (cf. annexes)





# UNE PROPOSITION D'HABITAT MODULABLE

## LE COULOIR COMME PIVOT D'UNE MODULARITÉ DANS L'HABITAT

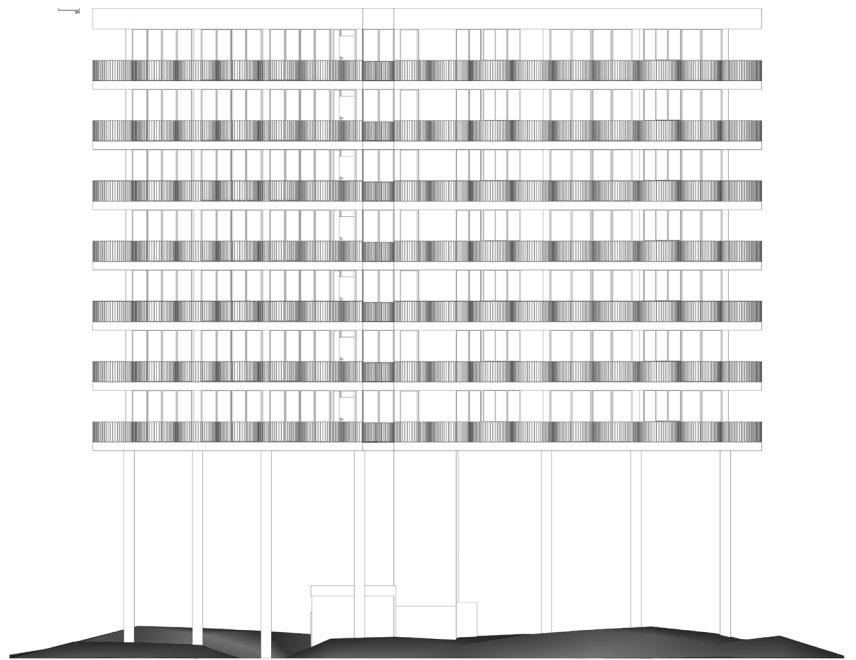
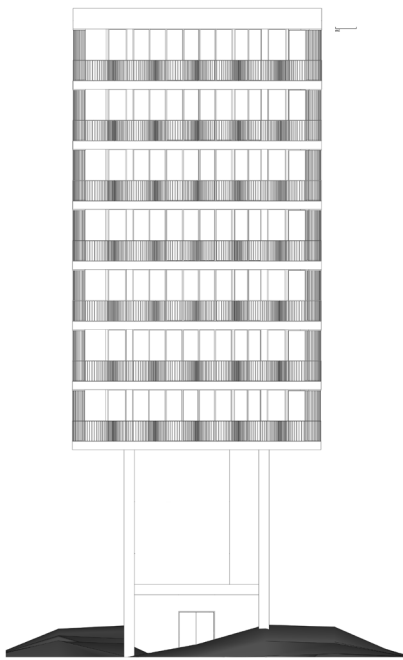
Comme conclusion synthétique de mon travail de recherche sur le rôle que peut jouer le couloir dans l'habitat privé, j'ai entrepris de proposer un principe d'habitat social modulable, où le couloir pourrait avoir un rôle-moteur, et assurer les différentes fonctions vues précédemment : zone de marche, zone de libre-arbitre, et respiration du plan.

Les fondements de l'idéologie du logement social consistent à assurer l'accès à un logement décent à tous ceux pouvant rencontrer des difficultés à trouver un toit. Il s'agit d'une sorte de droit au logement, censé assurer une certaine égalité, et une certaine dignité aux individus, même aux plus modestes. La plupart des logements sociaux sont donc adaptés aux modes de vies contemporains de leur construction.

Mais l'évolution rapide de nos modes de vie ces dernières décennies et une législation de plus en plus rigide mettent en évidence un décalage de plus en plus important entre la réalité de la vie quotidienne d'un foyer, et ce qui est permis par le programme architectural de l'appartement qu'il occupe : un même logement pourra être au fil du temps occupé par une famille nucléaire, par une personne seule, par une famille monoparentale, par une colocation, par des personnes à mobilité réduite, par un étudiant, par une personne âgée... et il serait cohérent de pouvoir adapter l'espace au mode de vie de l'habitant.

Ma proposition consiste en la composition d'un étage d'immeuble d'habitation. Cet étage comporte un appartement T2, un appartement T3 et un appartement T4 (respectivement une chambre, deux chambres et trois chambres en plus de la pièce à vivre). Ces trois configurations permettent d'illustrer de trois façons différentes le principe de modularité que je propose.





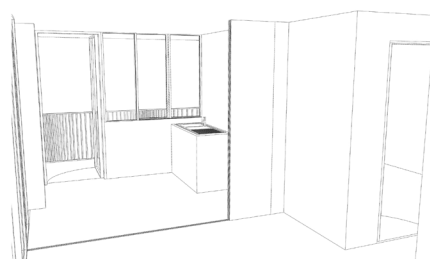
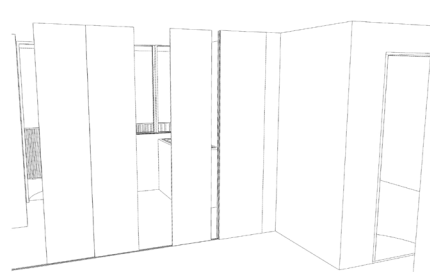
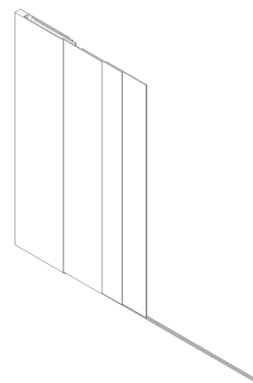


58.

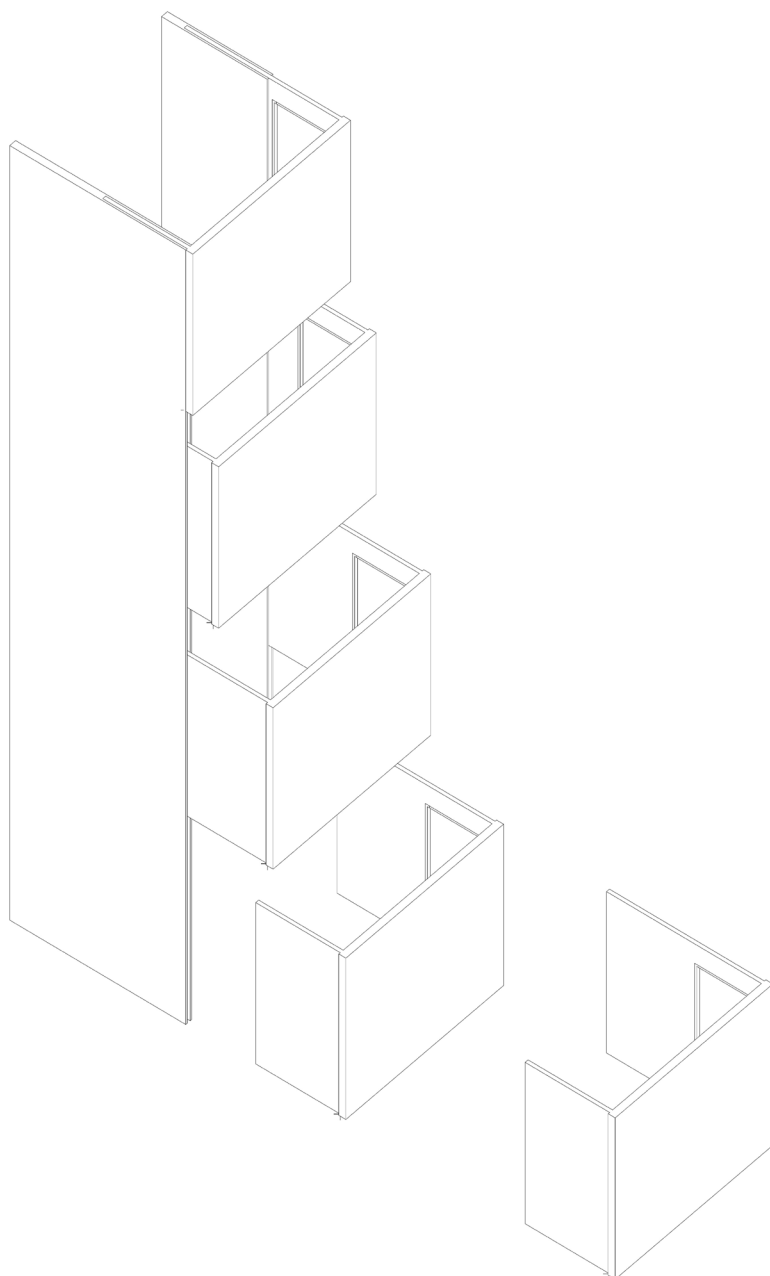
Le principe est simple : le plan est adapté du plan bâlois, cité plus tôt, qui propose une disposition des chambres (partie privée) dès l'entrée de l'appartement, et les pièces de vie au bout d'un couloir. L'espace est ici organisé autour d'un couloir central ; un balcon court le long de l'appartement. La modularité s'opère par un jeu entre le couloir et le balcon ; nous prendrons comme exemple parmi les configurations le modèle de T4, adapté de fait au modèle de la famille nucléaire.

Trois dispositifs différents permettent d'adapter l'espace à ses habitants :

Le premier se confronte au problème de la cuisiné ouverte, traité par Pierre Gilbert dans son article Troubles à l'ordre privé. Un coffre en OSB est joutxe dans le cas du T4 le plan de travail, et contient huit panneaux d'OSB de 2,50 mètres de haut, 50 centimètres de large et un centimètre d'épaisseur. Ces panneaux, montés sur rails, peuvent se déployer pour fermer tout ou partie de la cuisine ouverte. Sans hiérarchie, ils peuvent être déplacés indépendamment les uns des autres, dans un ordre libre, et ainsi cloisonner la pièce ou servir à créer des jeux de lumière et de perspective en laissant de l'espace entre eux.



Le deuxième dispositif est consacré à la question de la salle de bain. La surface de celle-ci peut aussi bien être conditionnée par le nombre d'habitants et de taches y prenant place (lave-linge, sèche-linge, buanderie, stockage...) que par la présence d'une personne à mobilité réduite. Dans cette idée, une cloison coulissante en U permet d'augmenter la surface de la salle de bain et d'y inclure le cercle de 150 centimètres de diamètres nécessaire à la rotation à 360° d'un fauteuil (une douche, installée par défaut, sera facilement remplaçable par un système de douche adapté). Cette bande disponible, d'une largeur d'un mètre et du même traitement de sol en béton ciré que le reste de l'appartement, tient à la fois du couloir et de la salle de bain. Cette cloison est livrée déployée, pour correspondre aux normes PMR (personnes à mobilité réduite) et assurer un couloir à la dimension minimale d'1,20 mètre de largeur.

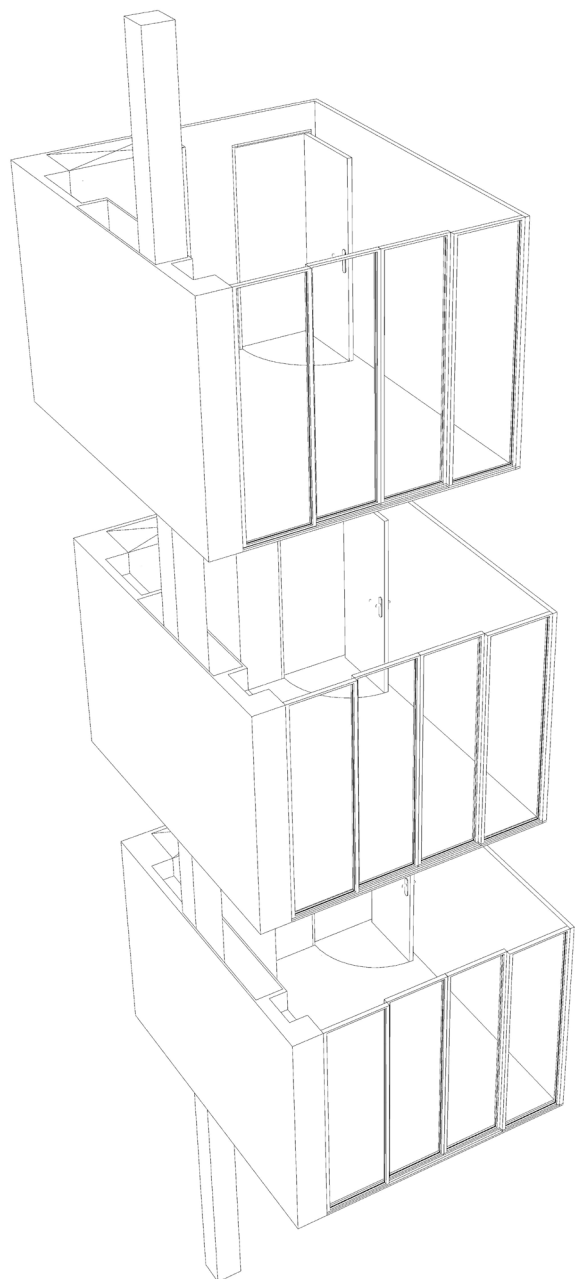


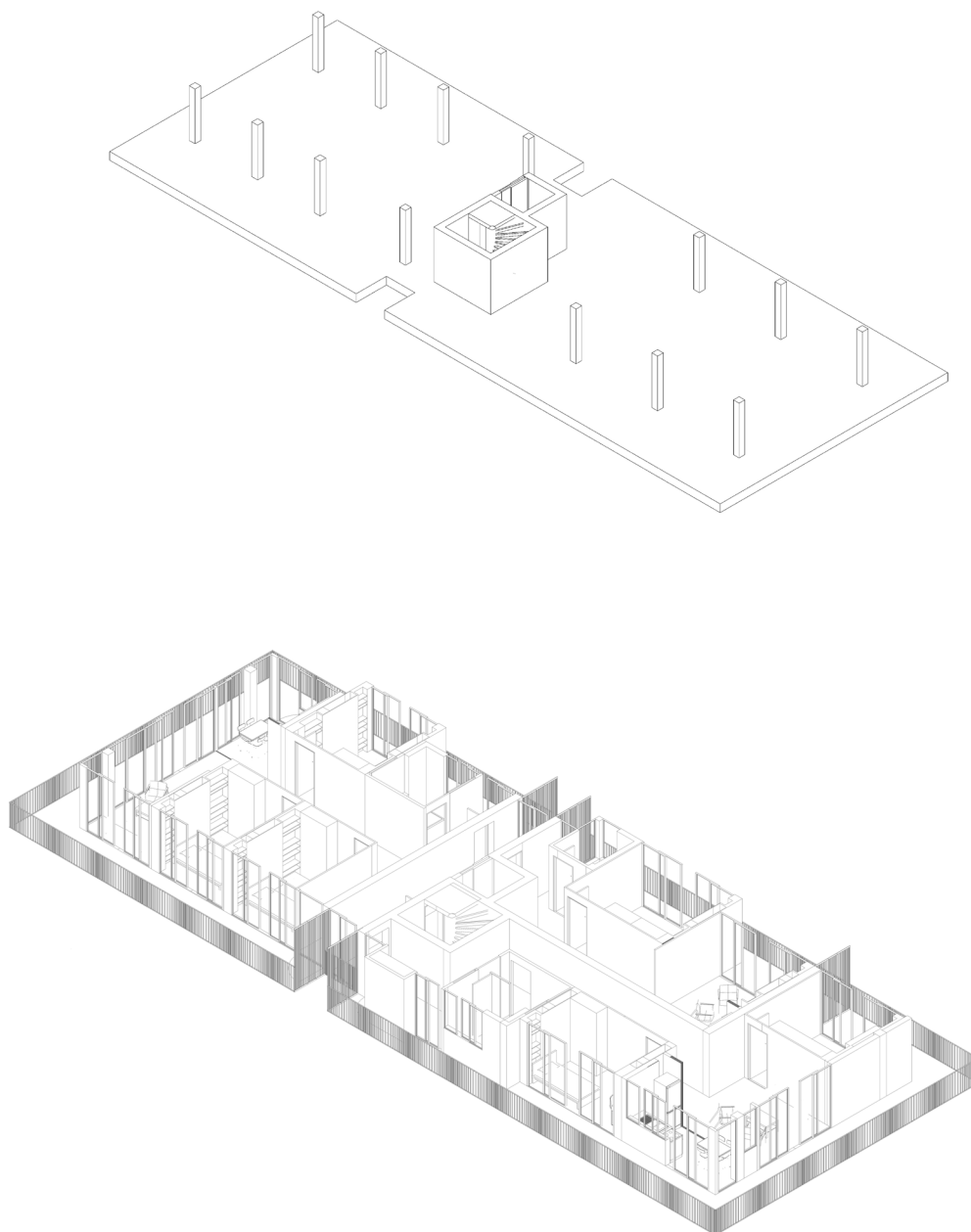
Le troisième dispositif enfin est celui concernant les chambres, qui deviennent des pièces coulissantes. Chaque pièce coulissante est constituée d'un bloc dont le sol, les parois et le plafond sont faits de plaques d'OSB, matériau aux bonnes performances isolantes phonique et thermique, et qu'une baie vitrée vient ouvrir vers l'extérieur.

Le plancher, d'une épaisseur de deux centimètres (épaisseur maximale selon les normes PMR pour un changement de niveau sans dispositif additionnel), et renforcé d'un maillage fin (quarante centimètres maximum entre deux renforts) afin d'assurer une rigidité au plancher qui ne peut ployer. Ce maillage s'accompagne de patins en téflon type Glisdome, qui permettent à la fois à la structure de supporter son propre poids, d'être déplacée facilement par glissement, et de limiter l'usure du béton ciré qui constitue le sol de l'appartement. Des roulettes, galets en polyamides comme celles sur les transpalettes, sont montées dans l'épaisseur des parois. J'ai opté pour ce système, le même utilisé dans les chariots élévateurs et les porte-palettes, pour sa résistance à l'usure, et la forte charge supportée par ces roulettes (de 270 à 760 kilos par galet selon le modèle envisagé, pour un coût modeste).

Le taux de friction de ces roues permet de déplacer ces pièces à mains nues, tout en leur permettant de ne pas rouler au moindre coup de vent. Il est tout-à-fait possible d'imaginer un système de frein actionnable au pied et encastré dans le mur. Les pièces enfin possèdent une à deux parois creuses, dans lesquelles s'insèrent les piliers de la structure de l'immeuble. Cet insert permet de donner un axe de déplacement au bloc, qui peut alors coulisser facilement d'avant en arrière, sans se déporter.

Ce sont principalement ces blocs qui, disposés ça et là, vont modifier l'aspect intérieur et extérieur de l'appartement, et donc la façon de l'habiter.





1.

La combinaison de ces trois propositions permet donc de moduler l'espace de vie à la fois au quotidien, selon les saisons, et d'un locataire ou propriétaire à l'autre (de l'extérieur, c'est aussi la façade de l'immeuble tout entier qui s'anime au fil du temps, au bon vouloir des habitants).

Cette proposition respecte les surfaces habituelles de construction en logement neuf, la diversité de logements proposés au sein d'un même immeuble, et permet d'aligner les loyers sur le nombre de mètres carrés comme cela se fait légalement. Nous contournons ici la réglementation en livrant au locataire ou au propriétaire une surface plancher conforme au loyer : on ne compte que les pièces

de vie, mais ni les couloirs ni les balcons ne sont comptabilisés ; ce sont pourtant ces deux éléments qui vont améliorer la qualité de l'habitat.

La planche ci-contre montre trois dispositions de ces appartements : la première est le plan qui est livré à l'habitant, collant aux recommandations de superficies légales. La deuxième montre la surface d'habitation minimale, lorsque les blocs sont retirés vers l'intérieur ; le couloir central ne fait plus que 90 centimètres de large, mais les balcons deviennent de vastes loggias. La troisième disposition à l'inverse montre la surface maximale d'habitation : les blocs sont déployés vers l'extérieur, les balcons conservent tout de même une largeur suffisante pour circuler, stocker plantes ou mobilier, et le couloir central, dans le cas du T4, atteint une largeur de 3,90 mètres.

Les solutions que je propose permettent, selon les dispositions, de gagner environ dix mètres carrés pour le T4, et huit mètres carrés pour le T3 et le T2 ; le tout théoriquement pour un loyer équivalent puisque c'est la configuration de base qui est prise en compte pour le calcul du loyer.

Le tableau suivant donne un aperçu des surfaces réelles et selon législation. Pour exemple, un T3 loué 50 mètres carrés laisse en réalité plus du double de surface intérieure et extérieure à l'habitant.

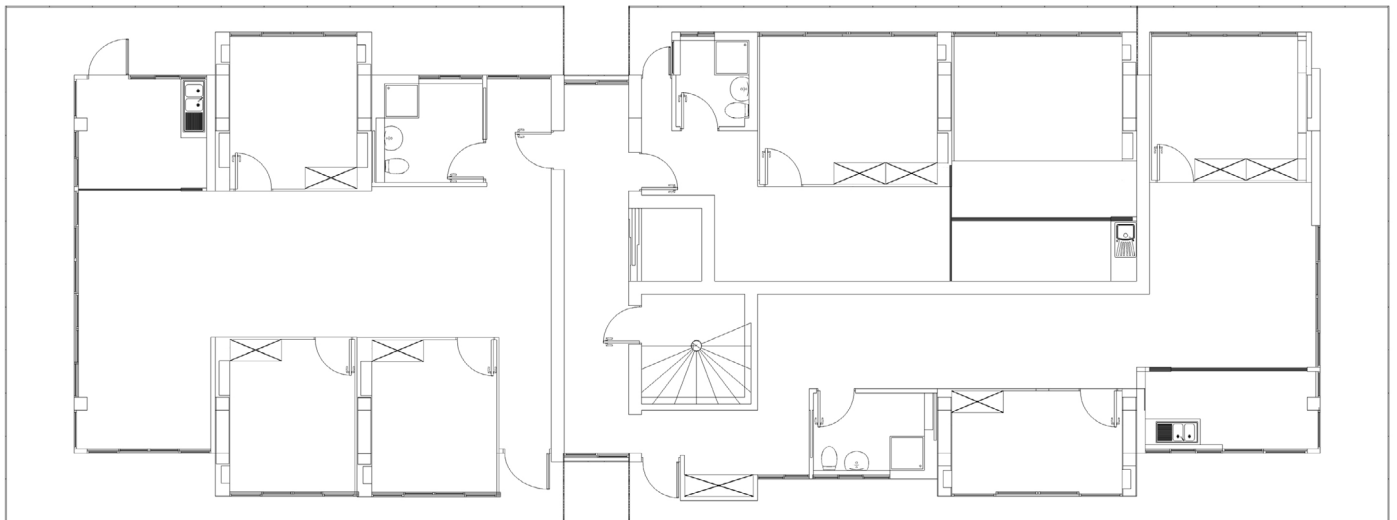
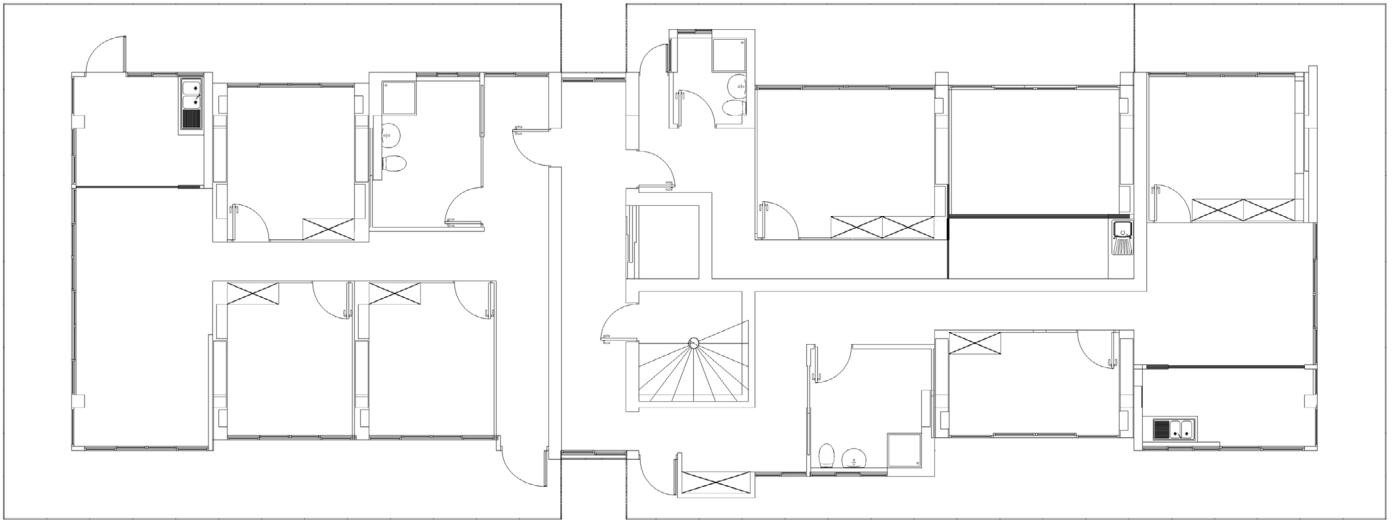
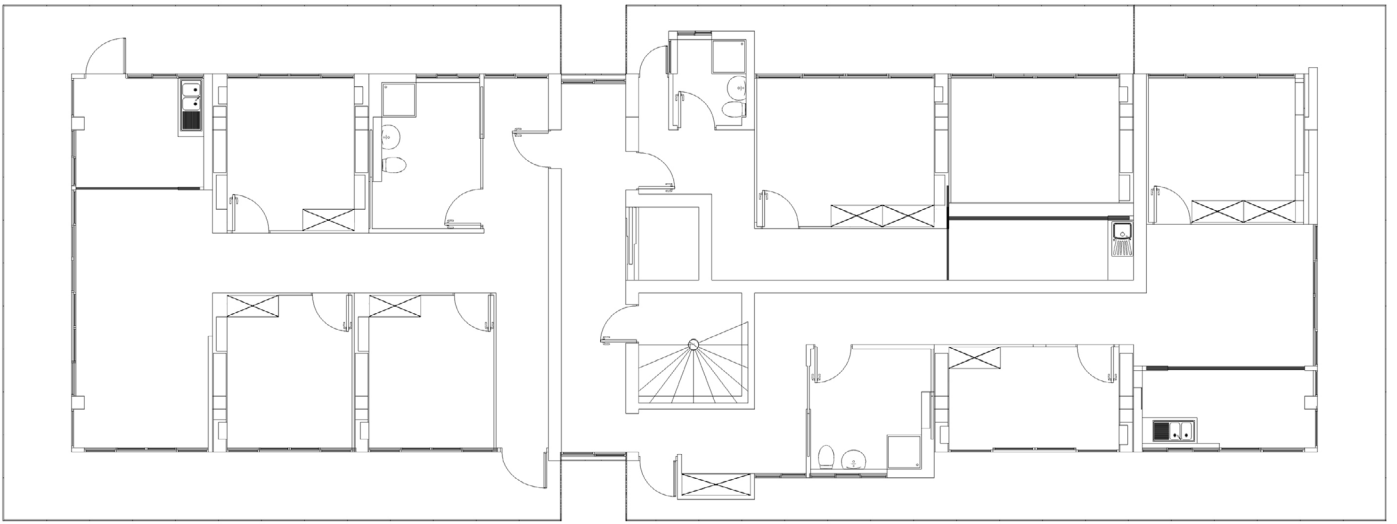
	surface habitable sans les couloirs	surface habitable totale	surface habitable et balcons
T2	~34 m <sup>2</sup>	~42 m <sup>2</sup>	~51 m <sup>2</sup>
T3	~50 m <sup>2</sup>	~63 m <sup>2</sup>	~103 m <sup>2</sup>
T4	~72 m <sup>2</sup>	~90 m <sup>2</sup>	~120 m <sup>2</sup>

62.

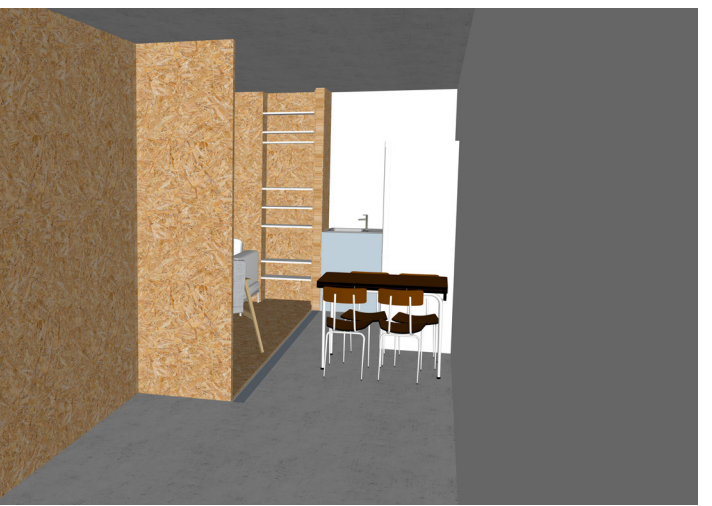
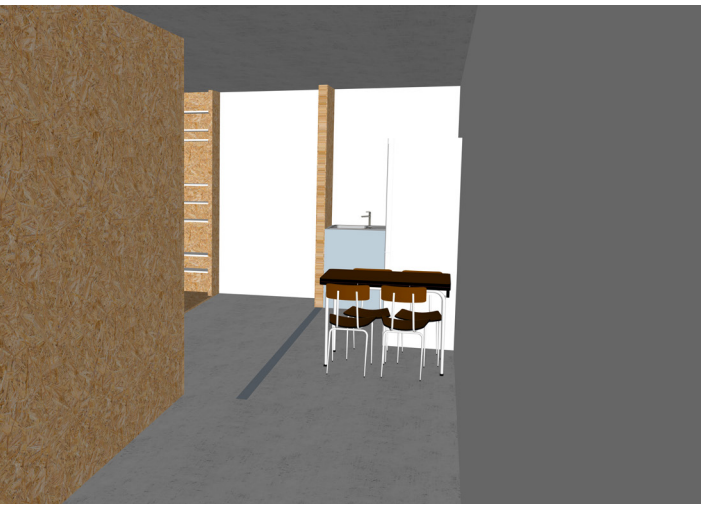
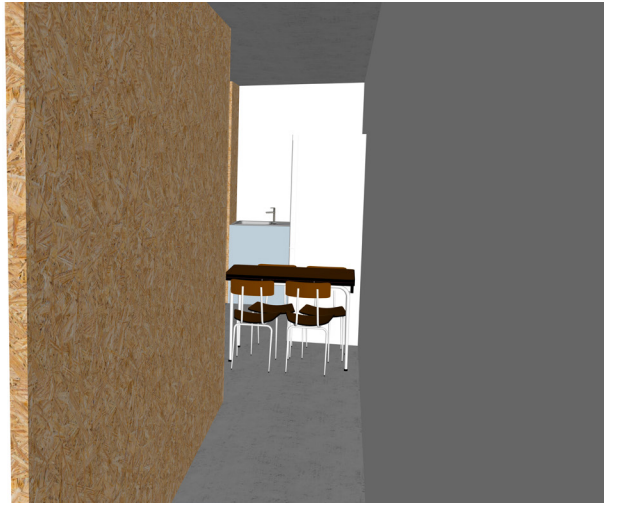
Les pages suivantes illustrent différentes dispositions des pièces, et les différentes aspects que peuvent revêtir respectivement le T2, le T3 et le T4.

Les deux dernières planches donnent un aperçu des modulations possibles en façade, via les appartements T4 et T2.

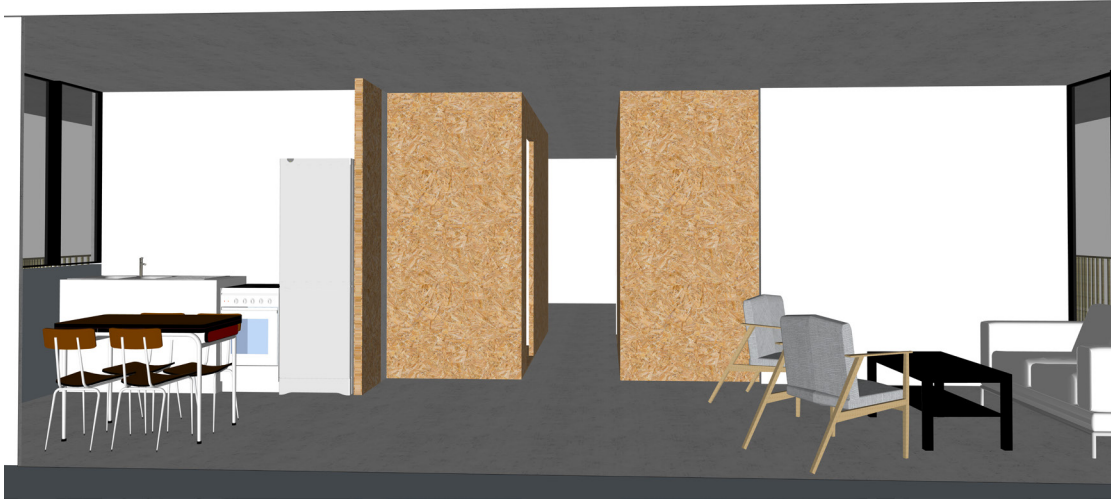
Le principe de cet appartement, pouvoir cloisonner et décroisonner à l'envie, appuie le jeu entre intérieur et extérieur, confère une importance particulière à la lumière, offre de larges perspectives. C'est une certaine introduction de la temporalité dans la relation entre les pièces, mais aussi un champ bien plus large qu'à l'ordinaire laissé à l'habitant.

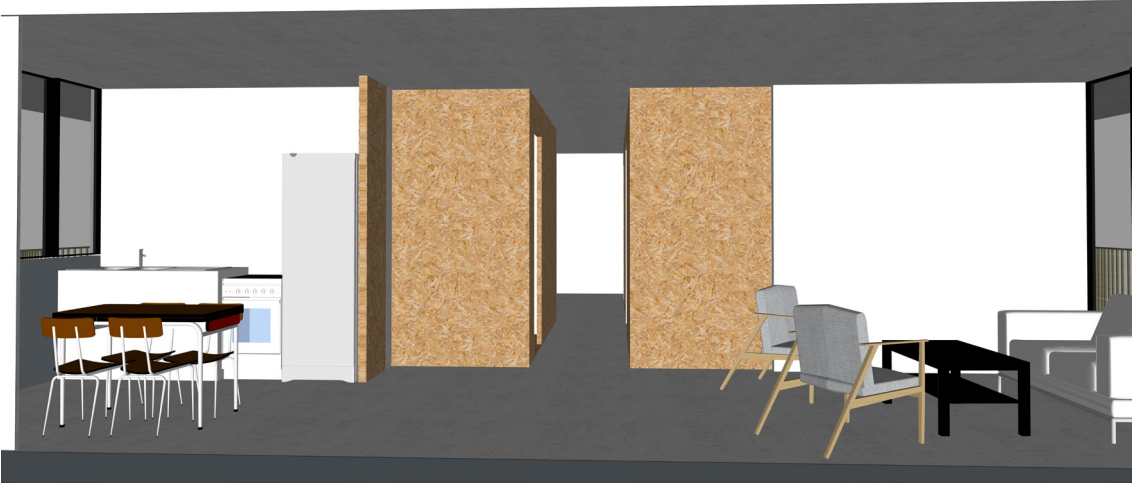


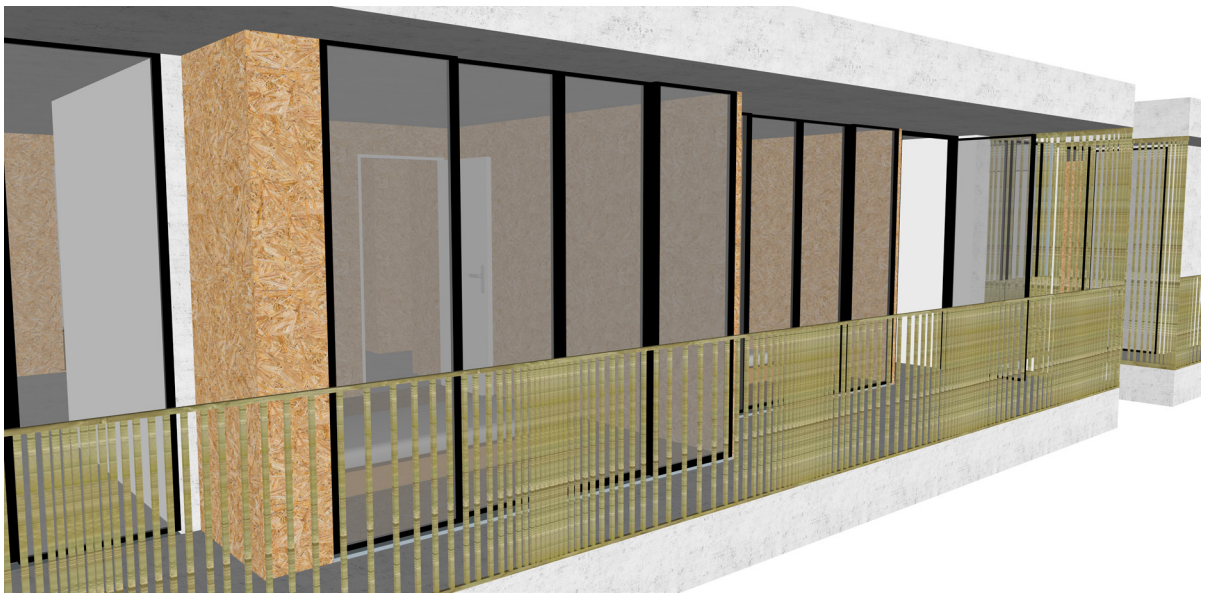
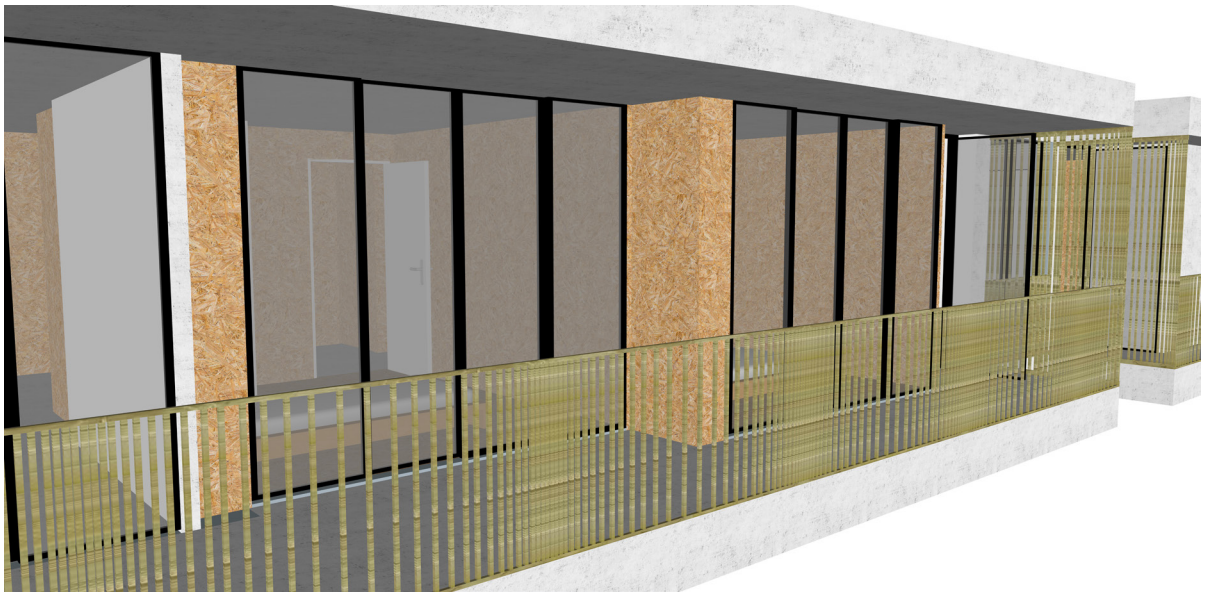




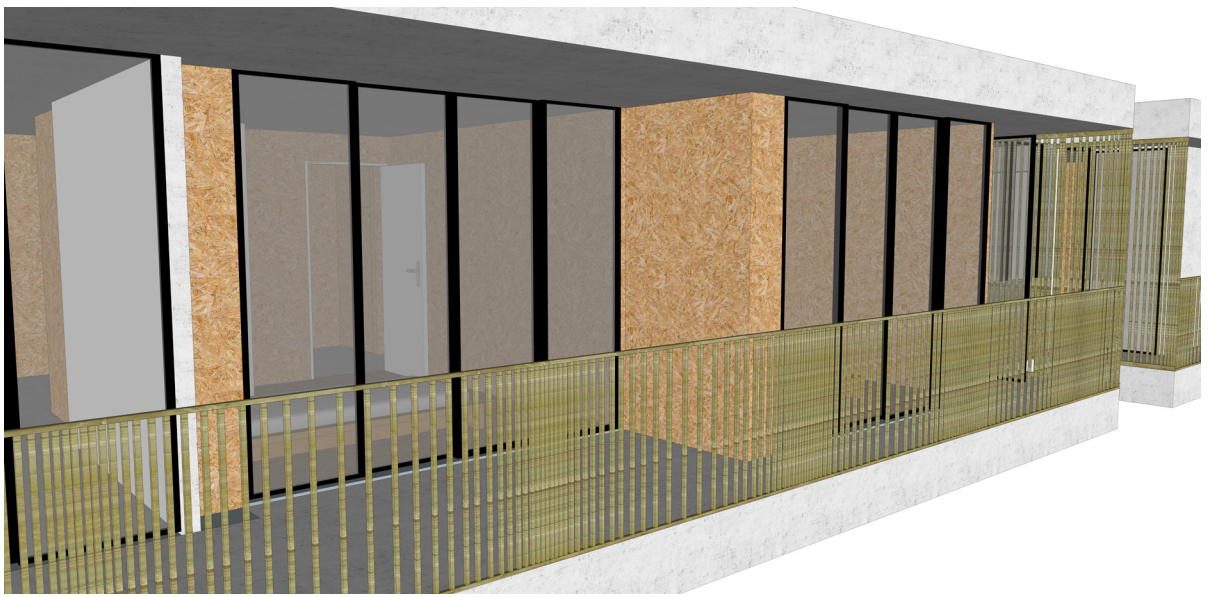


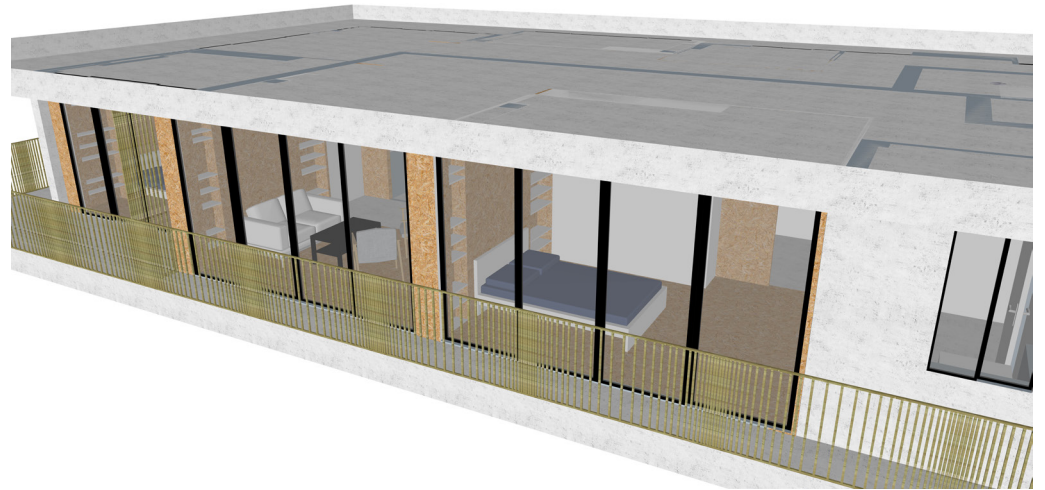
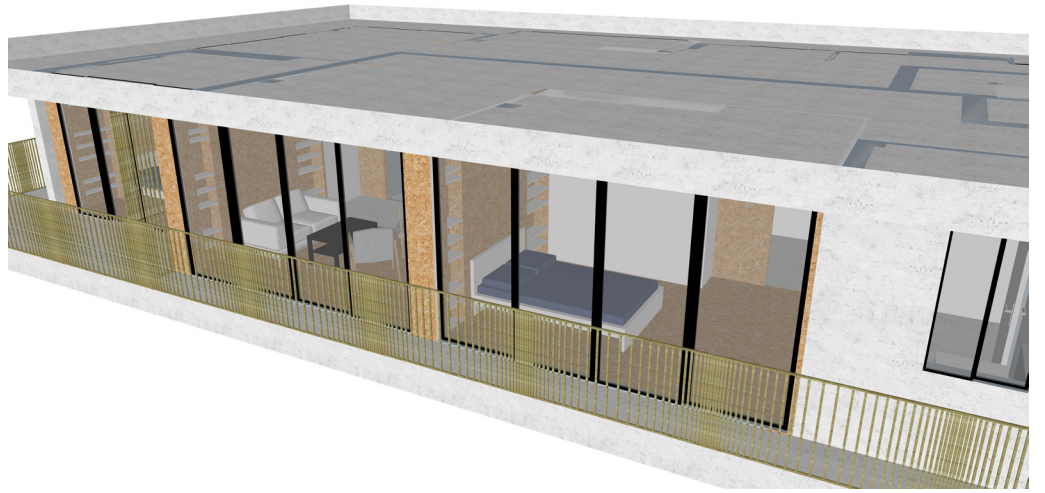
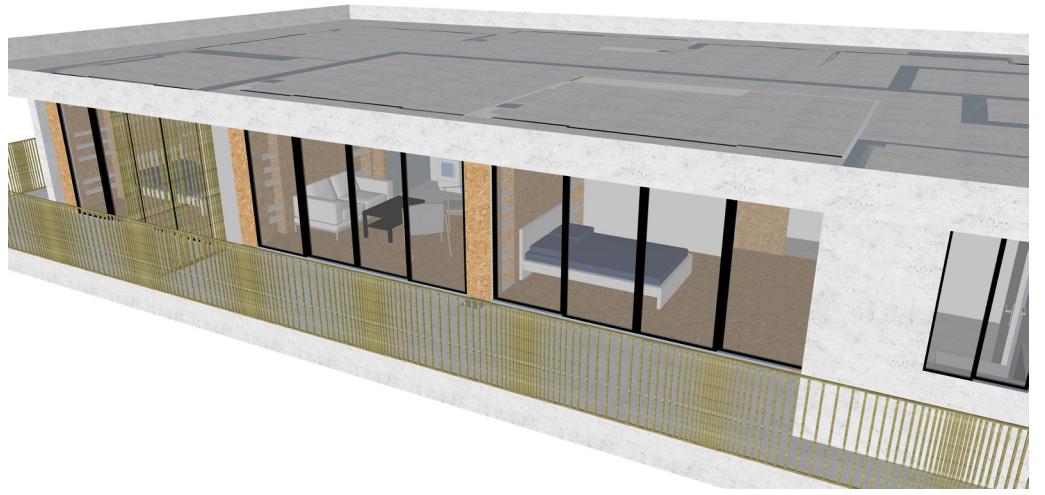
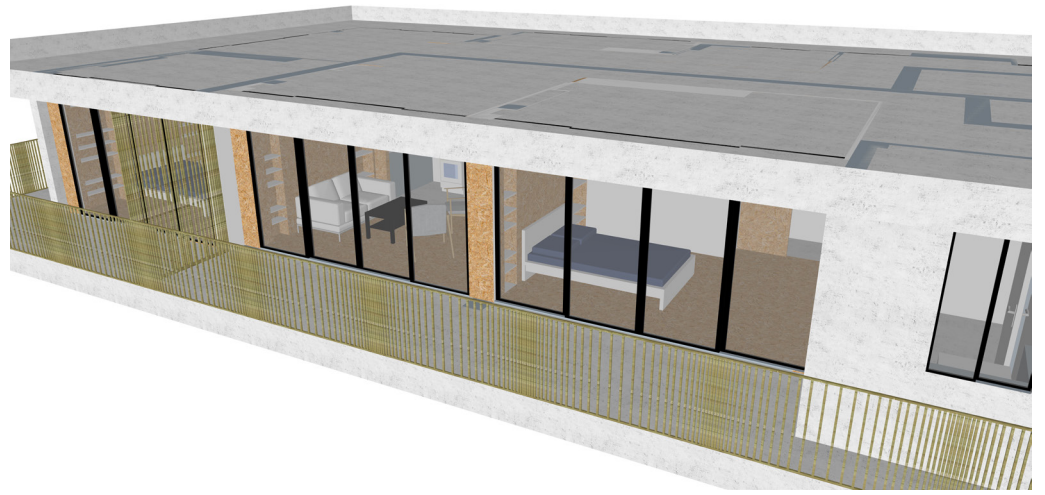






68.





Cette proposition tient bien sûr d'un design de fiction.  
Si des architectes et des ingénieurs ont été consultés  
lors de l'élaboration de ce projet, je ne suis pas  
architecte et des points tels que l'aspects structurel  
du bâtiment, les détails d'isolation ou des questions  
très pragmatiques (comme la réduction du nombre  
de colonnes d'eau...) seraient à perfectionner. Mais ce  
diplôme de recherche constitue justement l'occasion  
d'explorer des pistes qui seraient probablement trop  
onéreuses pour les bailleurs sociaux ou maîtres  
d'oeuvre : je ne propose bien sûr pas une solution clef  
en main de programme architectural, simplement une  
proposition d'habitat fondée et motivée.





## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES

- AICHER Otl *Le monde comme projet*, Ed. B42, 2015
- ANDREU Paul *J'ai fait beaucoup d'aérogares, les dessins et les mots*, Ed. Descartes et Cie, 1998
- AUGE Marc *Non lieux, Intro à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Ed. Seuil, 1992
- BACHELARD Gaston *La poétique de l'espace*, Ed. PUF, 1974 (1957 pour la première édition), Paris
- BAUCIRE Francis, et DESJARDIN Xavier *Notions de l'urbanisme par l'usage*, Ed. Publications de la Sorbonne, 2015, Paris
- BEAUDOUIN Laurent *Pour une architecture lente*, Ed. Quintette, Paris, 2007
- BEDARIDA Marc, PAQUOT Thierry *Habiter l'utopie, le familistère Godin à Guise*, Ed. De la Villette, Paris, 2009 (1982)
- BENDIMERAD Sabri et ELEB Monique *Vu de l'intérieur, habiter un immeuble en Île-de-France, 1945-2010*, Ed. Archibooks, Paris, 2011
- BENJAMIN Walter *Paris capitale du XIXème siècle, Le livre des passages, avec Jean Lacoste, éditions du cerf 2002*
- BERQUE Augustin, de BIASE Alessia et BONNIN Philippe (dir.) *L'habiter dans sa dimension poétique*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Ed. Donner lieu, 2008
- BLONDEL Jacques-François *Cours d'architecture ou traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments*, tome quatrième, publié chez la Veuve Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques, 1773, Paris
- BOUCRIS Luc et FREYDEFONT Marcel (dir.) *Scénographes en France 1975-2012, Diversité et mutations*, Ed. Actes Sud, 2013
- BOUTTE Franck, JALLON Benoît et NAPOLITANO Umberto *Paris Haussmann*, Ed. Du Pavillon de l'Arsenal, Paris, 2017
- BRANZI Andrea *Une écologie de l'artificiel*, in *La critique en design: contributions à une anthologie*, François Jollant-Kneebone (dir.), Ed. Jacqueline Chambon, 2003
- CARRERI Francesco *Walkscapes, La marche comme une pratique esthétique*, traduit par Jérôme Orsoni, Editions Jacqueline Chambon, 2013
- DE CERTEAU Michel *L'invention du quotidien, 1. arts de faire*, collection folio essais, éditions Gallimard, 1990
- DOUCHET Laura, FANOUILLET Laura, PROUVEZE Erwan, PUCHERAL Hortense, TROUILLOUD Julien, VALISSANT-BINKLEY (col.) *Habiter à perte de vue (Nos modes de vie à l'épreuve des nouvelles urbanités)*, Collection Interstices, Editions Décisions durables
- FUSTIER Paul *Les corridors du quotidien*, Dunod, Paris, 2008 (1993)
- FLUSSER Vilém *Petite philosophie du design*, Circé, 2002
- FRIEDMAN Yona *L'architecture de survie*, Ed. De l'Éclat, 2016 (2003), Paris, p109
- GOETZ Benoît *Théorie des maisons, L'habitation, la surprise*, collection « Art et Architecture », éditions Verdier, Lagrasse, 2011
- GUINZBOURG Moisseï Iakovlévitch *Le rythme en architecture*, traduit du russe, par Marina Berge, Collection Archgraphy Poche, INFOLIO, 2010

- HALL Edward T. *La dimension cachée*, Ed. Points, 2014  
 HOET Jan in *L'art de l'exposition, une documentation sur trente expositions exemplaires du XXème siècle*, Ed. Editions du regard, traduit de l'allemand par Denis Trierweiler, 1998 (1991)
- KOOLHAAS Rem (dir) *Corridor*, Venise, 2014  
 KOOLHAAS Rem *Junkspace*, Ed. Payot, 2011 (1995), Paris  
 LE BON Laurent (dir.) *Chefs-d'oeuvre ?*, Ed. Centre Pompidou-Metz, 2010  
 LE CORBUSIER *Œuvre Complète*, 1910 – 1929, volume 1, p 60, Ed. Birkhäuser, 1999  
*Une maison-un palais*, à la recherche d'une unité architecturale, Lyon, Ed. Face, (1928) 2011, p78  
*Les 101 mots de la lumière dans l'architecture* (col.), Ed. Archibooks, 2016, Paris
- LEVESQUE Caroline *A propos de l'inutile en architecture*, Ouverture philosophique, Série esthétique, Ed. L'Harmattan, Paris 2011
- LOOS Adolf *Ornement et crime*, Rivages Poche, Ed. Payot, 2003  
 MAFFEI Lamberto *Hâte-toi lentement*, Ed. Fyp, 2016  
 MIZUBAYASHI Akira *Petit éloge de l'errance*, Ed. Folio, 2014  
 MOLES Abraham et ROHMER Elisabeth *Psychologie de l'espace*, Ed. Casterman, Tournai, 1978,  
 O'DOHERTY Brian *White Cube, l'espace de la galerie et de son idéologie*, Ed. JP Ringier, 2008, Zurich  
 ORDINE Nuccio *L'utilité de l'inutilité*, Ed. Les Belles lettres, Paris, juillet 2014  
 PAQUOT Thierry et ROSSI Frédéric *Flâner à Paris, petite anthologie littéraire du XIXème siècle*, Collection Archigraphy, Ed. Infolio, Gollion, 2016
- PEREC Georges *Espèces d'espace*, Ed. Gallée, Paris, 1985  
 PERORES DE MONCLOS Jean-Marie *Architecture, description et vocabulaire méthodiques du patrimoine*, centre des monuments nationaux, Paris 2011, p74
- RAPOPORT Amos *Culture, architecture et design*, Collection Archigraphy Témoignages, traduit par Sabine El Sayegh, Ed. Infolio, Berne (2000), 2003
- SALIGNON Bernard *Qu'est-ce qu'habiter*, Ed. Z'éditions, Nice, 2010  
 SIMONDON Gilbert *Du mode d'existence des objets techniques*, Ed. Aubier, 1958
- SMITH Elizabeth A. T. *Case study houses*, Ed. TASCHEN, Cologne, 2007  
 SOURIAU Etienne *Vocabulaire d'esthétique*, Ed. Puf, Paris, 2010  
 STEBE Jean-Marc *Le logement social en France (1789 à nos jours)*, Collection Que sais-je ?, Ed. PUF, 2016 (1998)
- TANIZAKI Junichiro *Eloge de l'ombre*, traduit du japonais par René Sieffert, Ed.VERDIER, Lagrasse (1978), 2011

## ARTICLES

- BELVAL Charlotte et PARQUET Pierre *Plans sans couloirs*, Master de fin d'études Master Théorie et Projet sous la direction de Jacques Lucan, Ecole d'Architecture de la Ville et des territoires à Mame-la-Vallée, 2011
- DECUP-PANNIER Benoîte et LEGER Jean-Michel *La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs*, *Espaces et sociétés* 2005/1 (n° 120-121), p. 15-44

- DROGUET Vincent** *Le couloir central dans la distribution : son apparition et son développement au XVIIIe siècle*, in Bulletin Monumental, tome 160, n°4, année 2002. pp. 379-389
- DUBOISSET Laurent** *L'école et son couloir – étude d'un dispositif spatial*, travail de fin d'étude à la Faculté d'Architecture LaCambre-Horta, Université Libre de Bruxelles, 2015
- EVANS Robin** *Figures, doors and passages*, in *Translations from Drawing to Building and Other Essays*, Architectural Association, London, 1997, p55-91  
*Figures, portes et passages*, revue Urbi., n°5, avril 1982, p23-41
- GAUDRIC Paul et SAINT-MACARY Emilie** *L'architecture sans les habitants ? Les choix architecturaux dans les projets de rénovation urbaine*, Métropolitiques, 13 novembre 2013
- GILBERT Pierre** *Troubles à l'ordre privé. Les classes populaires face à la cuisine ouverte*, Actes de la recherche en sciences sociales 2016/5 (N° 215), p. 102-121
- HERVE Guy et MASSET Claude** *Le dispositif de fermeture de l'allée couverte de Méreaucourt (Somme)*, in Bulletin de la Société préhistorique française, tome 92, n°2, 1995. pp. 266-268;
- HESS Charlotte** *La flânerie dans l'espace public : du geste conceptuel au geste performatif*, Association Philoformance
- JARZOMBEK Mark** *Corridors spaces*, Critical Inquiry, Volume 36 Issue 4, MIT, Chicago, été 2010, p728-770
- LEGER Jean-Michel** *Après le Team X, les expérimentations sur l'habitat : entre recherches formelles et recherche du sens*, in La modernité critique autour du CIAM 9 d'Aix-en-Provence, BONILLO Jean-Lucien, MASSU Claude et PINSON Daniel (dir.), Ed. Imbemon. 2006, p230-239
- NOUALHAT Laure** *La vitesse réduit le monde à rien*, interview de Paul Virilio, Libération, 3 juillet 2010
- NUVOLATI Giampaolo** *Le flâneur dans l'espace urbain*, Géographie et cultures, 70 | 2009, mis en ligne le 25 avril 2013
- PARK Jungwook** *La différence coréenne dans l'art des jardins extrême-oriental*, in: Extrême-Orient, Extrême-Occident, 2000, n°22. L'art des jardins dans les pays sinisés. Chine, Japon, Corée, Vietnam. pp. 125-134.
- PERIANEZ Manuel** *L'habitat évolutif : du mythe aux réalités...*, cours réalisé et publié par l'architecte et enseignant sur le site [www.archivue.free.fr](http://www.archivue.free.fr)
- SZADEL Thibaud** *Sociétés de pièces*, Mémoire de fin d'études, Master Théorie & Projet 2012-2013, sous la direction de Jacques Lucan, assisté de Benjamin Persitz, École d'Architecture de la Ville & des Territoires à Marne-la-Vallée
- VISSAULT Maité** *Maison u r morte / Gregor Schneider, Totes Haus u r*, 49e Biennale de Venise, Pavillon allemand. 10 juin - 24 novembre 2001.



## ANNEXES

### ENTRETIEN - CHARLOTTE BELVAL ET PIERRE PARQUET

Alexandre Cernec : Merci d'abord de m'accorder du temps pour parler un peu du couloir !

Charlotte Belval : De rien, ça fait plaisir d'échanger sur un travail !

AC: Vous êtes souvent sollicités à propos de ce mémoire ?

CB : Un peu ouais !

AC : En même temps il y a très peu de choses qui ont été écrites sur le couloir.

CB : Oui nous on en avait cherché pas mal déjà à l'époque et...

Pierre Parquet : On a été sollicité l'année dernière par une compagnie de théâtre et par le MACVAL sur un projet pour François Morellet, pour une installation qu'il a fait qui s'appelait Seven Corridors, et c'est une troupe de théâtre qui fait des performances autour de spécialistes et on était les spécialistes architectes du couloir, y avait des spécialistes du chiffre, tout ce qui était lié à l'oeuvre, chaque mot-clef, et en fait elle nous a interviewé, on a fait un entretien qu'elle a monté un peu, et qui était retranscrit par des acteurs.

CB : En fait les acteurs avaient dans les oreilles notre entretien, et eux ils le jouaient immédiatement devant le public. Du coup eux étaient en train de nous jouer, en train de parler du couloir, et c'était une expérience incroyable ! C'était vraiment hallucinant parce qu'il refait nos rires, nos « euuuh », les trucs comme ça !

PP : Ils avaient fait Monumenta, aussi, au Grand Palais. C'était vraiment intéressant, et ça nous a permis aussi de reparler de ce travail. On a retravaillé dessus aussi y a pas longtemps.

CB : On a fait la candidature de la Villa Médicis au début de l'année, on n'a pas été pris (rires) mais on a amené le dossier parce qu'on a fait tout un travail sur le plan sans couloir ! C'était un projet détaillé qu'on a toujours appelé Plans sans couloir, du coup c'est un travail qu'on a refait en proposant d'autres choses, trois ateliers...

[Explication de mon parcours et de l'axe de mes recherches, portant sur le couloir dans l'habitat privé

*Charlotte Belval et Pierre Parquet sont architectes diplômés de l'Ecole d'Architecture de Marne-la-Vallée. Ils écrivent en 2011 leur mémoire Plans sans couloirs sous la direction de Jacques Lucan.*

*L'entretien a été retranscrit d'après un enregistrement audio.*

uniquement]

PP : Charlotte est la spécialiste pour ça ! (à Charlotte) T'avais continué un travail notamment sur l'espace domestique.

CB : Ah oui, j'ai fait cinq ans chez Odile Seyler et Jacques Lucan, je pense que t'as du en entendre parler, ils ont une agence, et ils font quasiment que du logement social. Du coup j'ai fait cinq ans que tu logement social. Du coup c'est rigolo ce que tu dis parce que nous quand on a étudié le plan sans couloir, en fait la question c'était vraiment « pourquoi ? il y a un plan sans couloir ? ». C'est pas forcément qu'on trouve ça bien en fait, c'est presque la même question que toi, sauf que nous pour le coup on a pas du tout étudié le couloir, on a surtout étudié la question. Mais c'est vrai que dans les logements sociaux, c'est que des couloirs.

PP : C'est tout le cheminement qu'on a opéré dans le mémoire, qui était de dire aujourd'hui y a des plans, qui paraissent particuliers parce qu'ils sont constitués que de pièces. Tu peux pas distinguer ce qui est de l'ordre de la distribution et de l'ordre de l'utile. Et c'est totalement de tous les plans qu'on peut trouver on va dire, la généralité des plans de l'espace domestique, et même des équipements dans la production générale contemporaine.

On est plus dans « y a la surface utile, et y a le couloir qui dessert les chambres. Et nous notre questionnement c'était, on devait trouver, à partir d'un corpus de projets contemporains, une problématique. Et c'est vrai qu'on a commencé à trouver une espèce de généalogie de projets un peu partout, au Japon, au Chili, en Angleterre, en France, de projets qui n'avaient plus de couloirs. Et on s'est demandé, en tant qu'architectes, ce que ça voulait dire. Quels processus de conception et de pensée pouvaient amener tout-à-coup à ça. ET il y a un travail qui se rapproche un peu plus de ta question, qui est ce qu'a fait Rem Koolhaas à la Biennale de Venise il y a deux ans.

CB : Il y a même un livret qui s'appelle Corridors

PP : C'est le truc le plus complet que tu trouveras là-dessus. Après, il y a des questions chez Christian Moley notamment. Mais après, le couloir, clairement, c'est la base... ce que je veux dire, c'est qu'il y a plus de plans... la banalité, c'est le couloir, l'exceptionnel c'est le plan sans couloir. Mais t'as du couloir de toute manière, notamment dans l'espace domestique. Aujourd'hui, avec les normes françaises, faire un projet sans couloir ça va être pratiquement impossible.

AC : J'ai lu aussi l'histoire du logement social, et le livre Vu de l'intérieur de Monique Eleb et Sabri

Bendimérad, et là j'ai vu un peu l'évolution. Et aussi comment on essaye de faire des cuisines ouvertes. Et non seulement c'est difficile par les normes qui viennent d'en haut, mais en plus c'est difficile par les normes et usages des habitants, qui tiennent à une compartimentation des espaces.

CB : Oui totalement, la séparation jour/nuit...

AC : la fameuse :

PP : Ben ça, c'est lié à l'histoire du couloir. Là on en parle un peu plus, mais y a quelqu'un dans le mémoire qu'on cite qui s'appelle Robin Evans, le projet qu'on a développé là c'est sur Robin Evans, qui est le seul dans notre corpus à avoir réfléchi l'apparition du couloir. Parce que quand tu regardes les projets, là ce qu'on a fait c'est qu'on est partis un peu en arrière dans l'histoire, notre mémoire est très axé sur le contemporain.

CB : Mais c'était le sujet, aussi. C'est-à-dire que Lucan nous obligeait ! La production contemporaine, et voilà !

PP : C'est à dire que nous on mettait un peu en écho avec l'histoire du couloir qui est de dire que, c'est en Angleterre, où y a un rapport avec l'intimité, enfin c'est que hypothèse que fait Evans, que ya un rapport au XVIIème siècle entre l'apparition de l'intimité et la ségrégation entre les classes qui est de dire qu'avant dans les palais y avait le plan sans couloir tu pouvais passer de pièce en pièce, les domestiques...

CB : Il n'y avait pas vraiment de séparation, les domestiques mangeaient avec leurs maîtres...

PP ; Les gens étaient tous ensemble.

CB Les gens étaient tout le temps ensemble, voilà, y a petit à petit l'intimité qui est arrivée...

PP : Et donc dans l'espace ça permettait de plus... les pièces dans l'enfilade étaient dans l'ordre de la représentation de l'intimité se faisait entre la première pièce et la pièce finale, qui était un passage, et là on s'est dit ah tiens, et il y a l'exemple dans le mémoire, c'est un architecte au XIXème siècle, il y a une enfilade mais il met un couloir. ET ça permet aux domestiques de desservir l'ensemble des pièces, et de fermer la porte, etc. et en fait, au fur et à mesure, au XIXème siècle, la catégorisation et le besoin d'intimité qui se crée, y a les salles de bain qui apparaissent etc, y a le couloir qui est partout, et en fait jusqu'à aujourd'hui, et la problématique est la même dans les logements sociaux, on se retrouve avec un espace qui est pas vraiment défini.

CB : C'est Pratt l'architecte. C'est vraiment une enfilade de pièces, et un couloir qui dessert les enfilades de pièces.

[Je parle de l'article de Vincent Droguet]

CB : Ce que j'aime bien aussi dans l'idée du plan sans couloir au final, c'est qu'on pourrait presque dire que chaque pièce est un couloir, tu vois ce que je veux dire, de se dire qu'un plan sans couloir t'as forcément des pièces de distribution, et en fait ça c'était assez rigolo, y a ce plan là moi qui me fascine, c'est le plan d'ALSOP ? là dans notre dossier...

AC : Mais c'est génial d'avoir continué encore après le mémoire ! On aurait pu se dire que c'était une question qui ça y est a été traitée, et que du coup on a mise de côté.

CB : On a trop aimé !

PP : Après le master on a fait une mention recherche, on voulait faire une thèse à un moment, on avait envie mais ça s'est pas fait.

CB : Après on a bossé cinq ans comme des cons avec nos boîtes !

PP : Parce qu'on aime bien pratiquer aussi l'archi, et puis là on a quitté nos boîtes et on s'est dit ce serait pas mal...

CB : C'est peut-être le moment de recommencer à faire bouger les neurones !

AC : Mais sans pour autant faire une thèse ?

CB : Non, là je pense que ce sera comme ça !

PP : Et il faut savoir que les thèses en archi c'est tout nouveau, avant les architectes faisaient leur thèse en histoire de l'art, ou à la Sorbonne, et que c'est très mal foutu, y a deux subventions pour cent personnes, donc c'est très compliqué.

CB : On a des amis qui ont commencé, ils bossent à mi-temps en même temps, du coup ils avancent pas, du coup...

PP : Y a très peu d'HDR, donc on se retrouve avec des mecs où des fois tu t'entends pas, et puis non ça viendra peut-être un jour, mais on s'est dit que là on avait plus envie de monter une agence. Mais bon l'idée c'est que notre agence on a envie de faire de la recherche dedans, d'avoir une prospection, pas simplement construire des choses, mais d'avoir une espèce de réflexion en miroir entre nos productions et ce dans quoi on s'inscrit en terme d'histoire et de



filiation. C'est pour ça qu'on a écrit ce projet.

CB : C'est ce plan là dont je parlais. On voit que c'est clairement des couloirs, c'est que j'aime cette idée-là de se dire qu'un couloir c'est pas qu'un couloir. Moi au final j'adore les couloirs, mais ça devient des pièces même. C'est la petite anecdote que je raconte, et que j'avais racontée déjà pour l'interview pour François Morellet qu'ils ont gardée pour l'exposition au MacVal, c'est que, quand je fais des logements sociaux, il y a des normes vraiment très strictes, c'est deux mètres carré pour le dégagement, tant pour ça, tant pour ça, et il y a une petite norme handicapés qui est sympathique, qui est un rectangle de 120 centimètres de large par 220 à mettre dans l'entrée. Et du coup tout de suite ton couloir il est obligé, au moins sur 2 mètres 20, de prendre une dimension de 1 mètre 20 de large. Et là ce dont je me suis rendu compte sur les chantiers, c'est que cette dimension là c'est assez conséquent. 1 mètre 20 c'est vachement bien, et ce qu'on essaye à chaque fois de faire, c'est prolonger, de garder vraiment ce couloir au sein de l'appartement, et jusqu'au bout. Et je me suis rendu compte après que les gens dedans mettaient une bibliothèque, mettaient un petit secrétaire, des vitrines, des rangements, des trucs, et ça devenait plus qu'un couloir.

PP : C'était habité, quoi.

AC : Et ça justement c'est une question que je soulève dans mon étude, c'est-à-dire à quel moment la pièce de circulation devient assez grande, à quel moment si un couloir est assez grand pour y mettre des choses, à quel moment ça se mue en pièce dans laquelle on passe ?

PP : Parce que c'est quoi ta problématique là ?

AC : Au début c'était comment rendre le couloir acceptable dans les logements et les habitations, et plus j'avance, plus je suis perdu et plus ça se mue en : un couloir ça peut être sympa, qu'est-ce qu'on en fait !  
(rires)

PP : Mais tu es parti de l'espace résiduel ? C'est vrai qu'à chaque fois dans les projets les couloirs sont considérés comme des espaces résiduels, les architectes ont l'habitude, c'est le truc ou si tu veux tu vas mettre les pièces et de l'entrée à là j'ai besoin de tirer un trait. Alors après ya certains projets qui commencent... Dans l'espace domestique c'est très compliqué, parce que y a pas d'argent, et les bailleurs sociaux vont nous dire : les gens ils ont besoin de dormir, besoin de se laver, de manger, et c'est tout, ils ont pas besoin de se déplacer. et chaque mètre carré en plus, y a des règles un peu nulles en France, c'est que, on pourrait se dire, nous en tant qu'architecte on arrive avec un budget de tant pour faire des logements plus grands, mais la réalité c'est que si tu fais des

logements plus grands les gens vont payer plus cher,  
c'est payé au mètre carré le loyer, t'as un espèce de  
truc, et je sais que y a des archis, c'est-ce qu'ils ont  
envie de faire aussi, c'est de se défendre, et peut-être  
qu'en expérimentant des choses on pourrait changer  
les règles.

AC : C'est une distinction qui est très chère à mon  
prof qui gère le master, Pierre-Damien Huyghe, qui  
est philosophe et théoricien du design, et il insiste  
bien sur la différence entre le logement loge des gens  
et seules les fonctions vitales sont assurées, et dans  
l'habitat, là on va habiter.

PP : Après, la réalité aussi c'est que malgré ces  
normes-là, le logement social en France est plus  
innovant que la promotion privée. Tu pourrais  
presque mieux aller défendre, y a quelques projets de  
Paris Habitat à Paris qui sont...

CB : C'est ce qu'on disait sur le couloir, IFFF ils sont  
pour qu'on le prolonge et qu'on offre ce petit truc en  
plus, si tu leur explique bien et qui t'explique pourquoi  
tu le fais, mais tu peux être sûr que Bouygues ou  
je-ne-ne sais quel promoteur te dira POPOPOP on  
redécale de trente centimètres.

PP : Enfin non, au concours ils vont te faire gagner  
avec ça et puis après...

CB : Oui alors au concours c'est pour ça que tu gagnes  
et après ça dégage quoi.

PP : C'est un métier où on se bat tout le temps avec la  
confrontation réelle d'un esprit théorique et du réel  
économique ; c'est très compliqué de... On est face à  
des gens qui ont aucune capacité de réflexion au-delà  
d'un tableau excel, de leur dire ton couloir il fait trente  
centimètres de plus et ça va te coûter tant de plus au  
mètre carré, mais la réalité c'est que ça va être mieux  
habité, mieux vendu, etc.

CB : Justement c'est la question, je sais pas si ça va  
être mieux vendu, parce que les gens aiment les  
couloirs. C'est un peu le sujet.

AC : Dans les entretiens que j'ai faits, il n'y a eu  
que un cas où la personne n'aimait pas son couloir.  
Les gens aiment leurs couloirs, ils y font toujours  
quelque chose, que ce soit y mettre une bibliothèque  
justement, ou des cadres, c'est un peu un espace  
d'apparat.

PP : Oui, un lieu de représentation.

CB : Oui exactement, les gens y accrochent des choses  
qui leur sont chères, qu'ils ont pas forcément envie  
d'avoir dans un salon parce qu'il y a pas l'ambiance,  
c'est lié à l'entrée aussi.

AC : Il y a un truc sur lequel je pars de plus en plus, et qui a été souvent cité, c'est que c'est une zone intermédiaire.

PP : Ouais, entre l'espace public, et...

CB : Oui parce que regarde, quand t'as des invités ils prennent souvent ton couloir pour aller se laver les mains ou aller aux toilettes, du coup il faut quand même qu'il soit un peu « chic » !

AC : Et même encore plus, sans parler de public ou privée, il y a une mise à distance des pièces entre elles, qui produit une respiration dans l'appartement. Et ça ça ressort assez régulièrement.

PP : C'est ce qu'on dit par rapport à l'intimité, je pense que les gens, pour le coup, vivre dans un plan sans couloir ça impose un certain manière de vivre, c'est pas du tout conventionnel. D'ailleurs les plans qu'on voit de plans sans couloir, l'anti-type du couloir, le couloir va se transformer en antichambre, ça va être des pièces de distribution, qui vont être des pièces magnifiques, tu peux mettre des cadres, c'est ce qu'on trouve dans la haussmannien, t'as des pièces de distribution, mais ça impose d'avoir plus de surface, et le rapport à l'intimité est totalement différent. Je pense que ça a à voir avec ça, la manière de vivre et la manière de se représenter. T'habites dans un couloir, limite tout le monde peut aller n'importe où et ça te dérange pas, parce que soit tu veux tout montrer, soit..

CB : Ca peut être rigolo de relire Robin Evans, parce que je vois là lu il dit l'anti-type, le dégoût de la chair...

PP : Il fait un truc intéressant, qui se rapproche justement à l'ouverture que vous avez dans ton master, où on touche un peu à tout, c'est que lui il se focalise pas que sur l'architecture, et comment on fait de l'espace, etc. Il va regarder l'architecture en regardant les autres arts. Et ça c'est super important, il fait un parallèle entre les bâtiments que Raphaël a construits et la peinture de Raphaël. Et il dit qu'une espèce d'analogie entre les deux, et je trouve ça super intéressant, d'expliquer, tout à coup que peut-être c'est pas par hasard qu'il y a ce couloir, c'est qu'il y a eu une évolution de la civilisation, de la société, de la manière de vivre, et tout à coup la civilisation qui est moins entre elle et qui devient plus individuelle, quoi.

AC : C'est le constat que fait justement Vincent Droguet dans son article, c'est qu'il y a eu ce besoin d'intimité, de compartimenter les espaces de chaque personne, et c'est la solution la plus simple et la moins coûteuse.

CB : Mais je pense à un truc : tu sais quand on a commencé le projet on savait qu'on voulait faire sur

le couloir, pour la Villa Médicis, mais on savait pas trop comment l'apporter, et nous on s'était reposé la question, mais pourquoi aujourd'hui il y aurait une mode de ce plan sans couloir, et y a une piste qu'on a abandonné mais qui est quand même intéressante, on se disait qu'aujourd'hui, avec internet, avec le fait que les gens fassent du télé-travail chez eux, ils élèvent leur enfant à la maison, y a le retour un peu du être à la maison, prendre son temps, on s'est dit qu'il y avait peut-être un lien quand même et que la société était peut-être en train de bouger dans l'autre sens, et les gens ont besoin de se reconnecter, de se retrouver de pouvoir recirculer, la liberté de mouvement, avec ton portable t'as internet, tu fais tout du monde entier, mais t'es tout seul, et du coup nous on réfléchissait à ça, on se disait est-ce que la matrice de pièces, c'est pas le besoin de reconnecter les corps, le rapport au charnel dans l'espace, et pas justement de mettre le corps dans un couloir, et de redistribuer comme ça.

PP : C'est ce qu'on disait dans notre mémoire, le premier à la fin, quand on parle des espaces, des landscapes buildings de Sanaa, on dit qu'il y a une évolution entre le plan sans couloir, et ces bâtiments, qui sont apparus il y a dix ans, et ça c'est une vraie évolution, il n'y a plus du tout de cloisons, mais tu peux mettre plusieurs espaces, et c'est bâtiments-là qu'on a visités, c'est assez impressionnant la sensation que tu as.

CB : c'est incroyable.

PP : C'est des projets qui sont super intéressants parce que, ben au lieu d'être que fonctionnel, c'est-à-dire tu rentres dans un couloir, tu ouvres les portes pour aller là, le couloir en lui-même au final tu peux l'habiller, tu peux lui faire des trucs, mais si tu veux qu'il soit beau, tu vas devoir travailler sur le decorum. Alors que les bâtiments qui n'ont pas de couloir, t'as une espèce d'effet d'espace qui se fait, qui t'englobe à l'intérieur de quelque chose et ça te touche dans ta sensation, dans ta perception de l'espace, et ça c'est quand même super intéressant. Et c'est là où c'est intéressant ce que tu disais, on se disait y a un retour, pourquoi, l'autre question maintenant c'est pourquoi les architectes dont nous, qui devrions être dans une évolution générale d'aller au-delà du couloir, d'inventer quelque chose de nouveau, on est tous en train de se dire, et c'est pas lié qu'au couloir, c'est lié à plein d'autres choses, à la matérialité, à la manière de dessiner les projets...

CB : Il y a un retour en arrière en fait.

PP : On est en train de dire, voilà, y a des choses qui étaient faites y a longtemps, qui sont vachement bien. Et c'est lié à la perception et à l'esthétique. C'est pas forcément lié qu'à une espèce de processus de conception. C'est de dire, ben les bâtiments de

pierre à Paris, au final c'est peut-être l'identité de Paris, et pourquoi on irait faire des bâtiments verts, enfin j'extrapole, mais y a un peu de ça Et y a tout un courant dont on se rapproche qui est de dire, et si on essayait de reconstruire des bâtiments avec une certaine banalité, mais qui permettraient d'un coup de déployer, qui sont juste là comme des espaces capables de déploiement de la vie des gens, et rien d'autres.

Nous on est à la fin de ce truc, mais les architectes depuis les années 60 et la fin de Le Corbusier, c'est lui qui va faire le truc le plus déconnant ! Surtout en France ! Genre la philharmonie, quand tu fais une philharmonie qui ressemble à ça d'accord, tu fais un musée Quai Branly, c'es des bâtiments qui sont quand même intéressants car c'est des icônes, et ça a besoin d'être des icônes. Et tu regardes tu vas à la ZAC Massena ou aux Batignolles tu regardes les trucs t'as l'impression d'être au carnaval. ET en plus c'est horrible parce que c'est des bâtiments qui ont aucune qualité et qui tout d'un coup vibrent un peu parce que tu mets un peu de vert, des matériaux qui changent un peu, sauf qu'à l'intérieur les logements c'est pire que ce qu'on faisait dans le SHLM à La Courneuve

CB : Oui parce qu'il y a pas d'argent du tout, ils mettent tout dans la fenêtre qui bouge, les murs porteurs qui se superposent pas, les trucs à la con.

AC : Mais c'est mal conçu ? Ou alors ce sont les matériaux qui ne vont pas ?

CB : C'est pas ça, c'est qu'il y a pas de qualité plus que ça, parce qu'à l'intérieur c'est ce qu'on disait, c'est le minimum syndical. Après ils mettent un peu d'argent dans le matériau, les plaques en alu codon -je pense que ça va mal vieillir- alors que moi je pense que si tu fais quelque chose de plus simple, de constructivement intelligent, genre un mur qui plombe, des balcons superposés ou je-ne-sais-quoi, tu peux peut-être mettre de l'argent dans ces espaces intérieurs dont on parlait depuis tout-à-l'heure, ou même après dans le matériau de façade, on a des amis qui ont fait un bâtiment tout en pierre rue Oberkampf, au croisement avec l'avenue Parmentier, c'est du logement social et c'est en pierre massive. C'est incroyable, c'est magnifique ! Ils ont fait un travail de découpe de la pierre un peu en biseau autour de la fenêtre, mais les fenêtres se superposent, elles sont toutes simples, y a pas de fioriture constructive, mais grâce à ça ils ont pu se payer de la pierre massive, plancher bois, murs porteurs bois à l'intérieur, et c'est trop bien. Et nous on fait un partie de ce courant-là, et je pense que la qualité des logements elle va venir aussi de ça. Et le couloir, oui, il doit exister, parce que comme tu dis ils vivent avec, mais comment faire mieux avec ce couloir.

AC : Justement, j'ai pu parler avec Sabri Bendimérad,

qui m'a dit que pour lui le couloir était un élément essentiel, mais qu'il fallait savoir le faire évoluer avec les moeurs, et justement l'idéal serait qu'il puisse être modulable, qu'il puisse y a avoir un espace ouvert, mais qu'on puisse le refermer et en refaire un espace de distribution.

CB : Une pièce un peu hybride, oui.

AC : J'avais aussi été très frustré à la première lecture de votre mémoire, c'est que y a énormément de bâtiments publics, que ce soient des musées, des infrastructures...

CB : Oui, il y a peu d'habitat privé, on en a pas trouvé tant que ça.

PP : Le seul habitat privé que je connaisse c'est Eric Lapiere, la maison Auriol.

CB : Et des bâtiments japonais aussi, ou en Suisse. Mais c'est vrai que nous notre sujet de mémoire c'était un peu les bâtiments emblématiques. On était un peu bridés malgré tout.

AC : D'ailleurs vous parlez de la tradition japonaise dans votre mémoire. Est-ce que c'est parce qu'il y a un jeu entre l'intérieur et l'extérieur ?

CB : Alors là-bas il y a un truc de société incroyable c'est qu'ils n'ont aucune intimité. Ils sont tellement nombreux, rien que leur maison, nous on s'est vraiment questionné. Quand on a fait notre mémoire, on a du faire avant un séminaire pendant six mois, en quatrième année, il fallait étudier un bâtiment, en dégager une problématique, et amorcer l'introduction du mémoire que tu fais l'année d'après. Et nous on avait pris la House H de Fujimoto, c'est quatre cases. Et quand tu regardes, chaque case est percée sur ses quatre faces. Au sol il y a un trou en verre, au plafond il y a un trou en verre, sur le côté il y a des fenêtres...

Donc en fait n'importe où t'es dans la maison, tu vois tout, même dans la salle de bain, même dans les toilettes, même dans les chambres, partout. ET c'est vrai que nous, sur le coup, notre mémoire c'était pas le sujet, du coup nous on a fait notre sujet sur le plan sans couloir, et après, là en rediscutant ces derniers temps sur le sujet, on s'est un peu penché sur ça, et j'ai rencontré deux japonaises avec qui j'ai discuté, et là-bas en fait tu vis avec tes parents, tu vis avec tes frères et sœurs, avec tes enfants, et en fait ya juste une chambre pour les enfants, et dès qu'ils sont adolescents, ils dorment avec les adultes. Et tout ça fait qu'il n'y a pas d'intimité du corps.

PP : Ils comprennent pas, même, le concept, ça n'existe pas.

CB : C'est-à-dire que la chambre est ouverte sur

la salle de bain, tout le monde est à poil devant tout le monde, y a pas d'intimité. Donc là-bas le couloir pour eux ça sert à rien, vraiment, c'est incroyable. Alors je pense qu'après dans les projets contemporains, la société évolue, étant mondialisée il doit y avoir quelques choses, mais même quand je parlais aux deux japonaises que j'ai rencontrées...

AC : Elles ont vécu ça aussi ?

CB : Ah ben oui ! Leur maison au Japon est comme ça !

PP : La maison traditionnelle au Japon, est vraiment sans couloir.

CB : Oui c'est fait avec le tatami, et c'est juste des bandeaux qui tournent, des cloisons amovibles. Mais en fait ils ne vivent pas dans les interstices. Les cloisons sont amovibles pourquoi, pour fermer quand ils dorment., et la journée ils ouvrent tout.

E le truc intermédiaire c'est pour enlever tes chaussures, t'en as un pour la cuisine je crois, mais ils circulent pas en rond, ils tournent pas. ET du coup je pense que le couloir, moi j'ai quand même une intuition que cette histoire de couloir, de plan sans couloir, c'est quand même assez représentatif d'une société, d'une manière de vivre.

PP : C'est un peu ce qu'on dit dans notre dossier pour la Villa Médicis.

CB : On part un peu sur la peinture, sur d'autres trucs, mais c'est un peu notre postulat actuel après avoir discuté là-dessus, on se rend compte que c'est un reflet de la société à un instant T, où il se passe quelque chose forcément, les gens s'expriment, et on pense que ça passe par l'espace, par la peinture, par le film, par le récit... Il doit y avoir un truc je pense, parce que vraiment les japonais c'es là où on a trouvé le plus de plans sans couloir, d'immeubles, l'immeuble d'habitation de Funabashi par exemple qui est conçu sans couloir, tous les pièces intercommuniquent.

PP : Il y a une indéfinition des espaces. Et ça c'est super intéressant.

CB : Il peut y avoir un salon minuscule mais une salle de bain immense, parce qu'ils ont l'habitude de discuter dans la salle de bain.

PP : Quand on regarde Haussmann, ça montre un changement de pensée par rapport à l'espace domestique, on est en train de reregarder Haussmann qui était vu comme « d'accord c'est beau, mais qu'est-ce qu'il se passe derrière les façades ? ». Mais il y a une indétermination des

pièces. C'est quand même les seuls projets au monde qui deux siècles après, la moitié des espaces dans le 9ème arrondissement sont des bureaux. Comment des appartements qui ont été construits au XIXème maintenant tu peux en faire des bureaux sans changer la gueule du bâtiment ? Parce que ça a cette capacité d'indétermination, c'est-à-dire que n'importe quelle pièce est bien dimensionnée, a une certaine hauteur, et tu peux en faire ce que tu veux ? Alors que tous les espaces domestiques qu'on fait avec des couloirs etc, une chambre c'est une chambre. Et souvent les gens s'ils achètent vont dire « ha, on peut pas agrandir la cuisine, tiens on va casser cet espace de distribution », l'espace résiduel, et c'est intéressant de réfléchir à fond.

CB : Mais c'est pas vraiment ton sujet ! Enfin si parce que ça peut justifier justement de faire aussi l'ouverture sur la transformation du couloir, c'est un peu, comment le faire devenir pièce.

PP : C'est l'appropriation . Y a une graduation, dans des maisons de maître ou de famille en effet t'as des couloirs qui vont être de représentation, vachement biens au final, parce que y a la place pour mettre une étagère, mettre un truc, mettre un fauteuil, tu vois ça fait au moins 1m40 ou 1m60, et après t'as presque une graduation jusqu'à tout à coup que l'espace ne devienne fonctionnel, donc de distribution, et t'auras beau être le meilleur designer architecte du monde, ça restera un espace de distribution. Et qui en plus aura une ségrégation entre les différentes pièces.

CB : Regarde, je voulais te montrer en quatrième année j'avais fait un projet de couloir ! C'était un immeuble en croix, et chaque appartement tenait l'angle, et en fait tu rentrais d'un côté par un énorme couloir qui distribuait chaque pièce, mais le couloir je l'avais fait de grande dimension, j'y avais mis des bureaux, des bibliothèques... et tu pouvais aussi rentrer par l'autre côté. Bon après y avait aussi des boudoirs, des fumoirs, j'avais repris le langage haussmannien. Mais c'est rigolo parce que pour moi ce travail sur le couloir-pièce c'était la même envie que le travail qu'on a fait après sur notre diplôme, où là c'était vraiment sans couloir. Il y avait une pièce, qu'on a appelée la pièce d'ombre, au centre, et voir comment cette pièce devient couloir, à l'inverse de l'autre où on voit comment le couloir devient pièce !

AC : Mais c'est marrant de voir que dans ma démarche, et dans votre démarche, on retrouve un rapport très personnel au couloir.

PP : Ouais, c'est lié à la vie et à la domesticité.

CB : Et c'est que le couloir pour nous c'est le mouvement aussi. C'est vraiment les gens qui se déplacent. Ce qui est juste le propre de l'homme !



PP : Et aussi parce qu'il est difficilement qualifiable.  
Une chambre c'est une chambre. Le couloir il n'a pas  
de caractère défini à part le mouvement. C'est pour ça  
que c'est compliqué de dire, c'est bien. Une chambre  
tu te poses même pas la question.

CB : Dans ma chambre je dors, dans mon salon je  
me repose, dans ma cuisine je mange, et dans mon  
couloir, ben je marche.

AC : C'était une de mes questions aussi il y a quelques  
mois, de me dire comment réserver le couloir  
vraiment au fait de transiter d'un endroit à un autre  
sans pour autant y affilier une autre fonction. Et c'est  
difficile, à moins de restreindre ses dimensions, ce qui  
du coup est assez clivant.

PP : Si tu le réduis juste à sa fonction de mouvement,  
le couloir se transforme en un espace fonctionnel dans  
lequel tu ne pourras pas mettre de qualité. Et donc,  
pas de qualité d'espace, pas d'ouverture.

CB : Je suis en train de penser à un truc : aussi  
peut-être, que vu qu'on marche et qu'on reste pas  
dans la pièce, c'est comme si on s'en foutait un peu.  
Et pourquoi on ne pourrait pas dire que le couloir,  
vu qu'on marche, il faudrait qu'il ait les qualités,  
le contexte qui fait qu'on marche d'une manière  
incroyable ?

PP : Dans les hôpitaux par exemple, c'est un  
équipement public, c'est blindé de couloirs, et t'as  
la problématique, quand t'as cent mètres de couloirs,  
t'as intérêt à en faire quelque chose. Y a des travaux  
intéressants sur la couleur...

CB : Et même des petites poches, en quinconce ou  
face à face, et rien que le fait de faire ça, ça crée  
quelque chose, ou à un autre endroit dans un couloir  
de l'hôpital de Genève, large de 2m40, tout-à-coup  
tu te balades t'as un patio sur double-hauteur, ça fait  
quelque chose de dingue. Du coup c'est plus qu'un  
couloir. Ca rythme, ça accroche le regard, il se passe  
quelque chose.

PP : Il y a des travaux qui sont pas liés au couloir  
mais qui sont liés au mouvement, en architecture par  
exemple, tout ce qui est lié à la route et à la perception  
des bâtiments quand tu vas passer à 90km/h. Y a  
un bâtiment de Jean Nouvel comme ça en Italie, le  
long d'une autoroute, qui est rouge, il y a un travail  
cinétique sur comment ce bâtiment va ponctuer un  
parcours que tu vas faire en bagnole. Pareil au niveau  
du périphérique, y a pas mal de bâtiments qui jouent  
sur la perception que tu vas en avoir pendant trois ou  
quatre secondes.

CB : c'est vrai que tu pourrais mettre un papier peint

qui est vu différemment selon si tu marches ou si tu t'arrêtes ! Travailler du coup sur la fonction « je marche » dans un couloir.

AC : J'avais conclu justement à un moment de ma recherche, sur les éléments qui jouent sur la perception du couloir lors de l'utilisation : les couleurs, les volumes, les perspectives qui se déploient, la lumière, les textures, les effets de rythme, et je m'étais dit pourquoi pas créer des espèces de modules, à installer dans des couloirs existants, pour améliorer la marche et créer des effets qui rendraient le déplacement intéressant.

CB : Oui parce que toi si tu travailles sur le couloir, je pense qu'il faut que tu travailles sur la marche. Parce qu'à partir du moment où tu mets d'autres activités dans le couloir, ben il devient pièce.

PP : C'est aussi notre conclusion à nous.

CB A partir du moment où tu t'arrêtes dans un espace, il devient une pièce, presque.

AC : Ben moi je considère le couloir comme une pièce, même. Dédiée à la transition.

CB : Une pièce de marche, donc. Donc du coup c'est vachement intéressant de bosser là-dessus : qu'est-ce que c'est une pièce de marche ?

PP : Mais il faut que du coup dans ton mémoire tu viennes à expliquer pourquoi pour toi c'est une pièce de marche.

CB : C'est ça, parce que pour moi si tu mets une bibliothèque, ça devient...

PP : Nous notre définition de la pièce, c'est que y a une activité, une appropriation possible, c'est ça surtout.

CB : Oui mais ça ne va pas, par exemple on peut mettre des tableaux, des cadres au mur dans le couloir.

PP : Oui mais une appropriation d'usage.

CB : Non pour moi quand tu restes dans une pièce, tu fais une activité. Donc la marche, ça marche. Mais c'est pas une définition d'architecte ! Et du coup c'est hyper intéressant ! Même pour nous c'est intéressant de dire qu'un couloir tu marches donc tu as une activité donc c'est une pièce.

PP : Ce serait un moyen de redéfinir le couloir comme un pièce par une réflexion sur la perception qu'on en a.

CB : Peut-être que du coup il faut travailler sur les yeux, sur la perception, mais aussi sur le sol ? C'est ce

que tu voulais faire avec tes modules ?

AC : Oui, créer des choses qu'on pourrait accrocher au mur, au plafond, au sol, créer de la surprise quand on avance, des choses qu'on pourrait regarder...

CB : Donc travailler sur les yeux un peu.

PP : Il y a un projet comme ça de Morellet justement, au ministère de la culture, c'est un couloir qu'il a refait en anamorphose. C'est intéressant les anamorphoses dans le couloir. Mais oui ça va être important que tu définisses bien ce qu'est un couloir.

AC : Du coup j'ai plusieurs pistes : soit je pars sur le couloir comme pièce de marche, justement, soit je pars sur le couloir comme zone intermédiaire, et comment dans un endroit où il n'y a pas de couloir installer une zone intermédiaire qui puisse faire tampon entre les différents endroits de service.

PP : C'est deux hypothèses totalement différentes.

AC : Qu'on peut pas concilier en plus ?

PP : A part si tu expliques que les deux ont existé dans l'Histoire, ou qu'il y a deux courants, ou qu'il y a deux manières de voir les choses. Mais je pense que dans un mémoire c'est important de défendre un point de vue en montrant que t'es ouvert mais que tu prends un postulat. Si tu prends pas de postulat, à la fin ton mémoire tu t'es perdu, c'est une accumulation de données.

CB : Le mémoire c'est un choix qui t'appartient !

PP : Y a toujours des nuances !

AC : Justement, j'ai trouvé aussi récemment un article de Jean-Michel Léger, dans lequel il évoque le plan « bâlois », dans lequel par exemple Herzog & de Meuron pour les appartements qu'ils ont fait rue des Suisses à Paris, se sont éloignés des normes des logements sociaux, et fait des pièces plus grandes, et de taille équivalente, disposées autour d'un large couloir.

CB : C'est marrant ouais ! Je pense que c'est vraiment lié à la façon de vivre des gens.

PP : J'ai pas bossé en Suisse mais on la connaît bien tous les deux.

AC : Du coup c'est plutôt le rapport à l'espace qui est différent ou à l'intimité ?

PP : Euh, à l'argent. En France on construit du logement social à 1500€ le m carré, en Suisse c'est

3000. Ils ont des loggias, des pièces d'appoint partout.  
En France on dit « les gens peuvent vivre dans 50  
mcarré, point barre. Alors que c'est pas vrai.

CB : On vit pas très bien dans 50 mcarré.

PP : Mais je pense que ça va changer. Y a un truc  
c'est assez drôle, y a une thèse qui a été faite en  
montrant que les architectes, maintenant ils vivent  
dans les logements sociaux, y a une espèce de prise de  
conscience. Pourtant le logement social c'est le Graal  
pour un architecte, tout le monde veut en faire !

AC : Mais est-ce qu'il est mieux fait pour autant ?

PP : C'est très compliqué parce que y a tout un tas de  
règles incroyables...

CB : Mais c'est un vrai sujet ! Dans le logement  
social en France, sur les grandes baies vitrées, les  
gens mettent des armoires. En même temps si t'offre  
pas ces solutions-là, les mentalités vont jamais  
changer. Du coup l'architecte néerlandais Kempe  
Thill, qui a fait ces logements à Clignancourt, est allé  
discuter avec les habitants pour trouver des solutions  
ensemble, comme de grands rideaux par exemple. Et  
Kempe Thill justement dit qu'il est halluciné par les  
normes de construction françaises, par cette rigidité.  
Et lui a réussi à faire un truc qui change, et qui est  
plein de qualités.

PP : C'est ce qui est compliqué dans le logement  
social, par rapport à de la commande privée.  
Quelqu'un te demande une maison, tu vas pouvoir  
discuter avec lui et tu la fais à sa façon de vivre. Et  
d'anticiper ses demandes en comprenant comment  
il vit. Typiquement la maison Auriol, c'est la maison  
d'un collectionneur d'art qui voulait faire de cette  
résidence secondaire un endroit de collection. Il a  
donné carte blanche en disant juste vouloir vivre  
avec ses œuvres. Mais le logement social ce qui est  
compliqué c'est que tu sais pas !

CB : Vu que tu as plein de gens avec des cultures  
différentes.

PP : Par exemple, les logements que tu as livrés rue de  
la Folie-Méricourt, avec des énormes loggias, nous on  
serait très contents en tant qu'urbain.

CB : C'est des loggias, en plein Paris qui font dix  
mètres carrés. On a mis quand même des gros volets,  
qui peuvent se clore facilement avec un système  
d'aimants et de loquets, et en fait il se trouve que  
les gens les ferment complètement tout le temps, et  
même certains ont mis des couvertures et des rideaux  
pour cacher les garde-corps. Tu peux pas prévoir.

PP : Tu peux pas anticiper, c'est ça qui est compliqué.

CB : Et comme tu dis, on aurait fait un plan sans couloir si ça se trouve y a des gens qui auraient aimé, d'autres pas du tout, certains auraient recréé un couloir à l'intérieur d'une pièce, et la cuisine ouverte c'est un vrai sujet parce que là on est en train de revenir à la cuisine fermée, c'est marrant. Alors qu'avant c'était le « bar américain », « on reçoit les copains », et je vois que les gens veulent vachement de nouveau des cuisines fermées.

PP : Mais ça touche à une question de l'habiter, et c'est peut-être un point d'entrée justement à des questions plus vastes sur le couloir justement, est-ce que c'est une pièce de mouvement, ou une pièce intermédiaire, les deux sont liés à la question de comment tu habites.

Est-ce que la réponse c'est pas que pour certaines personnes c'est une pièce de marche, et pour d'autres c'est une pièce intermédiaire ? Je suis sûr tu peux prendre les mêmes photos du même couloir habité par des gens différents ils vont être différents.

CB : Oui, mais une pièce de mouvement ça peut être une pièce intermédiaire, puisque tu circules ? A partir du moment il y a un mouvement, tu es dans une situation intermédiaire entre un point A et un point B. Donc ton dilemme entre les deux c'est presque que la pièce où on marche c'est une pièce intermédiaire, presque t'as même pas de choix à faire.

PP : Non t'as raison, il y a une espèce d'évolution, dire qu'au départ c'est un épice de mouvement, mais est-ce qu'au final c'est pas quand même une pièce intermédiaire ? Ca te permet de faire les deux. Y a peut-être pas de choix à faire au final, tu vas passer mais les gens d'une certaine manière même dans les plus petits apparts du monde ils vont te caler le frigo...

CB : (rires) Non pas dans le couloir quand même !

PP : Non mais tu peux avoir des trucs improbables !  
Souvent les gens y mettent leurs vélos.

CB : Oui, c'est vrai qu'à Paris souvent les gens mettent leur vélo dans le couloir ! Ou les mini-bibliothèques !  
Mais c'est vrai qu'il y a des gens qui s'en foutent de leur couloir, et d'autres comme toi, qui sont sensibles à l'esthétisme, qui s'en servent de petit musée, c'est assez drôle !

AC : C'est marrant parce qu'on a beau savoir que l'espace conditionne le comportement, on est toujours surpris de la façon dont ça se passe.

CB : Oui, et on se rend compte de l'influence qu'a l'espace sur le comportement à partir du moment où on le bouge ! Et plus on grandit dans la profession, plus on s'en rend compte, on a vraiment un rôle-clef.»

## ENTRETIEN - VINCENT DROGUET

« Alexandre Cernec : Quel a été le contexte de cette étude ?

Vincent Droguet : J'ai fait mes études à l'époque à l'université de Rennes II, et je m'intéressais à ce moment-là aux malouinières, les maisons de campagne des armateurs de Saint-Malo. J'ai constaté partout une distribution par couloir central, et je me suis demandé : pourquoi ? Pourquoi et comment ce plan a-t-il pu se répandre dans cette province reculée de l'époque, et quels ont pu en être les modèles parisiens ?

Les malouins étaient de ce fait à la pointe de l'innovation architecturale, et on assiste à la catégorisation d'un groupe social, alors que c'est normalement l'aristocratie bretonne qui donne le ton. Pourtant, les riches armateurs le développent, c'était très neuf à l'époque.

AC : Pourtant le couloir est vu comme étant quelque chose de très négatif à l'époque ?

VD : Le couloir est vu de façon très péjorative, oui, c'est un lieu de passage, c'est bruyant, c'est emprunté par les domestiques. L'anecdote racontée par Diderot dans ses lettres à Sophie Volland est d'ailleurs assez amusante, et révélatrice de la façon dont était perçu le couloir à l'époque. Mais nous sommes passés outre l'aspect péjoratif, peut-être parce qu'on veut être plus rationnel ? Le couloir central est utilisé à ce moment-là car il permet de loger un maximum de gens. On constate d'abord l'apparition d'un couloir central avec Louis XV, au château de Meudon. Mais ce n'est pas n'importe qui, c'est le dauphin, donc il peut être innovant et apprécié comme tel, il ne se préoccupera pas des usages. L'appartement du dauphin, situé en bout de couloir, n'est donc pas une erreur ou une étourderie d'architecte, mais quelque chose de bien voulu, conçu. Soit il a été mis là pour indiquer qu'on peut, par sa position sociale, se permettre de casser le plan, soit pour le placer de façon centrale et monumentale. Et depuis, le couloir est devenu banal. L'appartement du dauphin est remarquable est novateur, et sous d'autres aspects que sa situation d'ailleurs. Mais le château de Meudon n'est pas ce qui a servi de modèle aux malouinières. C'est peut-être le château de Montmorency. Ce qu'on constate, c'est que le couloir central apparaît finalement avec le doublement du corps de logis.

AC : D'où cette guerre à ce moment-là entre Blondel et Briseux.

VD : Oui c'est assez drôle de voir que chacun défend sa vision, ils construisent en même temps, publient en même temps... Mais Blondel est très aristocratique, le couloir pour lui n'est pas digne. On constate qu'il

*Vincent Droguet est conservateur en chef du patrimoine, directeur du patrimoine et des collections du château de Fontainebleau ; il est l'auteur en 2002 de l'article Le couloir central dans la distribution : son apparition et son développement au XVIIIème siècle.*

*Cette retranscription a été rédigée le jour-même à partir de notes et en l'absence d'enregistrement audio.*

y a une réticence théorique, pour les architectes, et sociale, pour les résidents, à opter pour la distribution par couloir à ce moment-là. Le texte de Diderot est très éclairant à ce sujet.

AC : Vous pensez que l'acceptation du couloir est liée à ces avis convergents ?

VD : Oui bien sûr, les architectes ont intégré dans leur programme les envies de leurs commanditaires. De nos jours, si on enlève le couloir, alors les pièces sont commandées par le séjour par exemple. Ce n'est plus rédhibitoire dans nos modes de vie. Blondel, lui, dit que le couloir peut devenir une galerie. Et en effet, dans les malouinières, les couloirs sont jugés sombres et étroits, et ils font pourtant deux mètres de large ! Le couloir devient alors une séquence monumentale dans l'habitat.

AC : Y avait-il une décoration quelconque, une richesse ornementale dans ces couloirs ?

VD : J'ai consulté les inventaires à l'époque, rien n'apparaît concernant les couloirs. Mais ce sont à ce moment-là de stricts espaces de distribution, donc c'est assez austère. C'est l'austérité des financiers, il n'y a pas d'ostentation. Mais cela reste des maisons de riches malgré tout.

Une règle ancienne disait qu'il fallait faire mille pas dans la journée, pour conserver une bonne santé. Le couloir servait donc de lieu de promenade, comme les galeries ici à Fontainebleau, qui ont une valeur hygiéniste, et servaient à faire de l'exercice. En découle donc le fait de vouloir y apporter un décor, car on y passait beaucoup de temps. Au château de Blois par exemple, la galerie de l'aile Louis XII distribue les appartements, c'est un peu ici l'ancêtre du couloir central. Et elle est ornée de tapisseries. Une anecdote raconte d'ailleurs une galerie ornée de tapisseries à l'occasion de visites d'autres souverains, mais elles ont été retirées aussitôt. C'était un ornement très temporaire.

AC : Le cas justement de la galerie de Diane au château de Chantilly m'a frappé, c'est une galerie de dimensions réduites, et pourtant il y a des vitraux, des boiseries, du décor...

VD : C'est aussi une question de vocabulaire. Dans les édifices médiévaux, la galerie est un simple passage, plutôt même un couloir pour le coup. C'est plus tard qu'il a pris ce sens d'espace de déambulation.

Le couloir apparaît avec la spécification de l'usage des pièces ; il va de pair avec la montée de l'individu au cours du XVIIIème siècle. On voit bien, chez les armateurs malouins que les enfants sont regroupés en dortoir, et que c'est pour l'adulte que l'espace devient individualisé.

Il faut savoir que les contraintes sont fortes pour le

couloir central, et que ce plan ne se développe pas au hasard. L'espace est limité, l'éclairage est restreint à ses deux extrémités ou au plafond, mais cela nécessite d'être sous comble, et alors il y a des fuites... C'est malgré tout assez contraignant à mettre en place. Quelquefois, le couloir a pu être modifié après coup : dans certaines demeures que j'ai pu visiter, des toilettes ou des salles de bain ont été ajoutées à l'une ou l'autre extrémité du couloir, les fenêtres permettant l'aération. Cette transformation a été possible grâce à l'arrivée de l'électricité, puisque l'ajout de sanitaires privait cette pièce de lumière naturelle. Le couloir n'est qu'un espace de services a priori, mais l'espace est architectural : monumental, de par ses dimensions, son aspect rectiligne, ses fenêtres ménagées aux extrémités.

AC : Avez-vous par exemple connaissance de l'existence de ce type de couloir en ville ?

VD : Non justement, cette contrainte des fenêtres sur les façades latérales empêchent toute mitoyenneté ; on ne peut pas avoir ce type de plan dans un habitat urbain resserré. À la suite de cette recherche, j'ai continué à réunir des choses, des bribes de-ci de-là, c'est un thème qui a continué à m'intéresser, mais malgré tout je ne sais donc pas quand il se développe en ville.

Dans ces recherches, j'ai d'abord repéré quelque chose comme un clinicien, une particularité architecturale, et je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose à dire sur les mœurs. C'était une simple étude d'architecture au départ, je m'en suis rendu compte plus tard. Et c'est le texte de Diderot qui a relancé la machine, c'est ce qui m'a poussé à publier cet article.

AC : [Précisions sur ma démarche de recherche et sur l'espace indéfini du couloir]

VD : Que va-t-on trouver derrière toutes ces portes ? C'est effectivement le champ des possibles qui s'ouvre dans un couloir.

AC : Avez-vous trouvé, dans vos recherches, d'autres usages reliés au couloir ?

VD : Je n'ai trouvé aucune trace d'autres usages dans le couloir. Mais on peut noter que le couloir servait aussi à isoler des espaces. Au château neuf de Meudon par exemple, mais comme dans d'autres, la distribution idéale devait isoler la chambre du couloir pour protéger des bruits. Il fallait une zone-tampon, par exemple une antichambre, où dormait aussi le domestique, et une garde-robe, du moins dans les cas les plus sophistiqués. Cela se voit encore mieux sur d'autres plans où les lits se trouvent dans des alcôves, loin du couloir, pour des raisons phoniques. Il faut absolument que vous consultiez l'ouvrage de Briseux ! C'est le triomphe du couloir, il y en a à toutes les



sauces !

AC : C'est amusant aussi de voir qu'on est passé d'un corridor unique pour les habitants et les domestiques, à des couloirs de services pour eux.

VD : Oui, le couloir gênait aussi à l'époque parce qu'emprunté par toutes les catégories sociales, alors qu'on ne devait pas les voir. Le couloir, c'est l'espace de la promiscuité. C'est un peu le problème également des hôtels, dont les couloirs tous les matins se transforment en vastes lingerie. Mais je pense que le couloir pour la vie quotidienne c'est plutôt un avantage.

Dans le cas du couloir central au XVIIIème siècle, celui-ci est combiné avec l'escalier, le mur laisse la place aux marches. C'est un grand moment d'arrivée de lumière.

C'est un triplet qu'on voit toujours : le vestibule, qui se mêle sans attendre avec l'escalier, qui emmène au couloir. C'est l'articulation d'un seul et même espace.

AC : Et on note là l'importance de la perspectives.

VD : Oui, et la monumentalité, les vastes escaliers permettent la découverte de l'intégralité des volumes du couloir, qui je le répète est vraiment monumental, des dimensions de trente mètres de long pour deux mètres de large et cinq mètres de hauteur ce n'est pas anodin, ce n'est pas juste prosaïque !

AC : C'est à la fin du XVIIIème siècle que le couloir se fait adopter ,

VD : C'est à la fin du XVIIIème siècle que le couloir se fait adopter très largement, presque systématiquement, et dans des châteaux importants. C'est passé dans les mœurs. Même Montgeoffrey, qui est très réactionnaire, va l'adopter. Parce que dans tous les cas le RDC est devenu l'espace de réception, le rez-de-chaussée a gagné, alors qu'au XVIIème siècle, le bel étage c'est le premier étage. Tout le monde a compris que le couloir était la méthode la plus commode et qui faisait perdre le moins d'espace pour les chambres.

AC : Pensez-vous que la partition des espaces était plus poreuse ?

VD : C'est difficile de répondre à cette question !

Diderot nous parle d'un mode de vie de château estival, dans la pratique c'est une espèce de nomadisme aristocratique, ce qui suppose une infrastructure de quasi grand hôtel. Au rez-de-chaussée le plus souvent il n'est pas question de couloir, mais d'enfilade à la française. Même s'il y a une chambre à ce niveau pour le maître de maison, elle reste d'apparat, et le maître de maison dort quand même à l'étage, car il faut avoir de nombreuses chambres

à donner, pour toute la suite et les domestiques qui dorment dans une pièce rattachée.

AC : Vous parliez tout-à-l'heure de l'enfilade à la française, comment cela se passe-t-il dans d'autres pays ?

VD : Effectivement ce n'est pas non plus spécifique à la France, mais par exemple dans les palais romains, on parle de suites de chambres, où ce qui compte c'est le nombre de pièces sans usage particulier. Les pièces sont égales en valeur. En France, nous avons plutôt une antichambre, une chambre, un salon, un cabinet... L'enfilade entraîne du plus publique au plus privé, donc il y a quand même finalement une spécificité aux appartements français, un modèle respecté même dans les malouinières.

AC : Dernière question, vous parlez dans votre article de l' « accident » dans le couloir central du premier étage du château de Vaux-le-Vicomte, qui se trouve être surélevé en son centre à cause du vestibule voûté du rez-de-chaussée qui se trouve juste en-dessous. Vous avez pu constater ça ailleurs ?

VD : Non, ce n'est pas fréquent, c'est presque un cas unique, je n'ai pas vu ça ailleurs. D'ailleurs, avec cette rupture dans le plan du sol, le couloir n'existe plus.

AC : Cette « anomalie » est due à la présence d'une coupole dans le vestibule, l'architecte n'aurait pas plutôt pu relever le reste de l'étage pour conserver un couloir rectiligne et plat ?

VD : Le couloir n'était pas le problème, il n'y avait pas de volonté de créer un espace unitaire, peut-être même le contraire, à cause de la chapelle. Peut-être pouvait-on assister à la messe depuis ce palier dans le couloir central.

AC : On en revient à l'extension des domaines de la pièce !

VD : Je vous conseille de regarder le film Ghostford Park, c'est un film anglais, l'intrigue est bien faite, et l'on voit l'arrivée des habitants, le chemin des domestiques qui gravissent les escaliers de service avec les grosses malles, et les maîtres de maison qui ne portent rien mais empruntent les immenses escaliers. L'époque est un peu plus éloignée, mais les mêmes causes produisent les mêmes effets quoiqu'il arrive. »

## ENTRETIEN - PIERRE GILBERT

«Alexandre Cernec : Est-ce que le couloir est une question qui est traitée a posteriori ? Parce que j'ai rencontré des architectes qui traitent cette question avant la construction, maintenant j'aimerais voir après. Est-ce que vous avez un point de vue là-dessus ?

Pierre Gilbert : Alors je n'ai pas travaillé dans ma thèse, et c'est un regret, auprès des architectes, donc j'ai des choses, des pistes que j'explore dans l'article que j'ai publié sur la façon dont les logements sont conçus en référence aux goûts des architectes et des personnes impliquées dans la conception, les ingénieurs, les cadres techniques, les organismes de logement qui jouent aussi un rôle, pour s'ajuster effectivement aux contraintes et de fait la question des coûts de construction des logements, les normes de handicap font que trouver des solutions pour faire de grands espaces à l'intérieur du logement n'est pas toujours facile, donc la suppression du couloir est souvent une solution envisagée. Moi j'ai surtout travaillé auprès des habitants, pour comprendre la manière dont ils s'appropriaient un espace qui était transformé et sur lequel ils n'avaient pas beaucoup de prises. Certains en avaient un peu plus, parce que j'ai aussi fait des entretiens avec des accédants à la propriété qui étaient pas très outillés, qui avaient pas forcément la maîtrise du plan et qui ont pas osé le plan de départ, à part un couple immigré dont le mari avait une formation artistique de niveau master, qui donc avait une connaissance nécessaire ; et donc eux ont choisi une cuisine fermée mais qu'ils ont réduite pour avoir un grand salon. J'ai travaillé sur les différents espaces du logement, la façon dont on se les approprie, les décalages qui peuvent exister, et ce qui ressort un peu, enfin comme ça, il faudrait analyser ça de manière plus systématique. Ce qui ressort, à la fois des entretiens que j'ai faits et des articles que j'ai pu lire, c'est que pour ces ménages des classes populaires, il y a des manières d'habiter populaires qui se croisent avec des disposition à habiter héritées en partie de l'immigration, notamment du Maghreb, il y a, alors c'est pas tant concernant le couloir que concernant le sas d'entrée dans le logement, en fait. L'existence d'un sas qui permet de faire la transition des espaces semi-publics et des espaces privés du logement sont des espaces souvent jugés relativement importants ; il n'y a pas que la fonction de distribution des pièces mais aussi la fonction symbolique de préservation de l'intimité dans un contexte où la réputation de la famille dans l'espace local joue aussi beaucoup dans la capacité à bien tenir un logement. La question de la réception, de l'hospitalité est important, dans un contexte où les visites se font pas forcément sur invitation ou de façon formelle, ne sont pas beaucoup anticipées, mais peuvent se dérouler de manière relativement imprévisible. Cette spécificité des manières d'habiter populaires qui sont à la fois

*Pierre Gilbert est chercheur, sociologue, maître de conférences à l'Université Paris-8 ; ses domaines de recherche sont la sociologie des classes sociales, des styles de vie, des trajectoires et des rapports sociaux de classe, la sociologie des quartiers populaires (sociologie urbaine, cités HLM, ségrégation sociale et raciale), les politiques urbaines et la ségrégation spatiale (politiques de peuplement, politiques de l'habitat et du logement, politiques de la ville, street level bureaucrats) et la sociologie de la sphère privée (espace domestique, couple, rapports sociaux de sexe). Il est l'auteur de l'article Troubles à l'ordre privé, traitant de la question de la cuisine ouverte. L'entretien a été rédigé d'après un enregistrement audio.*

imprévisibles et associées au fait que la réputation repose sur la bonne tenue du logement, notamment la réputation des femmes, fait que l'existence d'un sas d'entrée, d'un couloir, qui permet de filtrer les entrées et de rendre visibles certaines parties du logement et de rendre invisibles d'autres, c'est très important. Ce sas d'entrée occupe une position importante.

Mais il n'y a pas tant de travaux que ça qui ont été réalisés sur les sociologies de l'habiter.

Après, qu'est-ce que je peux vous dire sur la question du couloir, dans mon enquête, moi j'ai retrouvé plutôt la question du sas, voilà. Mais peut-être que si vous me parlez plus des pistes ou des choses qui vous paraissent importantes dans ce que vous avez pu lire, ou chez les gens que vous avez pu rencontrer, ça me permettra peut-être d'avoir des choses à dire ?

AC : Alors il y a deux postulats que je prends pour mon mémoire parmi toutes mes conclusions, la première c'est que le couloir est une pièce qui sert à transiter, à distribuer de façon très concrète, et l'autre fonction c'est que c'est une zone-tampon, la zone qui va permettre une respiration dans l'appartement, entre différentes pièces qui elles sont affiliées à une tâche. La chambre on y dort, le salon on s'y repose, la cuisine on y mange, et le couloir va permettre de, pendant la transition, d'avoir une espèce de respiration pendant le temps de l'habitat. C'est ça que je prends en compte, tout en voyant aussi que, dans les entretiens que j'ai fait, le couloir est une ambiguïté assez claire. C'est-à-dire que s'il est restreint on va y passer rapidement et ça restera un couloir, en revanche si les proportions sont plus larges, on va y inclure d'autres fonctions, que ce soit des bibliothèques, du rangement, du stockage, un coin bureau, et tout de suite ça va devenir une pièce, dans laquelle on va passer. Et y a un rapport très différent qui se fait au couloir du coup.

PG : Oui, en fonction de la taille. Il faudrait que je me remémore les logements que j'ai visités du coup. Parce que tous n'avaient pas de couloir, notamment des logements anciens, qui ont des sas, des sas d'entrée, le petit vestibule...

AC : Oui c'est ça, c'est le cube avec des portes partout !

PG : Oui ou même seulement un porte à la rigueur, qui donne de l'entrée vers le salon, qui lui ensuite distribue les pièces. Et sinon y a pas mal de logements aussi où le couloir va séparer la partie jour et la partie nuit.

AC : Oui, la fameuse partition jour/nuit !

PG : C'est difficile à dire mais il faudrait vraiment analyser ça dans les entretiens, c'est pas une pièce sur laquelle j'avais posé beaucoup de questions, mais je pense qu'en tout cas y a des tensions dans la gestion de cet espace sur l'existence de fonctions ou d'usages

différents voire conflictuels, comme notamment la question du stockage justement. Cette question se pose pour les familles qui n'ont pas beaucoup de place ailleurs, qui peuvent utiliser cet espace comme lieu de stockage, mais ce stockage peut aussi poser des difficultés quand l'armoire qu'on met parce qu'on n'a pas les moyens d'en acheter une autre prend beaucoup de place, du coup c'est peu confortable, pour recevoir les autres, ça donne aussi une image de son logement quand on arrive qui n'est pas forcément satisfaisante pour soi, donc voilà je pense qu'il peut y avoir des conflits en termes de représentation.

Le couloir c'est aussi un espace de mise en scène ; je me souviens d'un logement neuf d'un ménage de locataires dans un immeuble neuf donc assez valorisé, et où les pièces publiques et les chambres étaient très travaillées, il y avait une influence de Valérie Damidot, que les enquêtés avaient cité sans que je mentionne l'émission, c'est les surprises du terrain, mais apparemment voilà ça participe... Et donc dans ce fameux couloir, derrière la porte, ils avaient affiché un grand cadre, avec une calligraphie, un message lié à plus ou moins une forme de sagesse musulmane, qui en fait était un cadeau de famille, ils se sentaient un peu obligés d'exposer dans le logement, mais qu'ils n'avaient pas envie de mettre dans leur salon, parce que le salon c'est l'endroit où ils étaient biens, chez eux, et fait à leur manière, où il n'y avait aucune référence religieuse, avec des goûts populaires façons Damidot mais qui étaient quand même modernes dans un sens, en tout cas par rapport aux logements des générations plus anciennes que j'ai pu rencontrer sur place, où il y a la profusion de bibelots, d'objets, qui sont la symbolique de l'abondance, pour des ménages précaires ; cette symbolique n'est pas du tout présente, même si, d'un certain point de vue, on peut trouver que le style Damidot est chargé, mais en tout cas c'est très différent, il y avait tout un jeu sur les rappels entre les rideaux, les coussins, des choses comme ça qui traduisent une volonté d'apparaître modernes, de se distinguer de ce goût un peu traditionnel des classes populaires, des immigrés, enfin les enfants d'immigrés qui se distinguent de leurs parents, et donc on leur offre ce tableau qui les encombre un peu, mais ils se sentent un peu obligés de le mettre, donc ils le mettent dans le couloir, derrière la porte. Donc il est visible parce qu'il est grand, voilà, du coup le couloir il peut avoir cette fonction de fourre-tout, où en même temps on met en scène pour les visiteurs l'image de la famille, mais en même temps c'est pas l'espace qui est le plus investi pour ça, sinon ce tableau n'aurait pas été mis là. Donc ici, en terme de soin apporté au décor et d'investissement symbolique dans le décor, c'est beaucoup plus le salon qui est investi. La chambre aussi, toujours très genrées, des fées pour les filles etc, mais ça ça relève de l'intime, du coup voilà, bien que ce couloir représente un espace important pour l'image de la famille, c'est pas celui qui est le plus

investi, en terme de décor.

AC : Peut-être parce qu'on y passe, et qu'on ne s'y arrête pas, que du coup il y a moins d'intérêt, parce que les gens voient vraiment ça du point de la distribution, on y passe mais on ne s'y arrête pas.

PG : Effectivement, on y passe, donc il faut que ce soit propre, rangé, mais là où on passe du temps, avec la famille et pour recevoir, c'est pas dans cet espace-là, donc c'est pas cet espace-là effectivement qui est surinvesti. Bon tout ça c'est voilà c'est plutôt des impressions que j'ai comme ça de l'enquête.

AC : J'avais une autre question aussi, j'ai pu parler avec Sabri Bendimérad, qui est architecte, qui a travaillé avec Monique Eleb sur la question du logement social, et je lui ai demandé ce qu'il pensait du couloir, il m'a dit qu'il trouvait ça essentiel, mais peut-être qu'il fallait trouver une façon d'adapter, de trouver une version un peu plus modulable, un peu plus adéquate au mode de vie qui oscille entre cette ouverture et cette fermeture des espaces. Qui puisse s'adapter si on veut plutôt ouvrir cet espace de distribution si on veut cet esprit loft qui essaime un petit peu dans le logement, ou justement revenir à ce cloisonnement, à cette partition des espaces privés, bien compartimentés pour qu'on puisse avoir chacun son espace avec une intimité bien définie.

PG : Oui, la question du caractère modulable dans le logement social c'est compliqué parce que pour les locataires, il y a cette idée que de toute façon si on change quelque chose il faudra forcément le refaire, que ça coûte cher, que beaucoup sont pas du tout certains d'avoir le droit de modifier les cloisons, donc que je pense que voilà, le statut de locataire HLM fait que l'espace est un peu figé, alors après je sais pas ce qui est possible techniquement, je suis pas du tout architecte, il y a sans doute des possibilités.

AC : Est-ce que vous pensez que ce serait investi par un locataire, si on proposait une solution modulable, je sais pas, des cloisons amovibles, quelque chose qui pourrait permettre d'agrandir ou de rétrécir les pièces, sans même devoir bouger des murs, mais au fil de la journée par exemple, ou selon les gens qu'on reçoit ? Il y a cette grosse tension pour les architectes, j'en ai parlé avec deux architectes que j'ai rencontré, entre respecter les habitudes dans le logement social, avec la répartition des pièces, le jour/nuit, le couloir qui distribue, et la volonté de proposer des choses nouvelles, qui peuvent changer les habitudes. Il y a toujours cette tension, et souvent, propose quelque chose de nouveau, c'est mal reçu parce que ça ne correspond pas aux attentes des locataires qui vont avoir ces logements-là. Du coup est-ce que vous qui avez rencontré les gens qui y vivent, vous pensez que... parce que la cuisine ouverte c'est un très bon

exemple !

PG : C'est difficile, je pense que le regard des architectes par rapport aux années 70 est complètement différent, il n'y a plus l'idée de changer les habitudes.

AC : Plus autant, ça s'est beaucoup calmé.

PG : Ce changement de regard s'explique aussi par la création des écoles d'architectures, qui ne sont que des écoles d'art depuis les années 70, il y a des sciences sociales, on est attentif aux usages, et aussi du constat des formes de résistance des habitants, qui s'expliquent par le fait que le logement, c'est un espace qui a des propriétés particulières, c'est un espace qui a la maîtrise sur les choses qui nous entourent. A la différence d'autres espaces, surtout pour les classes populaires et les minorités issues de l'immigration, à l'école, dans le champ politique, dans les espaces publics, où ces habitants sont plutôt dans des positions dominées en fait. Ils n'ont pas la maîtrise sur l'organisation de l'espace, ils sont dans des relations de subordination au travail, à l'école etc, et donc le logement c'est une espèce de havre de respiration, où on met à l'écart ces situations. C'est l'expression « charbonnier maître chez soi », qui illustre très bien cette idée-là, et donc ça explique les résistances importantes qu'il peut y avoir quand on propose des logements qui sont en décalage avec les manières d'habiter. Alors du coup l'idée de proposer des logements qui sont modulables, c'est sans doute une bonne idée, sous réserve des possibilités techniques évidemment, mais voilà par exemple dans le cas que j'évoquais tout-à-l'heure, du couple propriétaire qui décide de réduire la taille de la cuisine et d'agrandir la taille du salon et de réduire la taille des chambres, pour avoir un grand salon pour recevoir, ça indique que en fonction des goûts, qui sont à la fois personnels, qui sont liés à une culture ou des dispositions de classe où il y a des trajectoires migratoires, c'est une possibilité qui apparaît importante. Après je sais pas sur la possibilité de moduler dans la journée des mêmes espaces, là je vous avoue que j'ai aucune idée de ce que ça peut donner. En tout cas je pense que si cette possibilité existait elle serait sans doute appropriée dans la mesure où justement c'est une manière de laisser l'opportunité d'appropriation personnelle du logement, et donc d'épanouissement, de goûts, liés à la fois au milieu social mais aussi à la trajectoire personnelle. Le couple dont je parlais, c'est un couple qui a été dans la restauration pendant longtemps, et pour qui jouer entre la scène de la salle du restaurant et les coulisses de la cuisine, c'est un élément très important en fait. C'est un exemple que je prends dans le texte en question, là y a un mélange entre trajectoire personnelle et culture de classe. Dans ce que je dis par exemple dans l'article de la résistance

des classes populaires face à la cuisine ouverte, c'est un constat statistiquement valable, mais en fonction des trajectoires individuelles, il y a des goûts qui sont différents. Donc laisser la possibilité de s'approprier à sa façon le logement c'est sans doute une bonne idée.

AC : Après, à voir comment !

PG : Oui, techniquement j'imagine que c'est très compliqué, enfin à la fois d'avoir des espaces modulables et qui soient solides, durables.

AC : Et conformes aux normes fixées par les bailleurs sociaux.

PG : Après, les normes handicap, si le logement est vraiment modulable, c'est pas gênant que la famille réduise la taille des toilettes s'il n'y a pas de personne handicapée dans la famille. On peut imaginer que ce soit une solution.

AC : En jouant là-dessus, que les normes soient possibles, mais qu'il y ait toute une liberté autour de ces endroits-là.

PG : Oui, que quand la famille quitte le logement, qu'on puisse retrouver... mais bon j'imagine que c'est quelque chose qui a été déjà pensé beaucoup, et qui rencontre un certain nombre d'obstacles techniques, qui sont importants.

AC : Je discutais avec les deux architectes que j'ai rencontrés, de cette oscillation entre plan ouvert et plan fermé, et eux ont commencé à faire le constat entre le besoin de décroisonner, pour peut-être, à une époque où, avec les nouvelles technologies où il y a une espèce de, bon c'est un constat un peu facile, mais d'une individualisation encore plus forte, où on reste sur son ordinateur, sur son téléphone parce qu'on peut tout faire à distance, se nourrir, se documenter, regarder un film, écouter de la musique, et que du coup peut-être le plan ouvert permettrait de rapprocher les corps pour avoir de nouveau une espèce de vivre-ensemble.

PG : Je suis pas sûr que ce soit vrai, il suffit pas de mettre des gens dans une même pièce pour qu'il y ait davantage d'interactions, ou pour que ces interactions soient plus pacifiées ou pacifiques. Il y a un célèbre article de sociologie qui s'appelle « Proximité spatiale et distance sociale », publié en 1970 de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire, qui étudie les formes de cohabitation, alors pas dans le logement mais à l'échelle du quartier, dans un grand ensemble. C'est une des premières enquêtes, et qui est vraiment passionnante, et qui montre... Au départ l'idéologie des grands ensembles c'était la disparition des classes sociales à travers une forme urbaine qui permettrait de dissoudre les conflits de



classe dans une espèce de normalisation de l'habitat. Et effectivement au départ, le peuplement des grands ensembles est très mixte, socialement, sauf que ce qu'ils montrent, c'est qu'en fait la proximité spatiale de groupes qui appartiennent à des classes sociales différentes tend plutôt à exacerber les formes de distanciation sociale. Donc aucune certitude sur le fait que rapprocher dans un même logement, si on déplace le raisonnement à une échelle plus restreinte, l'échelle du logement, il est pas sûr du tout que les habitants d'un même logement vivent de manière plus pacifiée, aient davantage d'interactions, dans un espace qui soit plus ouvert. Au contraire, si on part du constat qu'il y a des formes d'individualisation, qui sont aussi sans doute discutables, parce que sur son téléphone on est aussi parfois avec d'autres, y a aussi des formes de réseaux qui s'élargissent, et qui sont moins dépendants des formes de proximité physique, y a un besoin aussi d'avoir un espace à soi. Et c'est aussi la question dans la cuisine ouverte, c'est une des grandes fonctions sociales de la cloison, c'est de pouvoir être par moments seul, parce qu'on a besoin de... cette question de l'espace privé comme un espace de respiration par rapport aux rapports de domination vécus à l'extérieur, en fait elle se réplique aussi à l'intérieur du logement, parce que le rapport à l'intérieur d'une famille, les rapports de genre, les rapports entre générations, sont aussi des rapports de force, de domination. ET donc avoir un espace à soi, c'est aussi avoir du temps pour soi, échapper en partie à ces rapports, qui évidemment ne se résument pas à ça. Se retrouver seul, à travers des activités quotidiennes, pratiques etc, c'est aussi une manière de respirer y compris des activités ménagères, ou de bricolage, ce sont des activités où on peut s'épanouir, on se retrouve face à soi-même. C'est ce que montre très bien un ouvrage des années 90 de Jean-Claude Kauffman, qui s'appelle « Le cœur à l'ouvrage », qui a enquêté auprès de nombreuses femmes sur la question du travail ménager, et cette idée du travail ménager, alors évidemment comme une forme de domination masculine, et d'inégalités très fortes entre les sexes, et de travail qui est parfois très déplaisant c'est sûr, mais il y a aussi beaucoup de moments, notamment le repassage, qui peut-être un moment où on pense à autre chose, on s'évade, le fait d'avoir une routine dans ces gestes-là permet aussi de s'évader. Donc, je suis pas certain que le modèle du plan ouvert, qui est très prisé dans les milieux sociaux qui sont proches des architectes, enfin voilà, chez les collègues qui travaillent sur la gentrification, montrent bien que le modèle du loft, de l'espace ouvert, avec cuisine ouverte, avoir un grand espace où on peut recevoir et qui peut remplir différentes fonctions dans la journée, voire au même moment, c'est un espace qui est très prisé, mais c'est pas certain que ce soit le cas dans tous les milieux. C'est un modèle par exemple qui est très prisé chez les couples homosexuels, qui participent à la gentrification, enfin ceux qui sont

impliqués dans la gentrification, c'est ce que montre Colin Giraud dans son livre sur les quartiers gays, sauf qu'en fait chez ces couples homosexuels, ils sont deux, donc y a pas d'enfants, les conflits potentiels autour des usages de l'espace vont être beaucoup moins nombreux. Donc voilà, les goûts vont pas être les mêmes selon les milieux sociaux, et cette valorisation de l'espace ouvert, je veux dire à laquelle moi personnellement par exemple, voilà je me trouve beaucoup plus à l'aise face à un logement avec une cuisine ouverte que non, mais voilà, selon le milieu social, les choses sont différentes. Et en même temps je valorise beaucoup le modèle de la cuisine ouverte parce que personnellement quand on reçoit du monde moi j'aime bien être avec les gens, mais j'aime bien aussi passer du temps à faire la vaisselle, être tout seul dans ma cuisine pour faire la vaisselle, ou faire la cuisine. Je suis pas du tout certain que le plan ouvert facilite les interactions au sein de la famille, au contraire, d'avoir des espaces qui permettent des formes d'appropriation individuelle à côté des espaces communs, permet plus facilement de profiter des moments où on est ensemble.

AC : Du coup c'est important qu'il y ait une gradation, entre, enfin j'applique le vocabulaire d'urbanisme à l'appartement, entre les espaces publiques, soit les pièces de vie, séjour, salle à manger, cuisine, l'espace semi-publique du couloir qui va faire la zone-tampon, et l'espace privé des chambres.

PG : Ouais, et en fait c'est là où y a des formes d'inégalités, en tout cas de conditions matérielles d'existence qui sont différentes selon les milieux sociaux, et aussi selon la configuration locale, alors selon les classes sociales évidemment les logements n'ont pas tous la même taille, donc quand on a une pièce en plus qui peut faire office de bureau on a davantage d'espaces de respiration, quand on habite un pavillon ou un ancien corps de ferme avec de grands espaces pour bricoler pour faire des choses à soi, qu'on a un jardin dehors etc, des espaces qui sont privés mais dans lesquels on peut réaliser cette disposition à se retrouver seul et à réaliser des activités autonomes, c'est pas du tout la même chose que quand on est dans un appartement, qu'on habite à six dans un F3, et que ces espaces à soi sont très précieux. Donc le plan ouvert dans un contexte de ce type-là, je pense que ça exacerbe les tensions. Après le plan ouvert dans une maison dans laquelle il y a d'autres pièces à côté, pour se retrouver seul, sur cette question -là d'avoir un espace à soi, le problème se pose complètement différemment.

AC : Parce que la tension va venir du fait qu'on soit obligé de vivre ensemble, c'est ça qui va poser problème.

PG : Si on n'a pas d'espace pour y échapper, j'ai le

cas d'une famille qui s'est installée aux Minguettes, et qui auparavant vivait dans un logement privé, relativement insalubre, une famille d'une mère seule avec six enfants si je me souviens bien, avec deux chambres, et aucun couloir. Parce qu'en fait, y avait une espèce de kitchenette qui ouvrait sur un salon, qui était la première pièce dans laquelle on arrivait en entrant. Pièce dans laquelle certains dormaient, la mère mais aussi les enfants parce qu'il y avait pas de place ailleurs, donc quand il y avait des visiteurs, ils tombaient directement sur ce lieu là. Et donc là les entretiens que j'ai faits avec la mère et avec la fille montrent bien comment cet espace-là, qui effectivement était un espace ouvert, où il y avait beaucoup de temps passé ensemble, et qui étaient en fait des sources de frottement très fortes entre les membres du foyer, et ça c'est un constat classique en sociologie urbaine, des années 5à jusqu'à aujourd'hui, c'est qu'en fait les ménages de classes populaires qui sont dans des situations de surpeuplement, se trouvent dans une situation qui a un effet centrifuge sur les enfants. C'est un contexte qui favorise la sortie du logement, l'investissement dans les espaces publics, c'est pas forcément un défaut de surveillance des parents, c'est juste que l'espace du logement est difficile à vivre parce qu'on est trop nombreux. Et des fois le moment où les enfants sortent un peu dehors, c'est un moment de respiration pour eux, c'est un moment de respiration pour ceux qui restent dedans, et ça c'est un facteur d'investissement, d'animation de la vie de quartier décrite dans les travaux sur les quartiers populaires traditionnels, et c'est aussi un facteur qui favorise l'entrée dans les bandes, et l'entrée dans les formes délinquance dans les cités HLM, c'est ce que montre très bien Marwan Mohammed dans sa thèse « La formation des bandes », qu'une des causes, en tout cas des conditions sociales de possibilité d'entrer dans des bandes, c'est le surpeuplement. Parce que l'espace du logement est peu accueillant. Dans ce contexte-là, moi j'ai fait un entretien dans un logement avec cuisine ouverte, c'était censé être un F5, mais en fait une des pièces était une mezzanine ouverte qui donnait au-dessus du salon, qui lui-même était ouvert sur la cuisine, du coup il n'y avait que trois chambres, pour huit personnes, donc une chambre minuscule pour le couple où il y avait juste la place de mettre un lit, pas de placard ni rien, donc les placards devaient être dans le couloir ou dans l'entrée mais bien cachés, et ensuite il y avait deux chambres, avec trois enfants chacun. Et voilà, pendant l'entretien qui avait lieu dans le salon, il y avait beaucoup de passage, il y avait les enfants qui voulaient regarder la télé pendant que moi j'étais là, du coup ça les gênait beaucoup, et ils le faisaient comprendre à leur manière, il y avait beaucoup de bruit, moi j'étais impressionné par le calme avec lequel les parents géraient les enfants, et le père expliquait aussi que des fois, dans ce petit espace, ça frottait physiquement,

des fois on va dans la cuisine on se cogne on fait pas exprès, on n'a pas beaucoup d'espace quoi. Donc le plan ouvert, dans les contextes où il y a beaucoup de place et des possibilités d'appropriation personnelles, de privatisation personnelle simplement de certains lieux ça fonctionne bien, je pense que dans le contexte du logement social, dans des contextes urbains où y a pas d'espace appropriable en-dehors du logement, de l'appartement, je suis pas certain que ça produise des effets positifs en termes de sociabilité, ou que ça resoude le foyer.»

## ENTRETIEN - SABRI BENDIMÉRAD

« Quand vous me demandez si le couloir est pris en compte dans le programme architectural, tout dépend si vous parlez à l'architecte praticien, ou à l'architecte dans sa production personnelle, ça n'a rien à voir. Il faut sans arrêt se battre avec les cahiers des charges. La partie de distribution est réduite à quelques mètres carrés, et si l'on s'intéresse à la fameuse partition jour/nuit qui s'est mise en place ces soixante dernières années, on constate que ce couloir sert surtout à mener à la partie nuit, tandis que la partie jour est fondue en un seul espace. Du coup plus besoin de couloir.

Il est très pertinent de se poser la question de l'évolution de ce genre d'espaces. La disparition des entrées par exemple est une catastrophe. Je considère justement que le couloir est absolument essentiel, c'est plus qu'une pièce ; il peut-être habité, ce n'est pas juste une circulation. D'ailleurs le mot couloir très mal vu, le mot corridor est plus évocateur !

Continuer à mettre du couloir dans ses appartements est selon moi primordial ; mais ce qui est important c'est la capacité du logement à évoluer et à intégrer le couloir, à permettre aux habitants d'en disposer ou pas. Il y a des moments où on veut le tout ouvert, d'autres où on le veut tout fermé, mais de toute façon dans les dimensions standards du logement, il n'est pas autorisé d'avoir trop d'espaces ouverts.

Il serait intéressant de trouver des possibilités de ménager d'autres possibilités de se déplacer dans l'appartement, d'échapper aux autres habitants de celui-ci.

Tout en privilégiant la possibilité de l'intime, il y a besoin de le préserver, et plusieurs manières de le faire. Travailler sur les espace de mobilité pour trouver un espace modulable serait un bon compromis. »

*Sabri Bendimérad est architecte spécialisé dans le logement social ; il est chercheur au laboratoire ACS (qui collabore avec l'agence MVRDV au sujet des questions d'architecture et d'urbanisme du Grand Paris) et enseigne depuis 2002 à l'Ecole Supérieure d'Architecture de Paris-Malaquais. Il est l'auteur avec Monique Eleb de Vu de l'intérieur. Cette retranscription synthétique est issue de notes prises lors d'un échange téléphonique.*

## RETRANSCRIPTION DES ENQUÊTES :

*Ces enquêtes se déroulent directement chez la personne, de façon assez informelle. Je commence par poser les questions décrites ci-dessous, puis je filme et prends en photo le ou les couloirs dont il est question. La durée globale de cet entretien est d'une heure ; les retranscriptions ont été faites à partir de notes prises pendant les entretiens.*

Déroulé des questions :

- 1) Que vous inspire l'idée de couloir en général ?
- 2) Depuis quand vivez-vous ici ?
- 3) Vivez-vous seul ? Si non combien de personnes utilisent ce couloir ?
- 4) Combien de couloirs possédez-vous ?
- 5) Quelles sont les pièces desservies par votre couloir ?
- 6) Comment définiriez-vous votre couloir ?
- 7) Est-ce une pièce à laquelle vous accordez de l'intérêt ?
- 8) Votre couloir revêt-il une autre fonction que celle de passage ?
- 9) Êtes-vous propriétaire ou locataire de votre logement ?
- 10) Si propriétaire, avez-vous songé à le supprimer au profit d'une autre pièce de votre maison/appartement ?
- 11) Comment avez-vous décidé de la décoration et de l'ameublement de votre couloir ?
- 12) Que faites-vous quand vous êtes dans ce couloir ?
- 13) Lorsque vous passez d'une pièce à l'autre, prenez-vous conscience que vous traversez le couloir ou cela se fait-il sans que vous n'y prêtiez attention ?
- 14) Avez-vous une activité particulière attachée à ce couloir ?
- 15) Est-ce que vous pourriez dire que vous aimez votre couloir ? Aimeriez-vous en avoir plus ?
- 16) Pensez-vous subir votre couloir ou en tirer parti ?
- 17) Ce couloir est-il pourvu de lumière naturelle ?
- 18) Que pensez-vous des proportions de votre couloir, de ses perspectives ?
- 19) Qu'ajouteriez ou supprimeriez-vous à votre couloir ?
- 20) Avez-vous une ou des anecdotes à me raconter à propos de votre couloir ?

108.

### **Julie J.**

*Mère au foyer*

«Je vis ici depuis bientôt deux ans, avec mon conjoint et mes deux enfants. Nous sommes locataires. Notre appartement comporte un seul couloir, qui dessert deux toilettes, deux salles de bain, une cuisine, deux chambre, deux placards. Je le définirais comme étant vivant, un peu crado et sombre, mais pratique ; il contraste avec la lumière des pièces de vie, mais il donne une ambiance. Le couloir n'est pas pourvu de lumière naturelle, sauf quand les portes sont ouvertes (on ferme toutes les portes sauf les portes pour enfants). Du coup il y a ce contraste entre le couloir sombre et les pièces très lumineuses. Mon couloir fait long, étroit, et haut. Je n'aime pas follement la perspective depuis le salon ; je préfère quand je vais vers le salon, vers la lumière. C'est plus agréable. S'il y avait une fenêtre au bout ce serait encore plus sympa ! La notion de couloir m'inspirerait d'abord le passage, mais en y repensant c'est tout l'inverse, c'est la colonne vertébrale d'un appartement, ça le structure,



ça l'organise, c'est un sas d'organisation et de vie important.

Je me rends compte que quand je visite un appartement, je donne de l'importance au couloir, les plans compacts dans lesquels la surface est optimisée perdent de l'intérêt pour moi, ça fait hôtel, j'ai l'impression de dormir près des toilettes, ça perd sa poésie. Dans l'appartement que je vais acheter, il faudra un couloir, mais sans trop de perte de place évidemment.

On ne se concerte pas trop pour la décoration de l'appartement. J'ai choisi des lampes que je trouvais chouettes spécialement pour le couloir. J'ai choisi des tableaux de mon cousin, assez oniriques, dans un lieu de passage exigü, j'ai trouvé ça approprié. Les enfants ont très vite peur des couloirs, vers trois, cinq ans la nuit ils ne veulent pas sortir, c'est un peu stressant, du coup je voulais quelque chose d'optimiste, de gai. Je prends conscience que je traverse le couloir surtout parce qu'il sépare aussi la partie parents-enfants. Il y a beaucoup de rangements dans mon couloir, et les enfants y jouent beaucoup, mais sinon il sert surtout de passage.

Il ne s'y passe pas grand chose. Je pense qu'on est attiré par la lumière, donc ça finit souvent dans les pièces autour. Et il est étroit, du coup on ne s'y croise pas, surtout qu'il y a beaucoup de portes.

J'ai souvent du linge qui sèche, j'ai un chauffe-eau dans un placard du coup je suis souvent là à étendre du linge, c'est un peu une extension de buanderie. Je pense plutôt tirer parti de ce couloir, je l'exploite à mort !

Je crois que je peux dire que j'aime mon couloir, ce n'est pas ma pièce préférée, mais je prends conscience de son importance ; mais quand même je n'aimerais pas pour autant en avoir plus, là ça va, et je trouve ça bien que l'entrée soit différente et distincte du couloir.

Je changerais de peinture pour que les murs soient lessivables, mais sinon je trouve mon couloir assez parfait !»

**Léa B.**

*Etudiante*

«Je vis ici depuis quinze ans, avec mes parents et mon petit frère. Nous avons deux couloirs : le premier conduit du salon aux toilettes et le deuxième est relié au premier, dessert les pièces à vivre et la cuisine, et s'achève par un sas qui distribue les trois chambres. Nous sommes propriétaires de l'appartement : le long couloir a été supprimé par nous, mais le premier a été gardé sciemment car utile. C'est le seul couloir à revêtir une autre fonction que celle de passage, celle de rangement. Il y a des placards. Il a d'ailleurs été aussi gardé exprès pour ça, c'était un peu la base de ce couloir de pouvoir avoir du rangement, pour avoir des pièces libres de meubles. On a simplement pris la décision d'amener de la lumière naturelle. Il est très lumineux pour un couloir, il y a des carreaux tout



le long ! Les deux couloirs sont pourvus de lumière naturelle mais aussi de spots.

Ce couloir permet de séparer les toilettes du salon, de créer deux espaces distincts. C'est une réelle séparation, un sas d'intimité : même quand quelqu'un est aux toilettes on ne rentre pas dans le couloir. C'est privatif, c'est une extension de l'espace d'intimité. Ce couloir j'y vais pour chercher des objets dans les placards (chaussures, produits ménagers, sacs...) mais surtout pour aller aux toilettes, c'est l'endroit où quand il y a du monde je me dis « j'espère que personne me regarde ! », car on voit tout. J'y déboutonne mon pantalon, je n'attends pas d'être dans les toilettes, c'est une extension de la zone d'intimité, mais c'est vraiment propre au couloir en soi.

Il est tordu, pas droit, en triangle, il donne sur une toute petite salle carrée, je n'ai pas grand chose à dire de la perspective. C'est peut-être aussi le fait qu'il soit en triangle qui soit angoissant. C'est un couloir dans lequel on est très rapide, qui est nécessaire, mais que je peux subir. Il ne pourrait pas ne pas être là, mais je ne le trouve pas très agréable à vivre. Le fait qu'il soit ouvert, c'est joli, mais pas très agréable car tu te retrouves dans une pièce où tu fais rien et où tout le monde te voit, comme un pataud. Mais je préfère quand même qu'il soit là !

Je prends conscience que je traverse le couloir car ce ne sont pas les mêmes sols, ça change forcément la perception, tu vois que tu n'es plus dans le salon, et pas encore dans les toilettes. Si le sol avait été en parquet, ça aurait pu être différent.

Si je devais changer quelque chose je mettrais un sol différent pour renforcer l'espace-propre, ou du moins un parquet, car le carrelage je le trouve moche.

J'aurais beaucoup aimé voir ce couloir avec du parquet au sol, un couloir devrait avoir le même sol que les grandes pièces de la maison : du parquet, du jonc de mer... En tout cas pas le sol de la petite pièce qu'il dessert.

Le deuxième couloir n'est pas vraiment décidé, mais l'ancien couloir qui cloisonnait le salon est resté comme fantôme, on est obligé de l'emprunter malgré

les murs qui ont été abattus, il dessert toutes les pièces. Je l'emprunte pour aller de ma chambre aux toilettes, au salon ou dans la cuisine. Il me permet de surplomber la pièce en passant, de voir tout ce qui se passe, j'adore. Je le trouve beau, plutôt sympa, il est un peu encombré mais pas trop, assez instinctif, un couloir à taille humaine. J'ajouterais peut-être une plante, ou même pas, la décoration s'est faite très naturellement, en fonction de la forme des meubles ; il est déjà physiquement présent, et si on l'indiquait plus, ce serait recréer un couloir qui a été enlevé.

Je ne m'étais pas fait la réflexion, mais ce chemin que j'emprunte est un couloir, il s'impose à moi sans que j'y pense, il perdure même si mes parents l'ont supprimé.

Quand on était petit on utilisait le long couloir pour jouer au foot avec des balles, il devenait un espace de



jeu. Je tire parti de ce grand couloir, c'est sûr.  
La notion de couloir m'inspire l'idée de passage,  
je suis influencée par ces couloirs qui sont chez  
moi, mais je pense que c'est un endroit de passage,  
comme un temps mort. Les couloirs sont un passage  
obligatoire. On passe forcément d'un environnement  
à un autre via le couloir, le couloir est tributaire de ce  
qu'il va y avoir dans le salon ou la chambre.

L'intérêt que j'y accorde dépend vraiment du lieu et  
du contexte. Je pourrais avoir plus de couloirs, mais  
à condition d'avoir un appartement plus grand. Si je  
cherche un appartement pour moi, je ne privilégierai  
pas le couloir mais l'espace de vie, mais chez les autres  
ça peut être bien pratique, ça peut vraiment faire une  
pause, quand tu rentres chez quelqu'un ça peut faire  
un temps mort, le moment où on souffle avant de  
rentrer.

C'est un lieu très intime, on est souvent seul dans  
un couloir, du coup on peut y faire ce qu'on veut, se  
gratter le nez, etc. C'est le moment où on est seul et  
c'est un entre-deux, c'est important ce moment de  
repos, mais c'est juste un souffle entre deux paroles,  
pas une vie en soi.

Pour mon chez-moi, pas besoin d'espace de temps-  
mort car je suis plus à l'aise, mais ça peut être  
différent : si tu es chez toi et que tu te sens bien chez  
toi, pas besoin de couloir. Cela dépend des besoins  
d'intimité. Chez soi, on se comporte de la même façon  
dans la chambre et dans le salon. Or chez quelqu'un  
d'autre c'est important, on souffle. Le couloir, comme  
l'entrée, c'est pour les autres.»

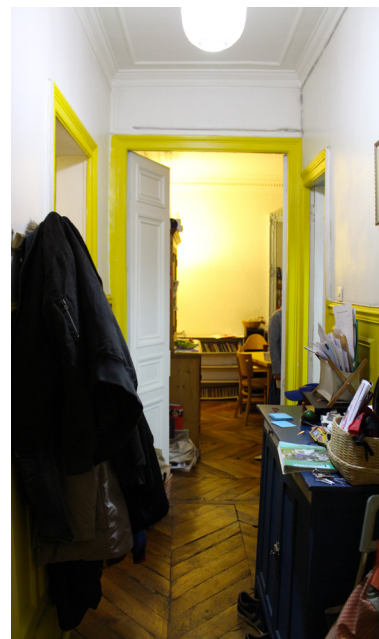
### **Philippe G.**

*Informaticien, travaille à domicile*

«Nous vivons ici depuis dix ans, presque onze, avec  
nos deux enfants, nous sommes locataires. Nous  
avons trois couloirs, l'un qui mène de l'entrée à la  
salle de bain et aux toilettes, l'entrée, et le couloir  
qui mène du salon à notre chambre. Mais pour moi  
l'entrée n'est pas un couloir, c'est une pièce, ce ne  
se ont pas les proportions d'un couloir.. Les autres  
couloirs servent aussi de rangement et de dressing.  
Dans nos couloirs les enfants y jouent à cache-cache,  
dans l'entrée on discute, le buffet permet de s'arrêter  
et de discuter, on ne va pas s'y mettre spécialement,  
mais s'y on s'y croise on va y rester. Probablement à  
cause des proportions, de la lumière, de la couleur.

Mais pas dans les autres couloirs en revanche ; le  
couloir de la salle de bain est tellement étroit que  
ce n'est pas possible, et le couloir plus large, on en  
a fait un couloir étroit à cause des rangements. Ces  
deux couloirs sont chiants. Ils sont plus longs que  
larges, mornes, gris, avec une lumière plate. Celui qui  
mène à la chambre est sombre, et assez encombré. La  
perspective est brisée par les manteaux, les objets.

Nous n'y avons pas accordé d'intérêt en termes  
de déco et d'aménagement, ce sont des endroits  
purement utilitaires, mais j'ai essayé de les rendre le





moins inutiles possibles, en y mettant un maximum de rangement dedans. La bibliothèque était dans la chambre, on a voulu faire de la place, c'était idéal dans le couloir et une bonne chose à faire selon moi. J'ai repeint cette bibliothèque pour qu'elle se fonde dans le couloir. Dans l'entrée, comme on ne la considère pas comme un couloir, du coup on a fait un effort de couleur, on y a mis un meuble qu'on avait déjà. Et dans celui vers la salle de bain, niveau charte graphique on a fait le minimum ! Ce couloir donne une cérémonie aux toilettes, mais c'est juste une question très pratique de distribution, je ne vois pas d'intérêt à cette perspective. En revanche, j'ai le souvenir de couloirs à la fac, ou en usines, qui sont immenses, qui font des centaines de mètres de long, il y a un univers sonore, un résonnement, une perspective glaçante, souvent vide ; il n'y a pas grand monde, il fait frais, ce n'est pas très hospitalier.

Du coup les couloirs ont d'autres fonctions : l'entrée c'est une fonction sociale, c'est vraiment un sas entre l'extérieur et l'intérieur. Plein de gens restent dans l'entrée, les autres couloirs ont une fonction de rangement, au-dessus des portes, sur les côtés, celui du fond qui ne mène nulle part, qui vraiment ne sert pas, est là depuis le début. A moins qu'il ait été rajouté par la proprio pour en faire un dressing.

L'autre couloir fait aussi rangement, placard électrique, rangement au-dessus des portes. Il y a des portes qui ne servent à rien, qui ne sont jamais utilisées. La porte du couloir dans le salon permet d'isoler la chambre du bruit, et dans l'autre couloir on ferme la porte des wc et de la salle de bain, mais la porte du couloir n'est jamais fermée, elle ne ferme même pas. De même la porte entre le couloir-entrée et le salon n'a qu'un intérêt sonore.

Un couloir, c'est une pièce à laquelle on échoue à trouver une fonction, dès qu'on y met une fonction ce n'est plus un couloir. Le fait qu'on puisse en faire un truc va donner sa fonction à la pièce. On a quand même trouvé des fonctions aux autres, mais la fonction principale reste le couloir vers la chambre, où c'est surtout du stockage, on y met les livres qu'on consulte peu, les papiers importants, c'est un lieu d'archive. Et le fond de ce couloir est devenu un dressing.

On ne prend pas conscience qu'on traverse le couloir entre le salon et la cuisine car les portes sont proches, mais la chambre oui. La nuit par exemple si on se lève on ne se cogne plus, on a des réflexes, c'est étonnant !

Et aussi la connexion wifi n'est pas la même dans le couloir, on voit la progression. Parfois je m'y habille quand ma femme dort encore par exemple, mais la plupart du temps je prends mes affaires et vais m'habiller dans la salle de bain car il y a plus d'espace.

Avant, avec la porte entre les deux chambres,, ce couloir était moins utilisé, c'était un effort d'y passer, et plus rapide par la chambre des enfants.

On n'utilisait ce couloir que pour la nuit pour ne pas passer dans la chambre des enfants, le jour on était en



accès direct. Mais comme les enfants grandissent, on a sacrifié le passage et on emprunte le couloir, on s'y est fait !

Je n'aime pas particulièrement mes couloirs, mais je ne les déteste pas non plus, c'est une relation de mutuelle ignorance ! On ne les aime pas, donc on les subit, mais comme nous ne sommes pas maîtres de leur présence on en a tiré le meilleur parti qu'on pouvait. Il y a un intérêt à avoir des couloirs car cela permet d'avoir plus de rangements, plus de murs pour mettre des rangements, moins laisse moins de place à vivre, du coup à choisir, non, je n'aimerais pas en avoir d'autres.

Pour en faire un sympa ici il faudrait tout revoir avec cette lumière anémique. Si j'étais proprio, j'agrandirais peut-être la chambre du fond, ou la chambre des garçons, ou le couloir pour en faire une pièce plus intéressante, ou un dressing plus agréable. Mais en même temps, agrandir un couloir pour en faire autre chose, c'est une autre façon de les faire disparaître. La solution finalement serait plutôt l'agrandir pour une fonction plus intéressante ou l'éliminer complètement quand on a besoin de place.

La notion de couloir me fait penser à Shining, au couloir de la mort (son fils de 7 ans rajoute : « S'ennuyer ! »), pas des choses positives en tout cas, ce n'est pas un endroit très positif. Il y a un côté un peu claustrophobe, avec une seule direction possible, un endroit morne entre les entreprises, ça symbolise tous ces moments qu'on aimerait éviter par un claquement de doigts, de la pièce A à la pièce B, que ce soit dans les habitats privés ou dans les entreprises.

Je me souviens aussi d'un copain qui avait un grand couloir avec les pièces distribuées, il fallait forcément un couloir, cette étape intermédiaire pour rallier une autre pièce.

Je n'ajouterais rien à ces couloirs, tels qu'ils sont ce n'est pas possible, on peut même pas mettre de tableau, on est collé aux murs, on ne les verrait pas. L'espace est déjà utilisé à fond, je préférerais enlever !

Et avoir une meilleure lumière, des rangements plus optimisés. Mais comme on se pose la question de déménager, on n'est plus vraiment impliqués, on a pensé à d'autres solutions, à des possibilités d'améliorer les choses, mais on a arrêté de s'investir ici.

Dans notre ancien appartement, on a vraiment commencé à vouloir partir quand les couloirs ont été comme ici, débordants. On avait comme ici un couloir au fond de l'appartement, on y a trop mis, c'est à ce moment-là qu'on s'est dit qu'il fallait partir. Le couloir est garant de la vie de l'appartement. C'est finalement un thermomètre pour dire qu'il faut partir, un bon indicateur de santé de l'endroit !>



**Anne-Claire V.**

*Etudiante*

«Je vis ici depuis six mois, en colocation avec mon frère. Nous avons un seul couloir, très central, qui distribue la salle de bain, la cuisine, les deux chambres et le cagibi, et à l'extrémité duquel se trouve la porte d'entrée. Il n'est pas pourvu de lumière naturelle, sauf quand les portes sont ouvertes.

Pour les visiteurs, le couloir sert à aller dans la chambre de mon frère ou la mienne. Parfois on y discute cinq minutes si on connaît la personne, mais pas plus.

Je définirais le couloir comme le lieu d'accueil, on entre et direct on sait qu'on est chez soi, c'est le lieu qui quand on le doit, d'un coup on se sent chez soi, en tout cas qui me fait me sentir chez moi au premier pas. Mais ce n'est pas pour autant la pièce dans laquelle je me sens chez moi. La notion de couloir m'inspire le passage, dans le sens de transition, d'une pièce à l'autre.

Des fois je traverse le couloir inconsciemment, c'est très continu. D'autres fois je vais remarquer l'imprimante qui va me rappeler un devoir à faire, ou la radio et me rappeler que j'ai oublié, j'ai souvent des pics de conscience dans le couloir.

Mon imprimante et la radio se trouvent dans le couloir donc j'y passe parfois du temps. Je m'assois par terre si besoin, quand j'ai un truc à scanner ou à imprimer. Pour la radio, le son se diffuse partout, c'est la position centrale du couloir qui est intéressante. On a pas vraiment décidé de l'emplacement, simplement la radio ne pouvait pas aller dans la cuisine, donc elle est allée dans le couloir, et l'imprimante pour qu'elle soit accessible pour les deux. Et on n'est pas trop déco.

Le meuble lui sert aussi d'extension à la cuisine, on y range de la vaisselle. J'en tire quand même parti, je n'aime pas dire ça mais je le mets à profit.

Si j'avais pu mettre ma bibliothèque dans ce couloir j'en serais amoureuse et j'y passerais peut-être plus de temps, mais là pas spécialement, c'est une pièce qui me laisse indifférente, sauf quand j'ai le plaisir de rentrer chez moi après être sortie longtemps. Et j'aimerais qu'il soit plus large, je le trouve trop étroit, j'aimerais vraiment qu'il soit remplacé par une pièce comme une entrée-bibliothèque avec des fauteuils.

Idéalement j'y ajouterais une fenêtre, c'est un peu tristounne sans lumière naturelle.

Avec un plan en enfilade on serait obligé de passer dans les pièces de l'autre, en colocation ça ne marcherait pas car on a besoin d'intimité. J'aime quand même avoir cet de lieu vide entre deux pièces, ça marque quand même le changement. Car même si on le fait inconsciemment, on remarque quand même un changement d'une pièce à l'autre, qui se sentirait différemment si c'était juste un encadrement de porte ; c'est moins abrupte.»



**Angelina S.**

*Etudiante*

«Je vis dans cet appartement depuis dix mois, avec mon copain. Notre couloir dessert toutes les pièces ! Sauf le balcon, et la porte d'entrée s'y situe. C'est un peu le cœur de la maison, le noyau qui dispatche le tout, et je suis sûre que si on calculait le temps passé dans chaque pièce, ce serait dans le couloir car je l'emprunte tout le temps ! Parfois aussi je déborde de la salle de bain dans le couloir, c'est un peu une extension de la salle de bain.

L'appartement est traversant et au sixième étage, du coup pas de lumière naturelle directe pour le couloir mais l'appartement est très lumineux. On vit beaucoup portes ouvertes, c'est rare que l'on ferme les portes, juste parfois pour le chat quand on aère.

Il y a des spots dans le couloir, une lumière blanche qu'on n'allume jamais, alors que les autres pièces sont chaudes. C'est vraiment la pièce où le soir quand les pièces principales sont allumées la pièce va rester éteinte, c'est une pièce de pénombre qu'on traverse. Ça redevient le soir un espace tampon d'ombre entre la lumière.

L'idée de couloir me fait penser à *Shining*, à l'étroitesse, à la longueur, à l'espace vide, à la possibilité d'avancer, d'avancer, et d'avancer encore ; le couloir n'est pas qu'un espace, c'est un état d'esprit, par exemple « le boulot je m'y mets et j'avance dans ce couloir ». Le couloir c'est le cheminement, c'est marcher, c'est un espace fait pour se déplacer, alors qu'un salon par exemple on s'y installe. Ça arrive souvent qu'on discute dans le couloir, qu'on s'y moque, pris sur le vif on reste dans le couloir sans s'en rendre compte, ça nous arrive souvent. On y a aussi des disputes, puis on se retire chacun dans une pièce, puis on se rejoint dans le couloir. Quand on se fâche vraiment, c'est chacun dans une pièce, et le moment où on se croise dans le couloir on le repousse, car les corps sont vraiment proches. On y a des disputes, des discussions qui durent trois heures et ça nous fait rire, parfois mon copain rentre et je suis allongée par terre dans le couloir à jouer avec le chat...

C'est vraiment un endroit où humainement il peut se passer beaucoup.

On y discute, on y passe, je passe directement, dans ma tête, d'une pièce à une autre, et peut-être que s'il y avait plein de choses dans le couloir, ça me gênerait.

Je passe direct parce que c'est neutre, je reste focus pour ne pas m'évader, je me dis « droit au but » !

Je prends conscience du couloir quand je le traverse, mais je m'y rappelle que plus tard je vais faire les choses que je fais habituellement dans ce couloir.

Quand je suis en speed le couloir n'existe plus, quand c'est une après-midi tranquille je prends beaucoup plus conscience du couloir, j'y joue avec le chat par exemple. Je peux aussi y téléphoner en marchant.

Si on y reste en discutant au moins on s'y consacre entièrement ! Chaque pièce induit une personnalité,



par exemple, le bureau, la cuisine, la chambre vont induire des fonctions ou des tâches, alors que le couloir est neutre, on est à 100% avec l'autre pour discuter, alors que quelque chose va forcément se passer.

Ce sont des moments où moi je me mets dans un état où le couloir existe comme pièce et pas juste comme circulation.

J'aime mon couloir, et j'aimerais en avoir plus ! C'est une pièce qui a complètement sa légitimité dans un intérieur, c'est essentiel. Pas forcément un couloir en tant que tel, mais une pièce de transition, qui pourrait aussi être un hall ou une entrée, dans un appartement ou une maison plus grand j'aimerais en avoir plus, et surtout pas le supprimer. J'utilise mon couloir, je suis beaucoup dedans, je le traverse beaucoup. Je mets vraiment à profit mon couloir, je ne me verrais pas sans.

Je pense que ses proportions sont parfaites pour cet appartement, même si j'aurais apprécié que l'entrée ait plus de distance avec le reste de l'appartement, un couloir plus long d'un mètre par exemple. Il n'y a pas de perte de place, c'est très fonctionnel, pas de mètres carré inutiles. Je le trouve très bien. La perspective est limitée mais je l'aime bien. Il me convient ainsi. Je supprimerais peut-être le compteur électrique à cause de son volume ; ça induit que c'est ici que l'on regarde les mesures d'électricité, alors que j'aime bien qu'il n'y ait aucune activité. Ce compteur dénigre le couloir, normalement ce genre d'équipement se trouve plutôt dans un garage ou dans une buanderie, j'aimerais qu'il soit caché.

Ce n'est pas pour autant une pièce à laquelle j'accorde de l'intérêt, il n'y a pas trop de possibilités, il n'y a pas de place, surtout parce qu'il n'y a pas de murs, que des portes. C'est la seule pièce vide, et j'ai presque envie de respecter ça. Par exemple, je ne mettrais pas de plantes dans le couloir, ni de posters, je veux vraiment respecter l'esprit de cette pièce. On a décidé sciemment de ne rien y mettre, pour conserver la neutralité. Mais c'est aussi à cause de la taille, des meubles ou des objets seraient étouffant, ils prendraient de la place. Si le couloir était plus grand peut-être que j'y mettrais des choses mais pas sûr, car j'aime l'idée de cette pièce vide. Si il était possible d'y mettre un fauteuil, j'y resterais aussi pour enlever mes chaussures par exemple. Quand j'étais petite, je me souviens d'un couloir au bout duquel se trouvait une fenêtre donnant sur la campagne, et un fauteuil. Mais comme c'est un vrai moment de transition, deux fauteuils en revanche n'auraient pas de sens, on irait directement dans le salon. C'est la neutralité du lieu qui prime ici, c'est ça que j'aime, surtout dans cet appartement. Chacune des pièces a une identité, et le couloir est la respiration entre tout ça.»

**Nadine P.**

*Conservatrice à la retraite*

«En général je n'aime pas les couloirs. L'idée de couloir m'inspire l'emmerdement, la perte de place, mais en même temps c'est marrant c'est aussi un lieu, et les enfants y faisaient du vélo, se chamaillaient...

Je vis ici avec mon mari depuis vingt ans. Nous sommes mariés depuis plus de cinquante ans, et nos enfants n'ont jamais vécu ici avec nous mais dans notre ancien appartement à Boulogne (où d'ailleurs il y avait un couloir long de cinquante mètres, sans fenêtres, sans rien). Nous possédons un seul couloir, qui distribue toutes les pièces, mais je le définirais comme une entrée. Et en rentrant, tout de suite on se dirige vers une autre pièce pour déposer ses affaires.

Il n'y a pas de porte-manteau, de vide-poche, ni de meuble à chaussures. Ici le couloir est le nœud entre les pièces.

Le couloir me sert de bibliothèque, d'entrée, il s'y trouve un tabouret sur lequel les chats viennent, c'est un reposoir pour eux ; c'est finalement un endroit assez tranquille, même si on le traverse tous les jours.

Quand je le traverse, je file droit, je ne vois pas le couloir ; il n'a pas une fonction fondamentale, c'est comme s'il n'existait plus, c'est un passage. Je ne fais qu'y passer pour aller d'une pièce à l'autre, parfois je cherche un papier, les papiers importants sont rangés là, ou je consulte un livre ; le couloir est là « en attente », c'est une pièce détachée mais aussi un peu le prolongement de mon bureau. Mais c'est aussi un espace d'attente, on peut y poser la poubelle avant de la descendre ou une paire de chaussures pour la nuit.

Et on s'y amuse quand nos petits-enfants viennent : mon mari a fabriqué cette tête de canard dans un bout de bois, il s'amuse à le faire surgir des différentes portes pour amuser les enfants !

Ce couloir m'est familier, j'y accorde de l'intérêt dans la mesure où j'y ai toute ma bibliothèque d'art contemporain. Et telle qu'elle est, c'est une pièce où il y a des peintures anciennes, modernes, j'aime bien l'ambiance. La décoration s'est faite très naturellement, mon mari occupait le bureau, je ne voulais pas mettre mes livres dans le séjour, je n'aime pas les pièces trop chargées. Tous les objets dans l'appartement sont des souvenirs d'amis, de famille, plus que de simples objets. Ce n'est pas par simple décoration, chacun a un sens. Je n'ai pas de rideaux non plus, j'ai horreur des rideaux, c'est moche. Et mon mari a donc installé ses cadres dans le couloir.

Il est naturellement mais indirectement éclairé, il ne comporte pas de fenêtres, et les portes ne sont jamais fermées. Tout reste toujours ouvert, le bureau y compris.

Je n'aime pas spécialement mon couloir, mais je ne pourrais pas m'en passer. Cela dit il n'y aurait pas d'attachement s'il n'y avait pas de bibliothèque. Et franchement, je n'voudrais pas plus de couloirs, même



117.



si ici le mur est mis à profit avec la bibliothèque.  
Ses proportions sont bien, mais honnêtement je n'aimerais pas qu'il soit plus grand, ce ne serait pas utile. Pas plus long ni plus large, ni même de deuxième bibliothèque, pour ne pas envahir les lieux avec des choses. Tel qu'il est il me convient très bien.»

**Jacques H.**

*Peintre-restaurateur*

«L'idée de couloir m'inspire le lieu de passage en général, l'entre deux-lieux, un passage qui relie deux endroits, peut-être autre chose, comme un dépôt. C'est un endroit inévitable, dans mes passages j'y passe la moitié de mon temps. Mais je passe d'une pièce à l'autre, simplement, sans y penser.

Je vis ici depuis environ trente cinq ans, seul désormais mais avant avec ma famille, mes enfants s'amusaient dans ces couloirs. Je possède deux couloirs, un au rez-de-chaussée entre la salle à manger l'atelier et la bibliothèque, et l'autre à l'étage, du palier jusqu'à la salle de bain. Celui-ci a été créé avant que je n'habite ici, spécialement pour séparer des pièces. La salle de bain est au bout de ce couloir, et les pièces en enfilade permettaient de faire le tour de l'étage. Ce couloir qui distribue la salle de bain à deux entrées, l'autre se situe dans la chambre, a donc beaucoup été utilisé.

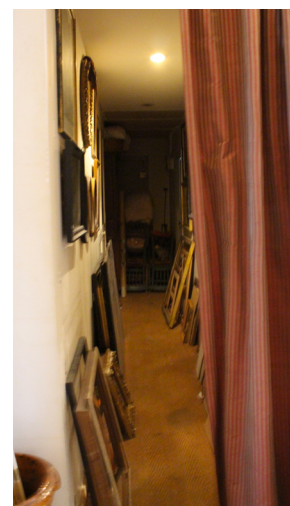
Mes couloirs sont des lieux de passage, et sont devenus des lieux de dépôt. Je n'ai d'ailleurs plus besoin de passer dans celui du haut, comme je vis seul. Ce couloir est devenu un débarras.

Je suis propriétaire, mais supprimer les couloirs ne m'est jamais venu à l'idée et je ne le ferai pas, cet appartement m'a beaucoup plu car on peut y faire le tour. Le couloir est un plus, ce n'est pas de l'architecture, mais c'est un plus, on ne se gêne pas. Si je quitte cette maison, je la laisserai ainsi. Je laisserais ces couloirs tels qu'il sont ; ils peuvent évoluer en fonction des objets qui partent et qui viennent, mais je n'ai aucun projet.

Les deux couloirs sont pourvus de lumière naturelle, une porte éclaire celui du bas, et une fenêtre celui du haut, mais la partie vers la salle de bain est dissimulée dans l'obscurité. La décoration quant à elle s'est faite au hasard, parce qu'il y avait de la place. Deux téléphones se situent dans le couloir du rez-de-chaussée pour son aspect central, la disposition s'est faite par la force des choses. Sinon je ne fais rien de particulier dans ces couloirs.

Ils sont utiles dans la configuration de ce type d'appartements, cela permet des communications, de la discrétion, mais je n'ai pas pour autant un attachement particulier. Je ne les subis pas, j'en tire parti! Ils sont utiles.

Je ne pense pas grand chose de ces couloirs. Celui d'en haut n'a aucun intérêt si ce n'est d'aller à la salle de bain sans passer par la chambre, mais le passage au rez-de-chaussée offre une depuis la bibliothèque



jusqu'au jardin. C'est une traversée qui est agréable, c'est remarquable, ça devient traversant. Je le remarque quand il y a un bel effet de lumière.»

**Charlotte M.**

*Libraire*

«La notion de couloir m'inspire la distribution des pièces, c'est pratique, des fois c'est sombre. Les couloirs c'est sombre, des fois c'est glauque.

Nous sommes trois à vivre ici depuis cinq ans et demi. Nous possédons deux couloirs, qui desservent tout ! Tous les deux desservent les pièces de vie, les chambres, les salles d'eau et les toilettes.

Malgré l'absence de lumière naturelle directe (sauf si les portes sont ouvertes), ils sont clairs, pratiques, permettent d'isoler la pièce de vie et d'avoir un espace invités et un espace personnel, et des espaces nuit distincts. Du coup on peut ne pas être dérangé si on dort. Et avoir ce couloir côté privé a quand même permis d'isoler la chambre de ma fille, mais quand même du côté chambre des parents.

C'est des pièces auxquelles j'accorde de l'intérêt. J'ai mis des cadres, j'ai donné un peu de vie, un peu moins dans celui de l'espace invités car j'y passe beaucoup moins. J'ajouterai peut-être des cadres mais c'est compliqué de percer dans ces murs. J'ai donné un intérêt à celui qui mène à la chambre de ma fille en y mettant une frise du temps. Avant ça j'y avais mis un cadre qui allait bien, puis j'ai acheté une console en fonction du cadre. Mais il y aurait eu dans tous les cas une console ! Ça m'a vraiment servi d'avoir un si grand espace ! Il y a aussi d'autres cadres achetés spécifiquement pour là. J'ai récupéré la vieille machine à coudre de ma grand-mère comme objet de décoration (qui sert pour poser des vêtements quand je les choisis : j'ai des placards dans mon couloir qui dessert ma chambre, c'est mon dressing. J'y choisis mes vêtements, je les essaye, je m'y change. J'ai mis des dessins de ma fille dans le couloir des invités parce que ça allait bien, il y a une continuité dans les dessins. Et puis sinon ça faisait appartement témoin !

Je n'enlèverais rien, tout est bien emboîté, peut-être la frise du temps mais ça va faire vide, donc je la remplacerai.

Depuis le début cette pièce est comme ça, on a choisi les portes blanches et un peu laquées qui apportent de la lumière, et les portes s'ouvrent à 180 degrés (mais je les aurais mises dans l'autre sens). Au final ça devient un dressing dont je me sers de couloir !

Mais je désigne quand même cette pièce par le nom de couloir. Ça fait une vraie pièce. Ma fille joue aussi dans le couloir, elle y pousse ses poussettes, j'y passe, je choisis mes vêtements, parfois je m'y brosse les dents, je cris après ma fille pour qu'elle vienne !

Je l'ai bercée dans le couloir quand elle était bébé comme c'est à côté de sa chambre, ça permet de faire des kilomètres pour l'endormir. J'ai monté meubles Ikea dans le couloir parce que c'était près des toilettes





auxquelles ils étaient destinés. Et le couloir est pratique quand je fais le ménage dans la chambre de ma fille, car je sors tout et je mets tout dans le couloir ! Le couloir côté privé sert de dressing, mais c'est quand même d'abord un passage, et pour les invités ce n'est que du passage. Je suis assez directe, donc si je sors du salon c'est que je sais ce que je vais faire à côté. Mais effectivement des fois je passe dans le couloir et je me dis « Tiens, je m'apprête à passer là. », surtout quand je vais dans la chambre de Faustine ou des invités, c'est si loin que j'ai le temps de penser ! Je pense à ce que je dois faire dans les minutes qui arrivent, ou si je dois prendre des choses dans les pièces devant lesquelles je passe. J'aime mes couloirs, mais je n'en veut pas plus, je suis bien comme ça ! J'aime bien ce côté longiligne j'y ai fait des photos parce que j'aimais la lumière, les lignes, la longueur. J'en ai tiré parti, ils font partie de l'appartement, ils sont très bien et je n'aimerais pas ne pas en avoir. J'ai vécu sans couloir une fois, mais du coup je n'avais pas le temps de penser. »

### **Edouard F.**

*Qualitative analyst*

« Je vis ici depuis cinq ans, et seul. Je possède un seul couloir, qui relie la chambre aux toilettes. Il est doté d'une baie vitrée sur toute sa longueur qui donne sur la cour. C'est un couloir très exhibitionniste, et que j'utilise souvent à moitié nu ! Il est atypique, être longé d'une baie vitrée sur du vide c'est assez atypique, et depuis que je suis au courant de ton sujet de mémoire, je l'ai réévalué à la hausse. Je lui trouve un certain cachet, dans l'originalité en tout cas. Et c'est vrai que j'ai pas vu de telles dispositions de couloirs ailleurs dans ma vie, ça me paraît assez unique. Il y a des gens qui passent par la chambre pour aller aux toilettes quand je reçois, mais c'est pas très grave. Ça a juste pu poser problème quand quelqu'un doit dormir avant les autres, c'est pas super pratique à ce niveau-là. Je suis propriétaire, et les seules modifications auxquelles j'ai pensé c'est pour l'étanchéité, ou une rénovation, mais je ne remettrais jamais en cause la baie vitrée. Je ne supprimerais rien en l'état, mais j'ajouterais une baie vitrée qui fonctionne vraiment, et j'ajouterais une lumière un peu plus chaleureuse et gaie, là c'est juste une ampoule qui pend, je saurais même pas te dire comment elle est, et je crois qu'il est assez compliqué d'en faire quelque chose, c'est une lumière pas très agréable. Je l'allume pas souvent, soit il fait jour, soit j'ai la lumière de la chambre, soit il fait noir mais comme le couloir est petit je m'y repère bien. Et l'interrupteur est peu accessible aussi. Mais peut-être que si elle était plus sympa je l'allumerais. »

J'y accorde de l'intérêt parce que c'est la pièce que j'utilise pour faire sécher mon linge, donc oui, absolument. Pas dans la décoration en revanche, et je tiens absolument pas à le décorer, déjà à cause de la surface vitrée, et à cause des carreaux de verre sur l'autre mur, c'est pas propice à la décoration. Les



chevilles pour suspendre les fils étaient déjà dans le mur, je me suis servi de l'existant pour faire ma propre tambouille. Pour les rideaux, jusqu'à il y a quatre mois je n'étais pas gêné par la lumière, ma copine oui en revanche, et j'ai acheté ces rideaux. Mais c'est une décoration très sommaire. Je les ouvre tous les matins, et je les referme le soir, selon que je suis seul ou non. Je vois ce couloir avant tout comme un espace fonctionnel, que ce soit la circulation, ou l'utilisation pour le séchage, en tout cas purement fonctionnel. En ça j'y attache un intérêt assez distant, il n'y a pas d'investissement émotionnel immense, contrairement

à ma cuisine ou à mon canapé.

L'idée de couloir ne m'inspire rien de positif a priori, parce que j'y vois une métaphore de la rue par rapport à la place, et donc le flux par rapport à la stagnation.

J'ai des origines d'urbaniste, du coup je suis très intéressé par la mobilité, et du coup j'ai toujours détesté la rue par rapport à la place, la rue c'est éphémère, c'est le transit. Donc j'aime pas beaucoup.

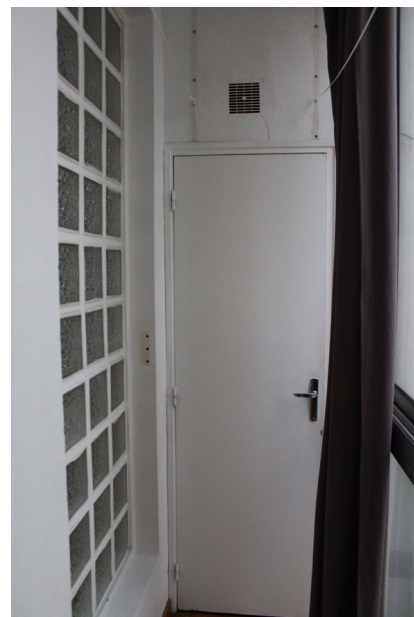
Mais d'un point de vue purement terre-à-terre, c'est une perte d'espace, sauf quand on en détourne l'usage, comme là j'y pend mon linge, donc du coup c'est plutôt une bénédiction, surtout grâce à la baie vitrée qui fait sécher. Du coup je l'associe plutôt à l'espace perdu, surtout à Paris, où l'espace est une denrée rare.

Et du coup ce couloir revêt d'autres fonctions que celle de passage : séchage, stockage de mes skis, et un léger voyeurisme. J'aime regarder les gens, pas tant les habitants mais les bureaux en face, avec qui j'ai des relations assez étranges, sans paroles. Y a quelque chose qui s'est noué entre nous, c'est comme un écran si tu veux, un double-écran, ma baie vitrée est un écran, et la leur est un écran, on communique comme ça. C'est donc un espace de communication au-delà du stockage et du passage. Quand j'y passe le matin, je pense aux gens en face, mes pensées sont dirigées vers l'extérieur ; sinon mes pensées sont très terre-à-terre, il y fait très froid, c'est un vrai problème.

C'est difficile pour moi de dire que j'aime mon couloir, j'aime les scènes de la vie quotidienne qui y sont attachées. En un sens j'aime mon couloir. Mais est-ce que j'aimerais en avoir plus, non, car comme je l'ai dit c'est une perte d'espace. Mais j'en tire parti, clairement. Encore une fois, j'ai transformé cet espace a priori inutile en espace fonctionnel, c'est parfait pour mon linge.

D'autant plus qu'il est très particulier, et le fait qu'il soit très ouvert vers l'extérieur est la base de l'intérêt que je lui porte. Généralement les couloirs ne sont pas aussi ouverts que ça. C'est un petit couloir donc c'est plutôt des proportions qui me plaisent, c'est assez mignon, relativement large donc t'es pas engoncé ; malgré tout c'est un couloir presque aussi long que large, donc c'est assez mignon, j'aime ces proportions-là.

Je n'ai pas d'anecdotes à part des gens vomissant par la fenêtre ! Et les fois où au début les gens d'en face me surprenaient tout nu, ce qui aurait pu être



une honte. Et c'est un peu un lieu de mesquinerie, d'où je vais virer les pigeons sur la poutre centrale qui traverse la cour. Ou également, quand j'étais en conflit avec les voisins d'en face, dont la fenêtre de la cuisine fait l'angle avec ma baie vitrée, du coup ils peuvent m'entendre, et au début je faisais semblant d'être au téléphone et d'être odieux et de raconter des conneries, en me disant que ça pouvait déclencher une sorte de drame. C'est le point de contact avec le reste de l'immeuble, duquel je vois toutes les fenêtres des voisins d'en face. Ca fait partie des parties communes au final, c'est l'expression de notre vie commune, je vois ce qu'il se passe dans les cuisines, j'entends les gens qui s'engueulent, c'est le lieu des messes basses et des coups fourrés. Je n'ai rien à dire de plus, c'est déjà incroyable d'en avoir parlé autant !»

## **Témoignages concernant l'habitat asiatique**

Ces témoignages ont été récoltés par conversation via messagerie, lors de discussions informelles, et traduits de l'anglais par moi-même.

**Kuo Chun-Cheng,**  
*Designer, Taiwan*

« Concernant les maisons ordinaires, je pense que la présence d'un corridor en Asie dépend de la taille de la maison. Mais habituellement, dans les maisons classiques à Taiwan (les modernes), l'espace est assez réduit, on préférera un espace ouvert sans trop de murs pour séparer les espaces. Dans la maison traditionnelle taiwanaise, 四合院 ” (= maison à cour carrée), le schéma est très intéressant : la maison est conçue comme différents espaces d'habitation séparés mais connectés en forme de O, et il y a un jardin au milieu. Je pense que les chinois préfèrent avoir plusieurs finalités pour un endroit, pas un seul espace pour une seule possibilité. Concernant les demeures impériales : le palais de l'empereur possède de nombreux couloirs pour relier les différents bâtiments de l'édifice, et la façon dont ils ont décidé quel type de personne peut marcher selon le couloir est particulièrement intéressante. J'ai voyagé dans plusieurs pays asiatiques, et au sein de ces pays, il y a plusieurs cultures principales. En Chine les façons d'habiter seront assez similaires même si bien sûr le nord et l'ouest sont assez différents à cause des conditions climatiques. Dans ma maison, nous avons des espaces restreints. Les espaces que nous partagions étaient le salon et la salle à manger, et ces espaces étaient directement connectés aux espaces privés. Nous n'avions pas de couloir, nous regardions la télévision et dînions ensemble dans le salon, je pense que c'est l'espace le plus intime pour notre famille.

Si c'est une maison de famille, il peut y avoir des espaces privés pour chacun, mais si tu vis seul ou avec ton partenaire, cette pièce privée n'a pas vraiment de raison d'être.

Nous avons une autre maison, dont nous louons des chambres comme studios à différentes personnes. Nous avons un espace partagé comme un couloir, les locataires y mettaient leurs chaussures pour gagner de la place dans leurs chambres, et il y avait une machine à laver dans ce même espace. »

**Yoona Kim**

*Architecte, Corée*

« Dans l'habitat traditionnel coréen, il existe une sorte de couloir, mais pas simplement dédié au déplacement. Il s'agit d'un espace vide qui permet la circulation de l'air, du vent, de modifier la température... Cet espace vide est appropriable par tous les habitants, par leurs usages, ou aussi en y disposant des affaires personnelles. C'est un espace commun et partagé qui relie des espaces privés ! Je pense que c'est une sorte de « pièce » multi-usages (y compris circulation). Il relie les différentes chambres, comme un espace-tampon. Les notions de « maru » et de « madang » t'aideront beaucoup à répondre à tes questions !

## **LE COULOIR DANS BELLE DE JOUR, LUIS BUNUEL**

123.

00:21:56	Appartement de Mme Anaïs	Entrée de Séverine chez Mme Anaïs ; elles restent dans le couloir et Séverine s'introduit. Mme Anaïs l'invite dans le salon ; Séverine tente de s'en aller par le couloir ; sur le seuil salon-couloir, Mme Anaïs la retient pour finalement la persuader de rester ; elles y fixent les modalités.
00:23:31	Appartement de Mme Anaïs	Séverine s'en va par le couloir.
00:25:20	Appartement de Mme Anaïs	Séverine arrive chez Mme Anaïs, sonne. Elle passe par le couloir et va poser ses affaires au salon.
00:27:55	Appartement de Mme Anaïs	Le couloir en arrière-plan ; des voix effraient Séverine ; elle prend ses affaires mais Mme Anaïs arrive du couloir.
00:28:01	Appartement de Mme Anaïs	Séverine arrive directement du couloir dans la chambre de Monsieur Adolf.
00:31:45	Appartement de Mme Anaïs	Séverine est effrayée dans le couloir ; Mme Anaïs lui explique dans le couloir ce qu'il faut faire et la force.
00:38:31 jusqu'à 00:38:49	Appartement de Mme Anaïs	Séverine revient pour reprendre sa place, elle parle au seuil de la chambre. Mme Anaïs accepte et Séverine entre dans le couloir, où Mme Anaïs met les choses au point.

00:40:20 jusqu'à 00:40:30	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Mme Anaïs ouvre au professeur, et lui parle de Séverine dans le couloir.
00:40:40	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Le professeur appelle Mme Anaïs qui répond en OFF depuis le couloir.
00:42:49	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Mme Anaïs et Séverine sortent ensemble dans le couloir. Mme Anaïs appelle une autre fille.
00:42:57	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Mme Anaïs fait entrer Séverine depuis le couloir dans une pièce attenante.
00:46:35	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Séverine entraîne dans le couloir le client japonais ; bras-dessus bras-dessous ils s'arrêtent pour s'embrasser.
00:48:20	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Travelling arrière dans le couloir, Charlotte passe sa tête par la porte de la chambre. On voit les têtes de Mme Anaïs et de Palace de dos, la discussion et les requêtes se font dans le couloir.
00:48:38	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Changement de perspective ; le client japonais s'en va ravi ; il croise la fille de Palace et la prend pour une pute.
00:53:00	<b>Demeure du duc</b>	On suit Séverine dans une enfilade.
00:57:47	<b>Appartement de Séverine</b>	Arrivée de Husson chez Séverine ; il attend dans le couloir ; la bonne va prévenir Séverine mais celle-ci ne veut pas le voir ; il repart aussitôt.
01:01:38	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Mme Anaïs fait avancer Hyppolite et l'autre malfrat dans le couloir ; elle avance derrière eux.
01:16:35	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	On voit le couloir à travers des voilages/la porte/ la vitre. Mme Anaïs discute avec ce qu'on devine être Mr Husson ; Mme Anaïs entre par la porte pour appeler les filles ; toutes sortent ; on les voit que de dos ; Mme Anaïs referme la porte ; on ne les voit toutes que par transparence.
01:21:55	<b>Appartement de Mme Anaïs</b>	Séverine après un rêve sort de la chambre et traverse le couloir sous le regard de Palace ; au bout elle arrive dans une pièce où Mme Anaïs discute et la sollicite sans entrer. Sa filleule à qui elle parlait part dans le couloir ; le plan est identique mais le chemin se fait en sens inverse ; Séverine a emprunté une porte dans le couloir ; Mme Anaïs passe directement dans la pièce où Séverine se trouve et la rejoint.
01:27:47	<b>Appartement de Séverine</b>	Marcel, venu rendre visite à Séverine, s'en va ; il ouvre la porte du salon, puis sort par la porte d'entrée ; Séverine va ensuite dans l'entre et vérifie du regard le couloir.

01:36:08	<b>Appartement de Séverine</b>	Pendant que Husson dit tout à Pierre, Séverine déambule dans le couloir, plutôt que de rester sur le canapé où elle était.
01:36:37	<b>Appartement de Séverine</b>	Husson sort de la chambre, ferme la porte, jette un œil en tournant dans le couloir et s'en va.